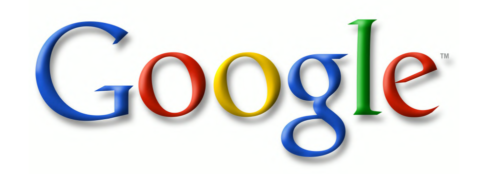





LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
et Universitaire
BIBLIOTHEQUE
de feu Mr le conseiller fédéral
LOUIS RUCHONNET
donnée par son fils
Mr ERNEST RUCHONNET



HISTOIRE
DE LA FILIATION ET DES MIGRATIONS
DES PEUPLES.

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR A SCEAUX.

HISTOIRE

DE LA FILIATION ET DES MIGRATIONS

DES

PEUPLES,

PAR F. DE BROTONNE,

Conservateur à la Bibliothèque Ste-Geneviève.

Tome Premier,

PARIS,

L. DESESSART ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DE SORBONNE, 9.

1837.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

CONSIDÉRATIONS

MORALES ET HISTORIQUES ;

PROLÉGOMÈNES ; COSMOGONIES ; DE L'HOMME, DE LA SOCIÉTÉ ET DE L'HUMANITÉ.

SECTION Ire. — PROLEGOMÈNES.

Sans la mémoire l'homme n'est rien. — Une nation doit conserver la mémoire des faits nationaux. — Ce que la mémoire est à l'homme, l'histoire l'est aux peuples. — La société seule confère à l'homme toute l'action dont il est susceptible. — Les efforts doivent être coordonnés. — L'individualisme est bon s'il est éclairé. — L'égoïsme nuit à la société et à l'individu. — L'amour de soi est pour l'homme ce que la nationalité est pour l'individu. — L'égoïsme est commun à l'homme et aux peuples. — La nationalité est un sentiment généreux, l'égoïsme national un vice. — Les droits de l'humanité sont supérieurs à ceux des nations. — L'antagonisme des peuples est nuisible à tous.

L'homme se présente à nos regards, doué de facultés variées. C'est par elles qu'il tend à approprier à son usage tout ce qui éveille ses besoins et ses désirs. Sa pensée, ses sentiments, ses idées, son activité physique sont mis en jeu par ce que lui a enseigné l'observation. Sa liberté, sa spon-

tanéité même ne peuvent s'exercer qu'après sa mémoire, car spontanéité et liberté supposent la connaissance et le choix. La conscience pose les limites et détermine la légitimité de ses actes. Sa vie est d'autant plus active et plus puissante, qu'il est plus capable de réfléchir, d'établir des rapports entre les faits et leurs causes, l'action et ses conséquences, les hommes et les événements, les peuples et leur rôle dans l'humanité. Son existence s'accroît et s'agrandit par ces acquisitions successives.

Supposons pour un moment qu'il soit privé de ces dons de la nature, de ces fruits de l'éducation; réduit tout à coup à vivre dans une condition au-dessous de celle de l'enfant, il ignorera le monde et ne comprendra plus les hommes. Sans principe qui règle ses actions, sans motif qui les détermine, sans but vers lequel il les dirige, il restera comme frappé de mort, parcequ'il aura perdu les deux guides de la vie, l'expérience et la raison. En perdant la mémoire, l'homme resterait dénué de tous les secours qu'il tire de l'expérience de sa vie. Effacer le passé serait détruire l'homme même et le priver de toutes ses facultés, car il ne les emploie qu'en vertu de ce qu'il a appris. Son activité

matérielle ou intellectuelle n'est une force qu'à la condition de savoir; et savoir c'est se souvenir pour prévoir.

L'homme ne peut donc marcher vers l'avenir, qu'à la condition de tirer du passé tous les éléments de ses déterminations; sa loi, c'est l'expérience.

Cette proposition, vraie si nous l'appliquons à l'homme, ne cesse pas de l'être si nous l'étendons à l'humanité. Une société a ses conditions d'existence aussi constantes que celles qui régissent l'homme. Comme l'homme elle agit; le mode de cette action est déterminé par des règles basées sur sa position, sur ses souvenirs, sa puissance relative, ses traditions, son action dans l'humanité. La loi qui pose ou doit poser des limites à l'exercice de la vie sociale, est dans la conscience universelle. L'être collectif qu'on appelle nation a des besoins et des désirs qui le mettent en mouvement de la même manière que l'individu, mais il ne peut les satisfaire qu'à la condition d'obéir à la morale publique, qui représente dans la société les activités morales dont elle est la somme, comme la nation est la collection des citoyens. Si ces souvenirs s'effacent, sa loi est anéantie, son principe d'action n'existe plus. La société a aussi perdu le

pouvoir de fonctionner, parcequ'elle ignore quelle impulsion elle doit suivre; elle périra faute de mouvement, parceque les causes du mouvement n'existeront plus en elle; l'avenir lui sera fermé parceque son principe de vie, contenu dans le passé, ne lui sera pas connu; elle aura perdu ses guides, l'expérience qui fournit les éléments des déterminations, la raison qui choisit, la volonté qui exécute, la conscience qui défend ou permet.

L'expérience pour l'homme, c'est le souvenir des faits passés dans la sphère d'activité qui lui est propre.

L'expérience pour un peuple, c'est la connaissance ou le souvenir des faits accomplis dans la sphère d'activité qui lui est particulière comme société organisée. Ces faits pour être connus ont besoin d'être réunis et conservés. La vie des peuples est longue et les traditions sujettes à s'altérer, ce que la mémoire fait pour l'individu, l'histoire le fait pour les peuples. L'expérience pour l'un ne peut exister sans la mémoire, pour les autres sans l'histoire, qui n'est que la représentation de cette faculté dans l'être collectif.

Toute société est une réunion d'individus, liés entre eux, par l'échange des efforts qui concou-

rent à la prospérité commune, à la sûreté de chacun sous la protection de tous, à la protection de l'ensemble par l'impulsion unitaire qui réagit contre toute force aggressive ou nuisible. Sous ce point de vue, la société n'est autre chose qu'une garantie, qu'une assurance mutuelle; c'est le côté passif de l'union sociale. De la réunion des individus en nation naît un autre aperçu plus important. La puissance individuelle livrée à ses propres ressources ne produirait rien de grand, ni même d'utile au-delà des plus grossiers besoins; de l'union des forces individuelles, du choc des idées et de la coordination des efforts, jaillit cette puissance qui développe incessamment la force sociale, agrandit et féconde les idées, qui fait que l'homme n'est appelé à son entier développement que dans l'état social. C'est le côté actif de l'union sociale; lui seul communique la vie et l'action, et accumule au profit de tous, la masse des efforts qui seraient perdus s'ils étaient disséminés, ou n'existeraient même pas, si l'individu n'était pas devenu partie intégrante d'un édifice complet.

Pour qu'une nation parvienne au degré de bonheur et de prospérité vers lesquels elle doit nécessairement tendre, il faut que ses efforts soient

coordonnés vers ce but, qu'il y ait abandon d'une mesquine individualité au profit de l'ensemble. Qu'on ne se récrie pas ici au nom de cette individualité dont nous semblons demander l'abnégation. La plus grande erreur des hommes, celle qui a engendré le plus de malheurs politiques, c'est celle qui consiste à voir l'esclavage partout où l'on croit reconnaître un sacrifice du libre exercice de l'action individuelle; dans ce cas, comme il arrive presque toujours, on ne discute que faute de vouloir bien poser les limites, ou déterminer la signification des mots.

Ce que l'on demande, ce n'est pas le sacrifice de la libre disposition des fruits de l'intelligence et du travail, ce n'est pas le sacrifice de l'indépendance de la pensée, et de la liberté essentiellement inattaquable de la personne; ceci constitue l'individualisme légitime, l'amour de soi-même qu'aucune loi ne défend, et que toutes recommandent au contraire; mais cet amour de soi doit être éclairé sous peine de faire place à un égoïsme coupable et c'est là seulement ce que l'on proscrit.

L'égoïsme est un sentiment tellement faux, que la première conséquence qu'il renferme, c'est de lutter contre son propre but. L'envie, le vol

même ne sont que des formes de l'égoïsme. C'est un désir illégitime d'approprier à ses convenances personnelles les hommes et les choses.

L'égoïsme chez le faible, c'est l'envie, chez le fort, c'est l'orgueil; toutes les modifications de l'organisation ou de l'éducation donnent accès au même vice sous des aspects différents. L'avarice chez l'un devient le goût du vol chez l'autre, et fait d'un troisième un assassin.

C'est là, il est vrai, le côté purement moral de la question. Sous le point de vue politique, les conséquences moins apparentes ne sont pas moins fâcheuses.

Détourner de soi toutes les charges publiques pour les faire retomber sur tous; regarder comme un tort que l'on subit, toute fortune que l'on ne peut atteindre; reculer devant tout acte généreux parceque la passion aveugle sur les dédommagements promis au sacrifice; fermer les yeux à la lumière, qui éclaire dans l'avenir des biens centuples, pour envahir aujourd'hui même un maigre profit, trop tardif encore au gré d'une convoitise impatiente; mille autres conséquences plus honteuses auxquelles nous rougirions de nous arrê-

ter, découlent de ce vice odieux, véritable fléau des sociétés:

Qu'en résulte-t-il?. C'est que, dans la vie privée, l'égoïste, dont la plaie est si facilement mise à nu, soulève contre lui tous les égoïsmes rivaux; il est abandonné dans le malheur comme il avait été envié dans la prospérité. Dans l'ordre social, puni d'avoir abandonné pour le gain d'un jour les améliorations que lui promettait l'avenir, il voit s'appesantir la chaîne contre laquelle il protestera en vain quand le poids en retombera sur lui-même et quand il verra périr ces avantages dont il avait voulu jouir aux dépens de tous. C'est ainsi que l'égoïste, par un faux calcul, tarit la source pour avoir voulu y puiser exclusivement et trop tôt. C'est de ce fléau que l'on voudrait guérir la société dans laquelle il est enraciné profondément. On n'y parviendra qu'en l'éclairant sur ses véritables intérêts qu'elle refuse de voir et qui sont très compatibles avec le véritable amour de soi. Dans l'acception juste et éclairée de ce mot, il ne peut être isolé de l'amour des autres.

C'est donc de l'ensemble des efforts et des sacrifices éclairés et bien entendus que résultent la puissance et la véritable activité sociale. C'est par

là seulement qu'une réunion d'individus mérite le nom de nation, et c'est par la connaissance de ses actes passés que cette nation doit se diriger dans la voie d'avenir qui lui est ouverte.

Au-dessus de l'individu qui se régit par l'expérience sous le nom de mémoire, nous venons de voir le citoyen qui ne peut se régir que par l'expérience, sous le nom d'histoire. Au-dessus de l'individu, au-dessus du citoyen, se place l'homme, le membre de la grande famille humaine.

De même que les individus par leur réunion forment une société, une nation, les nations dans leur ensemble forment la grande nation qui couvre le globe, ou l'humanité.

Les vices qui dégradent les individus, et arrêtent dans son essor la société dont ils sont membres, se retrouvent aussi dans les peuples. Ici l'égoïsme systématisé se révèle d'une manière plus nette et plus funeste encore. La même distinction que nous avons trouvée entre l'amour de soi bien compris et l'égoïsme se représente. Ce dernier, devenu de l'égoïsme national, isole les peuples comme il isolait les individus; l'autre, sous le nom de patriotisme ou de nationalité, est un sentiment noble et profondément généreux, dont il ne faut

redouter que l'abus et la mauvaise interprétation qu'on s'est habitué à lui donner.

Les peuples qu'une nationalité généreuse ne rend pas sourds à la voix plus puissante de l'humanité, trouvent dans leur rivalité même un élément d'amélioration qui tourne au profit des uns et des autres. Tous, en parcourant cette carrière dans laquelle ils cherchent à se devancer, obtiendront toujours une palme dont l'honneur, à quelque territoire qu'appartienne celui qui l'aura conquise, rejaillira sur l'humanité.

Rien ne peut arrêter l'homme dans la recherche de son bien-être, que les limites mêmes imposées par la nature à son activité et à sa puissance. Ces limites, il n'est donné à personne de les poser, car il n'est pas au pouvoir de l'individu de déterminer la portée de l'espèce, ni quelquefois même la sienne propre. C'est donc à l'humanité qu'il appartient de chercher le mieux, comme c'est à l'humanité de l'accueillir de quelque part qu'il vienne.

Les peuples, envisagés sous ce rapport, ne sont donc que des fractions d'une unité qui les rassemble tous. Leur action n'est morale et légitime qu'à la condition d'être conforme aux intérêts généraux de l'humanité comme l'action des

citoyens n'est morale et légitime qu'autant qu'elle ne se met point en opposition avec les intérêts de la société ou de la cité.

Les limites de la nationalité résultent de cette action incessante de l'humanité sur la terre. Un peuple, sous prétexte d'indépendance nationale, n'a pas le droit de faire ce qui est nuisible à un autre peuple; pas plus que le citoyen n'a le droit de faire rien qui soit nuisible à un autre citoyen.

Le patriotisme faux qui tend à isoler les peuples, à les circonscrire dans des limites intellectuelles, ou dans des barrières matérielles, n'est que de l'égoïsme national. Dans l'être collectif appelé nation, les formes de l'égoïsme sont les mêmes, soit en morale, soit en politique que dans l'individu: un peuple a sa physionomie, son caractère, ses passions comme un seul homme. Comme un homme il est le jouet de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil; comme lui il est la dupe de son ignorance; les merveilles qu'il croit faire en faveur de son bien-être propre, en élevant des barrières qui arrêtent les rapports, en s'attribuant exclusivement le fruit de ses découvertes et de ses progrès, sont autant de signes accusateurs de

son égoïsme et de son défaut de lumières. La prohibition des produits, non moins que la prohibition des découvertes retarde mais n'arrête pas une communication impossible à empêcher. L'intérêt personnel qu'on a érigé malheureusement en droit en voulant le nationaliser, franchit toutes les barrières, c'est l'égoïsme qui les a posées, c'est l'égoïsme qui les viole; qu'en est-il résulté? une insulte à la loi et une perte de temps. C'est ainsi que les procédés anglais ont pénétré en France malgré des lois dont l'absurdité a été démontrée par leur résultat, car bien loin de nuire à aucun de ces pays, la connaissance des moyens jusque-là concentrés a été utile à tous les deux. C'est encore ainsi que l'égoïsme de l'Angleterre, en voulant borner le commerce des colonies à la métropole, a fait éclater une rupture dont la liberté du commerce des deux peuples a été la conséquence, et ce commerce libre est aujourd'hui plus profitable à la métropole elle-même que ne l'était le système d'exclusion.

L'égoïsme national agit donc aussi contre son but, c'est le caractère de toutes les mauvaises passions. L'égoïsme dans l'individu nuit à la société dont il est membre; l'égoïsme chez les

peuples nuit aux peuples et à l'humanité dont ils sont aussi les membres.

Que résulte-t-il encore de cet antagonisme? De l'avidité de la possession exclusive naissent des haines entre les intérêts qu'on a instruits à se regarder comme rivaux. Les intérêts, du moment qu'ils sont ceux d'une société et non plus seulement ceux des individus ne peuvent plus être contenus par des lois. Car chaque nation a un code qui lui est propre pour juger les conflits particuliers; mais si l'humanité n'a de code écrit que dans les livres des philosophes, qui jugera les conflits des peuples? La force. Ainsi l'égoïsme n'aboutit qu'à une conséquence, à créer la force juge de la morale; résultat nécessaire de la constitution politique du monde et sur lequel on s'est prononcé suffisamment en l'exposant dans sa nudité. De là, les armées, les guerres, les famines; de là, nécessité d'employer à perfectionner l'art abominable de la guerre des intelligences qui dans toute autre route auraient pu enfanter des merveilles. Si l'homme avait employé dans la véritable direction la moitié de la puissance qu'il a perdue en choses vaines ou nuisibles, l'humanité serait, non pas peut-être, mais certainement plus avancée de dix siècles.

Considérée du point de vue de l'humanité, l'histoire se généralise bien autrement que sous le point de vue national. Là ce n'était que la mémoire de faits circonscrits dans la sphère d'activité d'une collection d'individus mus par des intérêts locaux et régis par des lois émanées d'eux-mêmes. Ici c'est la grande famille humaine qui n'apparaît que divisée, fractionnée, livrée à ses passions, jouet, pour ainsi dire, d'une fatalité aveugle qui la pousse au hasard, sans frein, sans lois, sans autre code que la morale universelle. Plusieurs questions naissent : L'humanité peut-elle être considérée comme une grande société qui ait ses faits accomplis et à accomplir ? A-t-elle à remplir une destinée qui lui soit assignée ? Remplit-elle dans l'univers une fonction, comme les peuples en remplissent une par rapport à elle-même, comme les individus par rapport aux peuples ? Si l'humanité est un grand peuple marchant vers une destinée encore inconnue, elle a son passé à étudier pour se rendre compte de cette destinée, pour savoir ce qu'elle a fait, ce qui lui reste à accomplir, ou plutôt vers quel but elle doit se diriger. En-dehors de ce but et pour savoir s'il existe, elle doit encore s'inter-

roger elle-même à l'exemple des peuples et des individus. Si cette unité existe, l'histoire de l'humanité existera au même titre que l'histoire nationale, mais avec un caractère plus général et dans des rapports avec un autre but. Tout jusqu'ici se coordonnait à l'humanité, l'humanité se coordonne-t-elle à une grande loi de l'univers? C'est une autre question. Pour nous, jusqu'ici l'humanité se présente comme l'ensemble des activités humaines sur la terre, de la même manière qu'une société est l'ensemble des activités individuelles sur un territoire donné. L'humanité a son passé et son expérience, sa *mémoire*, pour nous référer à l'expression que nous avons déjà employée. Elle ne peut agir qu'en interrogeant la mémoire de ces faits accomplis par elle : ainsi l'histoire par rapport à l'humanité, c'est la mémoire des faits accomplis par l'humanité; concluons :

L'expérience pour l'individu, c'est la mémoire des faits individuels.

L'expérience pour le citoyen, c'est la mémoire des faits nationaux.

L'expérience pour l'homme, c'est la mémoire des faits de l'humanité.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur la distinction que nous faisons entre l'individu que nous considérons comme l'homme isolé, et l'homme envisagé dans ses rapports avec l'humanité.

Nous ne nous arrêterons pas non plus sur la préférence que nous donnons au mot *expérience* sur le mot connaître ou savoir. L'idée connaître ou savoir peut être prise dans un sens purement métaphysique, et ce que nous avons voulu faire entendre, c'est la connaissance résultant de l'observation des faits et de la comparaison de ces faits.

Nous allons essayer de donner l'idée de la manière dont nous envisageons le rôle de l'humanité sur la terre. Une école qui renferme dans son sein des philosophes dont nous aimons la personne et dont nous honorons le talent, travaille avec une persévérance digne de tous nos éloges à constituer une science de l'humanité. Nous devons avouer que les travaux de cette école, riche d'observations et de science, nous paraissent d'une nature trop métaphysique pour pénétrer facilement dans l'intelligence des masses. Sans entrer dans un examen aussi approfondi de ce qu'il faut entendre par humanité, liberté,

progrès, nous pensons qu'il est possible de s'entendre sur la valeur à donner à ces mots et aux idées qu'ils représentent. Nous sommes convaincus qu'avec les simples connaissances auxquelles peut atteindre le commun des hommes, on est fondé à dire : l'humanité a un but commun d'activité, elle marche vers ce but; en d'autres termes, elle obéit à une loi de progrès. Pour prouver cette assertion, nous avons besoin de remonter au berceau de l'humanité, et plus loin encore, c'est-à-dire à la formation du globe et aux cosmogonies.

SECTION II.

Des cosmogonies. — Les formations sont en progrès les unes sur les autres. — Les espèces elles-mêmes sont en progrès dans leur spécialité. — Les espèces sont radicalement distinctes, et ne sont pas produites l'une l'autre par voie de génération. — L'homme est le dernier terme des créations organiques.

Toutes les cosmogonies ont partagé la création en époques indéterminées, pour le temps et la durée, mais assez constantes pour l'ordre même qui a présidé à ces formations successives. La géologie a vérifié et confirmé ces aperçus cosmogoniques.

Parmi ces époques, quatre se dessinent d'une manière assez nette pour que les caractères qui les distinguent soient devenus aujourd'hui des notions générales. A la première, que l'on considère comme antérieure aux êtres organisés, se rapportent les terrains que la géologie appelle primitifs. Les terrains secondaires représentent la seconde époque; les végétaux surviennent alors et peut-être les poissons qui peuplent la mer. Un

ordre plus élevé d'êtres organisés peupla la terre et les fleuves à la troisième époque; on les retrouve dans les terrains appelés tertiaires. Enfin l'homme parut sur la terre; c'est la quatrième époque. Son apparition fut certainement postérieure à toutes les autres créations, on ne le retrouve pas à l'état fossile, et l'histoire comme la philosophie naturelle ont prononcé sur cette question qui est à peine controversée aujourd'hui. Ce ne sont ici que des aperçus très généraux; c'est à la géologie qu'il appartient d'entrer dans le détail des époques successives du globe, et de développer les raisons qui lui ont fait établir les caractères de cette successivité. Nous constatons uniquement que cette science établit une série de créations, qui toutes se perfectionnent à mesure qu'elles se rapprochent de nous; c'est-à-dire qu'elles sont en progrès les unes sur les autres. La plus perfectionnée jusqu'à nos jours, celle de l'homme, apparut la dernière comme pour couronner l'œuvre.

Que dit Moïse :

« Dieu créa le ciel et la terre, la terre était sans mouvement et vide (c'est-à-dire sans productions ni habitans, *inanis et vacua*). Il créa ensuite la

lumière qu'il sépara des ténèbres, ce fut le premier jour [1].

« Le firmament et les eaux furent créés le second jour. [2] Ces deux jours correspondent à la première époque géologique pendant laquelle aucun être organisé ne paraît sur le globe.

« Les eaux se rassemblent et les lieux secs surgissent. [3] Les unes prennent le nom de mer, les autres s'appellent la terre. Les végétaux apparaissent ensuite. C'est le troisième jour ou seconde époque. Les terrains de la seconde époque sont effectivement caractérisés par des débris de végétaux.

Au quatrième jour apparaissent les astres; après les astres, les poissons de la mer et les oiseaux du ciel, c'est le cinquième jour. [4] Toutes les formations des troisième, quatrième et cinquième jour peuvent se rapporter à la seconde époque, dont les terrains ne fournissent que des animaux marins.

Viennent ensuite les animaux terrestres [5],

[1] *Genèse*, chap. Ier, v. 1, 2, 3, 4, 5.
[2] *Ibid.*, v. 6, 8.
[3] *Ibid.*, v. 9, 10, 11, 12, 13.
[4] *Ibid.*, v. 14, 19, 20, 21, 23.
[5] *Ibid.*, v. 24, 31.

troisième époque; et enfin l'homme que la *Genèse* fait naître au sixième jour, c'est la quatrième époque. Observons que bien que la *Genèse* mette également au sixième jour cette double création des animaux terrestres et de l'homme, elle fait précéder l'homme par les animaux terrestres. C'est aussi ce que la géologie nous prouve, les terrains tertiaires renferment précisément des débris d'animaux et pas de fossiles humains.

Le seul passage, non pas contradictoire, mais susceptible d'explication qui se rencontre ici, se rapporterait donc au cinquième jour, consacré aux poissons et aux oiseaux; ces derniers paraîtraient devoir appartenir non à la seconde mais à la troisième époque, comme les quadrupèdes; l'Écriture, au contraire, les fait naître le même jour que les poissons. Quoiqu'il puisse être de l'embranchement d'une époque sur l'autre, la succession n'en est pas moins régulière, et Moïse en accord avec la géologie.

A quoi attribuer cette concordance entre les formations géologiques et le récit biblique? S'il n'existait que des rapports partiels, on pourrait croire que la raison a pu seule, et sans le secours de la science, déterminer une série du simple au

composé, et que l'esprit a agi comme les forces naturelles elles-mêmes. Ainsi, avant toute formation organique, on conçoit le ciel, la terre et les eaux; on conçoit la demeure des êtres préparée pour les recevoir: mais les eaux couvrant toute la surface et les lieux secs surgissant sont un résultat d'observation ou du moins d'accord avec l'observation. Les animaux d'organisation plus simple précédant les animaux d'organisation composée sont dans le même cas. Il est donc naturel de croire que les connaissances que suppose le récit de la Bible étaient celles des hommes instruits de l'Égypte et des pays le plus anciennement civilisés; et les recherches sur les idées religieuses des anciens peuples, nous conduisent à des résultats analogues.

Sous le rapport cosmogonique, nous pouvons donc reconnaître que les formations sont en progrès les unes sur les autres, et que les phénomènes primitifs sont le premier exemple de cette loi naturelle, à laquelle obéissent tous les êtres et toutes les idées, le progrès. Les opinions diverses sur ces temps primitifs, les controverses établies sur la fausseté ou la vérité des traditions mosaïques ont été l'objet de trop d'assertions et de

discussions, pour que nous ne soyons pas entrés dans ces détails.

A côté de cette première observation générale, de ce point de vue collectif qui nous offre l'ensemble de la création en série ascendante, se présentent les êtres eux-mêmes, considérés dans leur vie et leur organisation particulière.

« On a remarqué qu'au fur et mesure que les « formations sont plus modernes, elles sont moins « solides, moins liées; ainsi à partir des ter- « rains primordiaux et métallifères, il y a dé- « croissance dans la puissance des formations de « l'ordre brut; il en résulte que la force des créa- « tions de ce genre a été en diminuant, en même « temps que croissait celle dont la présence se « manifesta par les phénomènes de végétation « et d'animalisation. »

Cette action simultanée est une des observations les plus propres à faire bien saisir les formations progressives de l'ordre brut, et leur appropriation aux phénomènes de l'organisation végétale et animale. C'est par suite de la diminution de cette force d'assimilation ou plutôt de

[1] BUCHEZ, *Genèse*, p. 415, introduction à l'*Hist. de l'Hum.*

cohésion, que la production et la nutrition sont devenues possibles ; la matière a eu son progrès et il est mesuré par le degré d'appropriation à une fonction supérieure.

Cette appropriation a été progressive elle-même et marquée par des intervalles de repos, comme les créations d'un ordre plus élevé ; car on reconnait dans ces terrains que quelques-uns ne contiennent « aucun débris d'espèces ayant « vécu, et d'autres en sont semés ou formés ; on « remarque qu'il y a à peu près superposition « alternative entre les couches vides de traces de « vie et celles qui en sont empreintes. Ainsi, il y « a eu des époques végétales et animales séparées « par d'autres purement minérales.[1] »

Dans l'ordre des végétaux, les recherches géologiques fournissent également la preuve que les couches les plus profondes et par conséquent les plus anciennes, renferment les espèces les plus simples, d'abord les acotyledones, puis les monocotyledones, enfin les dicotyledones. Elles s'élèvent ainsi progressivement avec les terrains eux-mêmes en se rapprochant de notre époque

[1] BUCHEZ, *Genèse*, p. 415

et de la couche supérieure où les végétaux offrent une véritable organisation et une vie qui a quelques-uns des caractères de l'animalité. Le végétal, le plus perfectionné, absorbe, s'assimile, respire ; il a des appareils de secrétion et d'excrétion ; il a un appareil générateur.[1]

Cette puissance de formation a été également progressive dans les espèces animales. Les plus anciennes, celles qui appartiennent à la classe des animaux les plus incomplets, se retrouvent dans les couches les plus profondes ; les espèces se perfectionnent à mesure que les couches se rapprochent de la surface. Après les animaux sans vertèbres, viennent les poissons, les reptiles, enfin les mammifères. Pour couronner l'œuvre, l'homme apparaît comme dernier terme de cette progression.

Ainsi toute existence a été en progression sur le globe. A chaque période géologique répond une existence organique particulière ; et sur ses débris un nouveau terme a pris naissance jusqu'à l'époque où nous vivons, qui est celle de l'humanité.

La série animale particulière à notre époque

[1] Buchez, *Genèse*, p. 415

reproduit ces degrés déterminés d'après la puissance et la perfection des fonctions de l'organisme. Nous voyons aujourd'hui dans la série zoologique qui frappe nos regards, une progression qui s'élève, depuis le point le plus bas jusqu'au point le plus haut, en passant par des termes qui forment deux classes, les invertebrés et les vertebrés:

Les invertebrés sont :	Les animaux rayonnés. Les animaux articulés. Les animaux mollusques.
Les vertebrés sont :	Les poissons. Les reptiles. Les oiseaux. Les mammifères.

Ces classes offrent l'une sur l'autre une progression évidente et chacune d'elles offre la même progression dans les êtres qui la composent. Cependant, cette progression est telle, qu'un abîme sépare une classe d'une autre. Cette distinction va plus loin; car, dans les variétés d'une même classe, la reproduction ne peut avoir lieu, ou les fruits d'une première reproduction sont frappés de stérilité. Cela peut n'être pas littéralement exact, car des mulets ont pu, dit-on, se reproduire; mais l'observation n'en est pas moins vraie; car

cette reproduction a un terme bien court, puisque nous ne voyons pas cette variété se continuer par elle-même. Cette progression zoologique est donc comme le monument vivant des périodes que le globe a parcourues. Chaque classe s'est succédée sur la terre dans l'ordre que lui assigne le plus ou le moins de combinaisons de son organisation, et toutes ces formes animales aboutissent à l'homme.

Un fait bien plus extraordinaire serait l'état successif de l'embryon dans toutes les classes de la série zoologique, sans en excepter l'homme. L'étude de cette succession de phénomènes constituerait une science nouvelle sous le nom d'embryogénie.[1] Cette science apprendrait que chaque être passe par la série des formes inférieures à celle dans laquelle il doit vivre et se reproduire. Les animaux autres que l'homme s'arrêtent à celle de ces organisations qui leur est propre, l'homme dans sa vie embryonnaire passe par tous ces états, les franchit et parvient à l'organisation qui lui est particulière. Ainsi, le germe humain se transformerait dans le sein maternel et présenterait successivement l'apparence des diverses classes d'animaux

[1] BUCHEZ, p. 112 et 420.

invertebrés et vertebrés, jusqu'à ce qu'il arrivât aux formes définitives de l'humanité. Des anatomistes et physiologistes savants contestent cette série. Nous la mentionnons sans la garantir, et d'ailleurs elle n'est pas nécessaire à la confirmation de notre idée de progrès.

Les observations antérieures nous conduisent donc à ces conclusions :

1° Les époques géologiques du globe sont en progrès. La matière brute est disposée successivement de manière à favoriser l'apparition d'organisations plus perfectionnées.

2° Les espèces sont en progrès les unes sur les autres, quoique séparées.

Dans les végétaux, l'organisation se complète depuis les cryptogames jusqu'aux dicotylédones.

Dans les animaux, depuis les rayonnés jusqu'à l'homme.

Nous avons remarqué déjà qu'un abîme sépare les espèces entre elles, et même les genres dans lesquels ces espèces se subdivisent. Nous ajouterons quelques mots sur cette question à l'occasion de l'homme, On a dit que l'homme était un perfectionnement par voie de génération de l'espèce immédiatement inférieure , des singes , et du

plus complet de ces animaux, l'orang-outang.

L'anatomie ne permet pas d'adopter cette assertion que des rapports apparents ont fait naître. Il y a plus; certaines classes rapprochées, d'un même genre, peuvent du moins produire entr'elles. Cette remarque n'existe point de l'homme au singe. Jamais ils n'ont donné naissance à des hibrides. Les anciennes fables de faunes et de satyres, où quelques-uns ont prétendu reconnaître la tradition de ces unions monstrueuses, sont sans valeur aujourd'hui. A plus forte raison n'est-il pas probable que l'homme soit le fruit perfectionné de deux individus de l'espèce inférieure. Il n'est donc pas exact scientifiquement de trouver la moindre analogie. L'homme est venu à son époque, complet, contenant tous les rudiments de son organisation, quoique non appréciables encore par nos moyens d'investigation, dès l'instant de son apparition embryonnaire.

Cette vérité est confirmée surabondamment par le fait du langage qui n'appartient qu'à l'espèce humaine, seule douée de la faculté de reproduire les idées par des sons articulés, et dont l'organisation appropriée à cette fonction n'a d'analogue dans aucun animal.

Debout sur ces couches superposées, annales matérielles et incessamment interrogées de l'histoire du monde, l'homme s'annonce comme le dernier terme de toute création. Après la nature brute, après l'organisation sensitive, intelligente même à un certain degré, se développe la force éminemment intelligente et morale : cette puissance exclusivement réservée à l'homme, lui assure à une immense distance, sa place au-delà de toute création animée. C'est par elle seule qu'il peut fonctionner dans sa vie sociale, c'est la seule qui lui convienne ; et elle ne se maintiendrait pas sans le sentiment du juste et de l'injuste, règle éternelle de tous les devoirs et de tous les droits.

Roi de la terre, dont il peut supporter tous les climats, dont tous les fruits sont partout également propres à le nourrir, il l'exploite, l'interroge, et sa puissance intelligente va même jusqu'à déterminer les lois auxquelles elle est assujétie. Sa véritable vie est concentrée dans le cerveau, tandis que celle des animaux appartient au corps ; ainsi la nature même a ordonné sa conformation de manière à le mettre en harmonie avec la suprématie de sa fonction sur le globe.[1]

[1] *Dictionnaire des Sciences médicales*, art. *homme*, tom. 21, 205.

Cela ne veut pas dire que tous les hommes soient aussi propres les uns que les autres à présenter le phénomène d'une organisation égale en puissance et en activité. Des différences nous frappent dans l'intelligence et la structure même des hommes. Les races sont à divers degrés de l'échelle, mais ces variétés, dont nous parlerons plus tard[1], n'empêchent pas l'homme, pris dans l'acception tout à fait générale de ce mot, d'être le roi de la nature et de l'approprier à sa fonction sur le globe.

[1] Livre Ier.

SECTION III.

Fonction de l'homme. — Il se présente sous trois aspects.

L'homme ne peut être envisagé que sous trois aspects : comme individu, comme membre d'une société, comme membre de la grande société ou de l'humanité. C'est ce que nous avons établi dans les prolégomènes. Nous reproduisons ici les résultats, avant de passer à l'étude de la fonction de l'homme sur la terre.

Comme individu, il tend à la satisfaction de ses besoins, et, dans les limites d'un amour de soi, sage et naturel, il consacre son travail, ses efforts et sa prévoyance, à son bien-être.

Comme membre d'une société, il remplit, sous l'assurance d'une protection mutuelle, sa fonction sociale.

Comme fraction de l'humanité, il concourt à la fonction humanitaire, ou à l'œuvre de l'humanité sur la terre.

Fénelon a dit quelque part : « Il faut préférer « sa famille à soi-même, la patrie à la famille, à « la patrie l'humanité, qui est la grande famille. »

Ce sentiment, émané de la belle âme de Fénelon, est une vérité historique. Le résultat de l'observation appliqué à l'état de l'homme sur la terre, conduit à cette formule de fraternité et d'œuvre commune, que l'amour de ses semblables lui avait inspirée.

Nous l'avons déjà dit plus haut, l'égoïsme dans l'individu est un sentiment faux qui réagit contre lui-même; ainsi nous ne reviendrons pas sur cette observation. Ce que nous avons à établir, c'est la vérité du sentiment contraire, c'est la certitude de l'œuvre de dévouement, sans laquelle l'homme resterait sur la terre dans une perpétuelle enfance, ou périrait même, faute de secours, et privé de ces développements, conséquence nécessaire de son éducabilité. Ses idées, ses sentiments, ses passions, ne peuvent se développer que dans la société de ses semblables; et il ne vivrait pas de toute la vie dont il est susceptible, s'il restait seul et sauvage, dépouillé des moyens de mettre en mouvement ses facultés, et de satisfaire ses besoins de tous les ordres.

Faible, souffrant, l'enfant ne fait soupçonner ses premiers besoins que par des cris et des pleurs; la première manifestation de sa vie est un appel à la pitié; l'amour maternel veille, interroge, devine, et son inquiet dévouement n'a pas besoin de s'échauffer à l'espoir de la tendresse filiale, qui payera ses sacrifices. La longue impuissance de l'enfant prolonge aussi la nécessité de l'appui de ses parents : la nature elle-même a donc créé le lien qui constitue la famille, premier élément de la sociabilité. Notre faiblesse, par rapport aux forces naturelles ou organisées qui nous entourent, exige l'emploi de moyens hors de nous pour nous couvrir, nous défendre, assurer notre nourriture; l'intelligence y a pourvu en éclairant nos efforts dans l'appropriation des agents secondaires.

Il a fallu peu de temps pour que deux familles aient senti, qu'en se rapprochant et s'unissant par un lien tacite, elles augmenteraient leurs moyens par leur union. Le bien-être s'est trouvé doublé avec les forces, et le premier progrès a été le résultat de la première alliance.

Observons que le premier progrès a eu un but, celui de la défense ou de l'amélioration, peu

importe; toujours est-il que ce n'est point sans motif que l'alliance s'est faite. Nommer le progrès c'est sous-entendre un but; car marcher sans une tendance, est un non-sens; progresser, c'est s'approcher d'un terme, et ce terme est le bien ou le mieux.

Ainsi, dès la première famille, nous trouvons déjà association, but et progrès.

Heureux l'homme, si, persévérant dans cette pacifique association, il avait toujours considéré l'union égale des forces comme une condition de sa nature, et un devoir de fraternité! Si l'espèce, en se multipliant sur la terre, n'avait pas, au gré de ses passions déréglées, voulu assujétir l'homme à l'homme; si aucun n'avait dit : Je suis le plus grand et le plus fort, travaillez, et je recueillerai les fruits qu'aura fait naître le travail d'autrui. Toutefois ne nous hâtons pas de condamner. Peut-être ces luttes de l'humanité ont-elles été nécessaires à ses progrès. N'est-ce pas par des invasions que nous avons vu se propager les lumières accumulées dans les pays les plus avancés? N'est-ce pas aux inventions terribles amenées par la guerre que l'homme doit les plus redoutables agents de sa puissance? L'étude du monde phy-

sique a plus avancé par l'avarice et les mauvaises passions, que par le dévouement de quelques grands hommes; la soif de l'or a multiplié les découvertes; les conquêtes du génie sur les lois de l'univers ont commencé par de folles recherches sur les influences des astres et les propriétés occultes des métaux; l'astrologie bégaya les premiers mots de la langue sublime de Newton et La Place. Acceptons les résultats : quant aux moyens, c'est le secret de l'Auteur des choses.

Tous ces maux nous frappent, parce que nous les étudions dans leurs rapports avec notre existence bornée; mais ne serait-il pas possible que, d'un autre point de vue, nous puissions trouver l'explication de cette énigme. Nous venons déjà de le remarquer, les maux ont donné naissance à de grands biens: du choc des hommes sont sortis les agents violents qui peut-être n'eussent pas été inventés dans une société pacifique. La poudre, connue des Chinois avant de l'être parmi nous, n'a été à peu près chez eux qu'une vaine et inutile découverte; sans la guerre on ne l'eût pas peut-être trouvée chez nous. Un jour viendra, espérons-le du moins, pour l'honneur de l'humanité, où on ne l'emploiera plus que pour ouvrir des

carrières, aplanir des montagnes, ou pour d'autres usages que l'avenir révélera : elle a causé bien des maux pourtant. N'en peut-on pas inférer que la création n'est pas faite pour nous; que nous, qui centralisons tous les pouvoirs terrestres, nous sommes coordonnés par rapport à un grand tout; et, qu'appropriant à notre espèce tout ce qui lui est inférieur, nous obéissons à une loi suprême qui nous approprie nous-mêmes à une combinaison que nous pouvons supposer, et que notre insuffisance ne nous permet pas de définir. A quelque époque que nous considérions l'homme, nous ne pouvons le voir autrement qu'en société. Depuis le nègre le plus bas placé sur l'échelle humaine, depuis l'Américain chasseur jusqu'aux sociétés anglaises et françaises, jusqu'à présent placées au sommet de la civilisation, partout l'homme est à l'état social, quel qu'en soit d'ailleurs le degré.

La société n'a pu arriver de premier jet à son état actuel; elle a passé nécessairement par des transformations successives, à mesure qu'elle a perfectionné ses instruments de travail et d'action. Le premier état rationnel, nous venons de le voir, c'est la famille : comment cette famille a-t-elle pu

fournir à sa subsistance avant l'invention de l'agriculture, avant l'appropriation des troupeaux à ses besoins, évidemment par la chasse. Tant que la chasse a pu fournir aux besoins de tous, les hommes ont agi, sans lutter entre eux; mais ils se sont multipliés, et la terre a manqué à leurs besoins; ils ont combattu pour la possession du sol, le plus fort a repoussé le plus faible, et est resté maître du terrain. C'est la vie des peuplades sauvages de l'Amérique; il y a eu nécessité alors de chercher un soutien pour sa vie dans un autre genre d'activité. On a soumis les troupeaux pour en tirer la nourriture et le vêtement; la prévoyance a nécessité l'emploi de ressources constantes, c'est la vie pastorale; mais cette existence même ne peut fournir d'aliment qu'à une société fort restreinte. Il faut encore un vaste territoire pour un petit nombre, et ce nombre s'accroissait tous les jours. D'ailleurs les hommes accoutumés à ce genre de vie avaient des mœurs plus douces que ceux qui étaient restés chasseurs. L'aisance qu'ils s'étaient procurée, amena sur eux la guerre et l'envahissement; et le conquérant, pour rester maître de ses esclaves et les exploiter à son gré, a dû leur interdire les voyages et la vie nomade.

Cette vie nomade avait existé chez les pasteurs chaldéens, chez les Scythes, chez les Juifs, dont les premiers patriarches furent des Arabes nomades. Forcés de rester attachés au sol, d'abandonner les tentes pour des demeures fixes, les hommes demandèrent à la terre les fruits qui devaient servir à leur nourriture. Ainsi naquit le troisième degré de civilisation. Après avoir été chasseurs et pasteurs, les hommes devinrent agriculteurs.

Les diverses sociétés mises en présence ne tardèrent point à établir entre elles des lois protectrices, et lasses de se dépouiller sans cesse arrivèrent à des liens de commerce et d'échange garantis par les besoins réciproques. Le commerce amena la navigation, chaque besoin fut suivi d'une création nouvelle.

Chacune fut d'un ordre plus élevé, aussi fallut-il l'application d'une plus grande somme d'intelligence à chaque transformation. Les arts et les sciences se perfectionnèrent et étendirent l'activité humaine en même temps que ses moyens. Les empires se formèrent avec tout cet appareil dont nous les voyons entourés. Mais le temps

n'était pas venu des garanties à apporter dans l'ordre civil à la sécurité de chacun ; aussi à la première lueur des temps historiques, ne voyons-nous que de vastes empires despotiques et l'homme exploitant l'homme comme celui-ci exploitait la terre.

Nous esquissons très-rapidement ce tableau développé dans des ouvrages spéciaux; nous ne voulons qu'indiquer le progrès nécessaire des institutions et des relations, pour en tirer ce fait de progrès et d'union humanitaire dont chacun de nous est un élément actif.

Nous n'en ferons pas l'objet de recherches théoriques; notre but à nous est de ne point isoler le raisonnement des faits; et nous n'attachons d'autre importance à cette successivité dont nous venons de parler, que d'en tirer ce fait général et vrai de progrès dans la vie sociale. S'il avait fallu établir historiquement un enchaînement bien lié; nous nous serions engagés dans un autre travail. Il nous suffit de pouvoir affirmer que les sociétés humaines s'étant développées successivement, ce développement a eu lieu

d'une manière conforme, sauf les détails, à l'esquisse que nous en avons faite.

Que l'homme soit organisé dans un but, c'est un fait qui ressort de sa seule existence; s'il n'avait eu d'autre fin que sa propre satisfaction, la nature ne lui aurait pas donné une puissance supérieure à sa destination ; elle l'aurait laissé dans les limites de ses besoins et n'aurait pas mis pour condition à son développement le contact de ses semblables. Si elle l'avait organisé pour un but purement social, elle n'aurait pas fait survivre aux sociétés les conquêtes de l'homme. Avec la société périrait le tribut qui lui aurait été apporté, il serait inapplicable à tout autre ordre de faits que celui pour lequel il aurait été créé; à chaque société nouvelle, un nouvel apprentissage serait imposé, auquel ne profiterait en rien ce qui aurait été fait précédemment.

Le but de l'homme est donc supérieur à l'individualisme et à l'état social, il est en dehors de son existence bornée, comme individu et comme citoyen. L'individu périt, les sociétés périssent, mais l'homme demeure, l'humanité mar-

che et les travaux s'accumulent pour profiter à l'espèce. Donc les efforts de l'homme sont faits pour l'espèce entière ou la somme des individualités.

C'est cette réunion des générations de tous les temps que l'on nomme humanité.

L'union des générations successives dans un but d'activité limitée ou relative s'appelle nation.

L'union des générations dans un but spécial et particulier s'appelle famille.

Il est facile de saisir le progrès évident de ces trois modes d'activité l'un sur l'autre, aussi n'insisterons-nous pas sur ce fait. Nous observerons que ce progrès ne doit pas être envisagé de telle sorte, qu'un état soit nécessairement destructif de l'autre; que l'homme, par exemple, considéré sous le point de vue social cesse de s'appartenir comme individu. Ce point n'est pas suffisamment expliqué dans l'école dont nous avons parlé tout à l'heure. Il n'est point dans la nature que l'homme se dépouille du légitime amour de soi-même, principe véritable de l'activité. Exiger de lui l'abnégation absolue dans un intérêt de société ou même d'humanité c'est lui demander la séparation complète de l'esprit et du corps, en d'autres termes, l'impossible. Le problème à

atteindre, c'est la prédominence de l'être intelligent et moral sur la matière. Attaché à la matière par le corps et par ses appétits, l'homme la soumet par l'esprit; cette dernière puissance lui apprend qu'il n'arrivera à son but que par l'union des efforts; de là association et dévouement, tel est son premier mobile. Quand à l'activité qui résulterait de la perspective du but humanitaire, nous ne disons pas que dans une époque plus avancée le dévouement n'ira pas jusqu'à n'avoir pas besoin d'autre mobile; mais en interrogeant le passé, nous sommes conduits à reconnaître que le dévouement à l'humanité contient toujours cette réserve, que dans l'œuvre humanitaire le progrès de l'ensemble ne peut être isolé de la liberté légitime et du bien-être de chacun. Nous sommes fonction il est vrai, mais non comme un rouage matériel. Collaborateurs intelligents et éclairés d'une œuvre commune, cette œuvre elle-même est la plus grande somme d'avantages à conquérir sur la nature pour la répartir sur tous les hommes. Dans la question générale se trouve donc toujours comprise la fonction particulière. Nous avons tous conscience de ce fait individuel et humanitaire. Le rang que

nous assignons aux hommes dont la vie a été employée tout entière au bonheur, au progrès ou au soulagement de leurs semblables en fournit la preuve. Ce ne sont plus des hommes, ce ne sont plus des nations qui les applaudissent. Accueillis par l'humanité qui révère en eux les apôtres de la morale universelle, leur dévouement en les illustrant eux-mêmes, fournit une démonstration de ce sentiment gravé dans le cœur de tous, que les hommes sont nés pour une fraternité que le temps fait mieux sentir chaque jour. C'est ainsi que les grands génies appartiennent au monde. Nés dans un pays, leur génie ou leurs œuvres leur donnent une patrie plus vaste, l'humanité les revendique; Vincent de Paule pour son dévouement, Fénélon pour sa morale si pure et si élevée, Molière pour sa haute philosophie et sa profonde étude du cœur. Si nous citons des Français c'est que les exemples sont plus près de nous, et non sous une préoccupation de vanité nationale que nous blâmons, que nous combattons. Les grands hommes appartiennent au monde : qu'il nous soit permis de placer dans ce grave sujet une seule anecdote, elle est propre à exprimer notre pensée :

« Talma conversait avec l'anglais Kean sur la « littérature dramatique de la France et de l'Angleterre, et sur la prééminence revendiquée « par chacune d'elles; un nom venait toujours « se placer à côté d'un autre dans cette lutte également soutenue, lorsque pour la terminer « Talma nomma Molière. Ne le comptons pas, « reprit Kean; Dieu a jeté Molière sur le monde, « le hasard l'a fait tomber en France. »

Nous disons de tous les grands hommes ce que Kean disait de Molière: hommes, soyons fiers de tout ce qui honore et agrandit l'humanité.

L'homme ne pouvant être trouvé ni conçu autrement qu'en société, nous arrivons à cette conclusion, que son activité ne peut avoir que deux buts, la fonction sociale et la fonction humanitaire.

L'homme est organisé pour la société, nous l'avons déjà dit : mais cette société elle-même n'est pas stationnaire, immobile. Elle a ses phases, ses périodes, elle a dans son développement historique un but, une fonction marqués. Les élémens de cette action sont les individus, les classes, dans lesquelles se décompose l'être collectif auquel nous donnons le nom de nation. Examinons

l'un après l'autre les peuples dont l'histoire nous apprend la fin, en d'autres termes qui ont eu un développement complet : nous les verrons tous marcher vers un but déterminé auquel concourent toutes les classes et tous les citoyens; but moins marqué pour ceux-ci, plus sensible dans les rangs plus élevés, jusqu'à ce qu'on arrive à une classe dominante, guide de toutes les autres, et qui représente d'une manière appréciable le but commun de l'activité sociale.

Prenons pour exemple les républiques grecques. Elles furent toutes instituées dans un but de conservation exclusif et bientôt de domination les unes sur les autres, mais par des moyens différents, suivant les ressources du sol et de la position qu'elles occupaient. Sparte, monastère guerrier, fut instituée pour la guerre; sa position dans l'intérieur des terres excluait un commerce étendu et la bornait à ses propres ressources, que le législateur concentra dans un but, non seulement de défense, mais d'agression. Tout y fut dirigé vers le développement de l'action physique; l'individu n'y fut compté pour rien en présence de la force collective, et cet état opposé à la nature ne se conserva que par la nécessité constamment

renaissante des luttes guerrières contre les états voisins. Sparte ravage et soumet jusqu'à ce que parvenue à la supériorité relative sur les autres états grecs, son but vienne à lui manquer, les lois se relâchent, et elle succombe lorsque son élément d'activité lui manque.

Athènes organisée pour les arts, le commerce maritime, marche à la suite de Lacédémone dans cette carrière de conquête guerrière ou pacifique, elle obtient le prix qu'elle ambitionne et succombe à son tour. Nivelées par un affaiblissement commun, les républiques grecques deviennent la proie de la Macédoine qui organise, en réunissant ces éléments, une puissance nouvelle à laquelle elle donne pour principe d'activité, non l'établissement pacifique d'une société plus nombreuse et plus compacte, mais un nouvel antagonisme plus vaste, basé sur la vengeance à tirer des envahissements asiatiques. Réaction dont Alexandre se fait le guide et le chef, et qui ne comprenant aucun élément de durée sociale, se termine avec la vie du conquérant.

Observons cependant que ces nations, au milieu de leur antagonisme, de leur hostilité, marchent toujours vers un but d'amélioration huma-

nitaire, dans ce sens au moins qu'aucun de leurs arts, de leurs sciences, de leurs découvertes n'a été perdu pour l'avenir. Ce qui survit à chaque nation a profité à l'humanité, comme ce qui survit à l'individu profitait au corps social lui-même. Aucune d'elle n'avait conscience de ce progrès indéfini; elles remarquèrent la succession des générations, les peuples succédant aux peuples, mais la loi de cette succession et le but définitif auquel elle devait conduire leur échappait.

Revenons à la fonction sociale des peuples. Aucun jusqu'à présent ne s'est organisé pour une fonction humanitaire, aucun ne s'est proposé cette fonction pour but, et on le conçoit sans peine. L'idée de ces recherches sur l'humanité a toujours existé, mais les exemples n'ont pas existé toujours. Pour concevoir un but humanitaire, il faut avoir observé une succession de sociétés politiques et avoir pu constater leur supériorité croissante en raison du plus grand nombre d'eléments dont elles pouvaient disposer, et des rapports plus nombreux qui existaient entre les divers peuples. C'est ce secours qui a manqué aux anciens et ne leur a pas permis p'arriver au but, quoiqu'ils eussent aperçu la

tendance. Le dépôt successif des faits accomplis par l'humanité n'était pas assez considérable encore pour qu'ils puissent l'étudier et en déduire des lois constantes.

Des prophéties qu'on avait soin d'entretenir parmi les citoyens promettaient à Rome l'empire du monde. La société romaine n'eût jamais d'autre but que d'arriver à la réalisation de cette promesse.

Les Romains[1] regardèrent la guerre comme le seul art, et employèrent tous leurs efforts à la perfectionner. Ils parvinrent à donner à leurs troupes la meilleure discipline, les meilleures armes, la plus grande force. Leur orgueil ne les empêcha point d'emprunter aux peuples mêmes qu'ils voulaient soumettre, les armes dont ils reconnaissaient la supériorité. Ils quittèrent leur épée pour prendre l'épée espagnole aussitôt qu'ils l'eurent connue.[2]

Avec leurs conquêtes s'accrurent aussi les moyens de les conserver. Leur habileté à les préparer, leur persévérance à les obtenir ne furent

[1] Montesquieu, *Grandeur et Décadence*, chap. II.

[2] *Ibid.* Suidas, au mot *Machaira*.

pas moins remarquables que leur esprit guerrier. En un mot, leur activité sociale avait pour principe la conquête et rien dans leurs institutions ne fut organisé pour une autre fin.

L'histoire nous dit assez que ce but fut atteint : non, il est vrai, complètement; car il n'est pas possible qu'un gouvernement, établi dans un but de domination particulière, et non dans le but éternel de liberté et d'affranchissement humain, s'assimile toute l'humanité; mais il le fut assez pour justifier, par le plus vaste exemple que les temps aient fourni, la puissance renfermée dans un but social, proposé à un peuple; pour prouver tout ce qu'enfante et nourrit d'énergie et de force une tendance éclairée d'avance et la direction unitaire imprimée à une société.

L'action d'une société n'est pas simple; sa vie extérieure se révèle par le rapprochement successif de la société avec le but d'activité qui lui est proposé, et par les rapports externes. La vie intérieure de la société fermente pendant ce temps, et subit un travail de transformation, qui amène les membres du corps social à un niveau que l'individualisme réclame à mesure qu'il s'éclaire et juge mieux son importance et ses droits. La me-

sure de ces droits est l'utilité dont on est à l'ensemble; ils se proportionnent aux sacrifices, qui ne sont que les devoirs sociaux; en d'autres termes, les droits arrivent à se placer en proportion avec les devoirs. Telle est la tendance intérieure de tous les états. Nous pouvons en faire la remarque dans tous les temps et chez toutes les nations.

Les peuples se présentent à nous divisés en classes, à chacune desquelles une fonction particulière est attribuée. Dans l'Inde, dans l'Égypte, dans la Chaldée, dans la Perse, nous voyons une classe sacerdotale supérieure à toutes les autres, puis une caste de guerriers, enfin celle des laboureurs, des artisans, des exploitateurs de la terre. Au-dessous de ces castes libres, se trouve une masse sans droits, sans avenir, maudite ou exploitée : les esclaves.

A côté du but social extérieur, ou de la vie de relation, se place donc un but tout intérieur, né du froissement continuel des ambitions en présence et en lutte. Ce but ne fut pas seulement enfanté par l'égoïsme, il le fut par ce juste et éternel sentiment d'égalité qui peut être réduit au silence par l'oppression des institutions politiques, mais qui, tôt ou tard, reconnait l'heure où sa voix

pourra s'élever et réclamer au nom de l'humanité une part pour tous dans la vie sociale, dont le plus grand nombre n'a connu que les charges pour laisser à d'autres tous les avantages.

Ce mouvement s'est fait sentir d'abord par la caste des guerriers, dépositaires de la force matérielle. Le joug sacerdotal leur a paru pénible, et ils avaient les moyens de s'en délivrer. Le temps fut long; car l'influence sacerdotale avait des racines dans les autres classes, et les guerriers étaient seuls contre tous. Mais ils l'emportèrent enfin quand le mouvement intellectuel descendit plus avant dans les masses, et que l'égalité des forces se trouva rétablie par l'indifférence des classes inférieures. Ce succès aurait été un mal si le sacerdoce était demeuré fidèle à la fonction d'humanité, pour laquelle il a été institué; mais l'égoïsme était devenu sa loi, comme il l'était pour les guerriers; malgré la dureté du régime despotique et militaire, une barrière déjà était soulevée, et l'avenir s'ouvrait pour la classe laborieuse et utile.

Le spectacle de cette émancipation ne devait pas aller plus loin en Orient, sauf pourtant chez les Juifs, où les prêtres conservèrent leur supé-

riorité, et où le législateur ne fit qu'une classe des citoyens ; guerriers, agriculteurs ou artisans. Ainsi, en réalité, la société juive, tout en restant soumise au pouvoir sacerdotal, avait fait un progrès par l'accession d'un plus grand nombre d'hommes, et la répartition égale des droits civils. Le mouvement intérieur dut avoir ici pour but d'enlever les droits exclusifs à la race sacerdotale.

Il n'en fut point ainsi dans les sociétés grecques et romaines : la lutte s'établit entre les citoyens investis de tous les droits, et les prolétaires ou clients.

Les premières colonies égyptiennes avaient apporté avec elles la haine des institutions sacerdotales, aussi l'organisation sociale des Grecs futelle fondée sur d'autres divisions, les nobles, les clients et les esclaves : aux premiers le culte, le gouvernement et la propriété; aux clients le travail avec ses fruits et une certaine participation aux affaires par le droit de suffrage; aux esclaves le droit de rachat et d'affranchissement. Ainsi fut fondée la cité, et cet exemple fut suivi; les hommes applaudirent à un changement qui leur restituait une partie de leurs droits méconnus, et la patrie prit naissance avec la première cité.

Tous les besoins ne se révèlent point à la fois, avant que les esclaves pussent penser à la liberté comme droit, il leur fallait des moyens et des lumières. Les deux autres classes étaient intéressées à les tenir dans leur état d'exclusion; aussi le mouvement ascendant ne fut-il marqué que dans la classe des citoyens avides de parvenir à l'égalité des droits. La fondation de la cité avait créé des activités rivales, et l'œuvre intérieure eut lieu entre ces rivaux inégaux en nombre; le résultat fut le triomphe des plus nombreux. Pour l'obtenir, il avait fallu faire valoir certains droits généraux, fondés sur les lumières philosophiques plus répandues et avidement admises; les esclaves surent s'en prévaloir plus tard. Leurs premiers essais furent sensibles déjà dans les sociétés anciennes. Les guerres des esclaves marquèrent l'époque de la conquête de l'égalité par la seconde classe. La tendance dès-lors fut plus large. La fusion des deux premières classes ou des classes libres n'avait laissé que deux forces en présence, les hommes libres et les esclaves. Désormais l'œuvre des sociétés se trouve circonscrite dans la poursuite de ce but : abolition de l'esclavage.

Cela est sensible dans Rome, que nous pouvons

prendre pour exemple; nous y voyons successivement la royauté, le consulat et le gouvernement dans les mains des patriciens, puis l'accession des plébéiens, les guerres des esclaves, et enfin leur affranchissement par le christianisme.

Ainsi nous voyons les sociétés passer par quatre états de transformation successifs : le sacerdoce, l'empire, la patrie ou la cité, enfin l'homme ou l'appel de chacun aux droits civils et politiques, en d'autres termes, la liberté individuelle dans la société générale.

Expliquons-nous cependant sur un fait qui, au premier coup d'œil, paraîtrait infirmer ces divisions que l'histoire nous donne, ou du moins en exclure l'idée d'amélioration et de progrès. Au moment où s'annonce le dogme catholique de l'appel de tous, nous voyons reparaître l'empire, et, en apparence, recommencer une série gouvernementale qui rappellerait l'ancienne. Ainsi l'immobilité humaine semblerait résulter de ce cercle, dans lequel l'humanité recommencerait ses destinées.

Cela serait vrai, si, à côté précisément de ce nouvel empire, ne paraissait pas la première lueur du christianisme, destiné à conduire tous

l'état moral; il passe ensuite à l'état de dogme, et devient puissance dirigeante.

Ici il nous faut retourner en arrière, pour examiner ce qui avait eu lieu dans le passé.

Historiquement, le passé le plus reculé nous offre le spectacle de grands empires organisés despotiquement, et dans lesquels l'homme individuel n'est compté pour rien. Mais examinons les traditions de ces empires, et nous voyons une origine donnée à ces distinctions de castes, à la supériorité des unes, à l'esclavage et à l'avilissement des autres. Partout, le règne des dieux est présenté comme précédant le règne des hommes, les hommes eux-mêmes étaient réduits à l'état de brute en expiation d'un péché commis dans le ciel. Sans doute cette doctrine ne fut qu'un moyen de gouvernement, un moyen de donner une base religieuse à une organisation politique, fondée sur une inégalité monstrueuse. Mais enfin, elle exista, et elle prouve au moins une chose, c'est l'état d'ignorance profonde qui régnait à l'époque de l'introduction des premières sociétés. Les différentes castes sorties, l'une de la tête, l'autre des bras, la troisième du corps, la dernière des pieds de Brâma, justifiaient par leur origine, l'inégalité établie entre

elles : c'était en placer la source dans le ciel même. En fait, ces distinctions étaient l'ouvrage de l'habileté de quelques-uns et de l'abrutissement du reste. Ces vastes empires divisés en castes avaient donc pour gage de durée la continuation de l'ignorance des masses, et la centralisation de toute force intelligente. Mais il n'y a pas de pouvoir capable de lutter contre les besoins et la nature qui nous conduit à les satisfaire ; les arts utiles, puis les connaissances plus étendues qu'ils amenèrent, développèrent dans les hommes la faculté intelligente et morale, et l'on vit naître le premier protestantisme, ou la première révolution politique ; c'était la même chose, lorsque l'organisation avait le double caractère religieux et politique. Il eut pour résultat de renverser la puissance religieuse qui divisait les hommes, pour établir la puissance morale, qui élevait déjà l'humanité à une certaine réciprocité de droits et de devoirs. Ce fut l'état des sociétés sous les Grecs et les Romains. Cette réciprocité des droits et des devoirs s'élabora et grandit ainsi jusqu'à Socrate et Platon, dont les opinions philosophiques ne furent pas la base du christianisme, mais préparèrent les esprits à un enseignement nouveau, capable de répondre aux

besoins des classes inférieures que le temps amenait à l'émancipation. Or, il y eut entre ces différentes périodes un intervalle de repos destiné à l'élaboration et à la vulgarisation des idées nouvelles. L'organisation égyptienne, par exemple, subsista long-temps encore après que sa puissance active fut terminée, et que les migrations qui civilisèrent la Grèce, eurent quitté le sol dont elles étaient exilées. Lorsque la Grèce elle-même, avec sa nouvelle organisation polythéiste et anti-sacerdotale, arriva successivement aux doctrines philosophiques que les gouvernements dûrent adopter, en admettant l'accession de tous aux droits civils et politiques, le passage de cet état à l'abolition de l'esclavage en principe ne put avoir lieu que quand la dernière classe s'éleva jusqu'au sentiment de sa valeur sociale. Cette élaboration se fit de Socrate à Jésus-Christ.

Ce fut au nom des doctrines de Socrate que l'esclavage fut considéré comme un attentat à l'humanité, mais ce résultat du travail moral antérieur, proclamé par le philosophe grec, ne devint la base d'un nouvel état social que par Jésus-Christ.

Socrate et Platon avaient enseigné leur morale

sur un coin de terre qui comptait à peine dans l'immensité du globe, les Romains en adoptant les idées des Grecs les répandirent dans le monde. L'humanité fut préparée par eux à un enseignement, non plus philosophique et abstrait, mais à l'application d'une autre base sociale et à un principe plus large. C'est ainsi que l'école athénienne avait jeté la lumière sur le vice de l'organisation ancienne, les conquêtes de Rome amenèrent la diffusion de cette lumière, ce fut le temps de l'élaboration, le christianisme s'en empara pour en faire le point de départ de la doctrine d'avenir. C'est par un procédé analogue que dans un temps tout à fait moderne, les travaux philosophiques ont amené cette question, qu'est-ce que le tiers-état? et la réponse fut, c'est la nation même. Qu'est-ce que les esclaves a-t-on dit jadis? Et la réponse fut, c'est l'humanité.

L'homme dans les grands empires orientaux n'avait été compté pour rien. Dans les républiques grecque et romaine il s'était élevé à l'état de citoyen, et l'empire qui n'offrait qu'un sol, était devenu la patrie. Mais nous l'avons déja remarqué, la patrie elle-même n'est qu'une centralisation sur un point donné et un antagonisme de peuple à

peuple! Les luttes continuelles, les jalousies, les guerres, tous les malheurs de l'humanité naissaient de ces limites élevées par l'égoïsme national. Or, l'innovation qui dans l'intérieur des états avait amené la fusion des classes, conduisait directement à la fusion des peuples, la question plus générale était au fond la même, et cette doctrine dut devenir universelle quand la domination romaine eut fait de toutes les nations une seule nation, au moins sous le rapport politique.

Tout n'était pas obtenu cependant: à la séparation radicale des anciennes classes succéda la hiérarchie civile et politique. L'affranchissement des prolétaires vis-à-vis des privilégiés devint le nouveau but proposé comme accomplissement à réaliser dans la société; c'est à ce but que répond la fameuse discussion de Syeyes. Mais n'anticipons pas.

Ces idées auxquelles nous a conduit la société, considérée sous le rapport politique, l'art vient les confirmer.

Ces masses superposées, débris d'une époque inconnue et antérieure à l'art proprement dit, sont l'application de la force brute. Les immenses monuments de l'Égyte que le temps n'a pu entamer, que des populations entières construisent, tout en

accusant le mépris de l'espèce, attestent par leurs proportions colossales l'intelligence et l'art. Nous ne parlons pas ici du point de vue religieux sous lequel ils peuvent être considérés, nous nous en occuperons plus tard. C'est à l'occasion de ces monuments qu'un roi put dire ; vingt mille hommes ont été employés à construire cette pyramide et pas un seul Égyptien. Double témoignage qui nous enseigne l'état de l'art égyptien et l'état de l'homme. Les populations sont transplantées comme des troupeaux, et la race dominante ne daigne y voir que des instruments, des objets d'exploitation.

Dans la Grèce, l'application d'une imagination plus vive et plus riante, donne naissance à ces formes élégantes qu'on a eu le tort de vouloir copier de notre temps et dans nos climats. Ce ne sont plus les masses du temple égyptien; le temple grec avec ses colonnes, sous le triangle aplati qui lui sert de fronton, n'est dans sa forme, que la cabane agrandie et décorée. Le temple est réduit aux proportions de l'homme, car l'homme a reconquis son rang. L'édifice n'est plus réglé dans ses dimensions et son ordonnance d'après l'idée de la reproduction des formes et du mécanisme de l'univers, mais d'après l'embellissement qu'une

recherche ingénieuse peut apporter au domicile de l'homme.

L'art s'est donc trouvé en harmonie avec l'état civil et politique, concluons : Les sociétés anciennes ont pris l'homme au berceau dans un état peu différent de la brute. Elles l'ont élevé successivement jusqu'à la jouissance de l'existence sociale, politique et morale. Elles l'ont fait homme enfin. C'est donc sur l'homme, et non plus sur le bimane, que l'œuvre de progrès doit s'effectuer maintenant, la société va avoir un autre but, un autre principe d'activité.

Ce qu'était la brute, par rapport à la société dans laquelle elle devait se développer, les sociétés vont l'être par rapport à une fonction plus haute, l'humanité. Nous allons voir les sociétés dans un état d'hostilité les unes contre les autres, jusqu'à ce qu'une pensée commune les ramène à cette fusion des intérêts de tout ordre qui est le but définitif de l'humanité.

SECTION IV. — DE L'HUMANITÉ.

Transformation du but social par le christianisme. — Nécessité du principe humanitaire.—Réalisation du principe humanitaire.—Déviation romaine du principe humanitaire.—Double tendance du christianisme humanitaire-romain. — Christianisme romain. Il a contribué au progrès : en détruisant les sectes, en unissant les barbares, en combattant les sociétés égoïstes; son maximum de puissance est Grégoire VII.— L'Église se corrompt et perd son influence avec son but.— Le protestantisme. — Retour à la foi humanitaire par la Révolution française.

Humainement parlant, Jésus-Christ trouva le sol préparé pour l'enseignement qu'il apportait aux hommes. Il vit que les doctrines philosophiques, qui avaient élevé l'homme jusqu'au sentiment de l'affranchissement, n'avaient de valeur que dans le passé; que toutes les chaînes brisées, l'avenir réclamait un ordre et un but d'activité qui comprissent l'humanité tout entière; il ne devait plus exister, dans l'avenir, ni castes, ni distinctions; deux choses apparaissaient seules, la terre et l'homme.

Pour qu'une transformation aussi fondamen-

tale détruisit l'ordre politique fondé sur l'ancienne exploitation, il fallait encore un temps de repos. L'empire romain avait accompli sa fonction. Organisé pour la conquête, il avait tout conquis, et devait tomber pour faire place à un principe nouveau. Tous les degrés de sa chute furent les degrés ascendants de l'idée sociale universelle.

Ce fut là le temps de repos. Il fut marqué par les phases de cette révolution qui obscurcit l'ancien établissement romain pour amener à la lumière et à l'activité la nouvelle base chrétienne.

L'homme, avons-nous dit, avait pris possession de sa dignité, et les distances, qui séparaient les castes et les classes, avaient été condamnées par la voix des philosophes et des sages. Nous entendons que l'œuvre spirituelle était accomplie; que le but de la première société était atteint comme progrès intellectuel; qu'il restait désormais pour arriver à la réalisation complète de l'œuvre, à faire descendre dans toutes les intelligences le fait adopté par les sages; à le faire passer dans l'enseignement universel et à amener les sociétés à reconnaître comme base, l'application d'un principe d'égalité, de fraternité. Il restait à détruire le fait matériel de l'esclavage, ce devait être le but de

la société nouvelle, ou la réalisation du principe d'affranchissement de l'humanité.

Le monde romain était sans principe actif; vivant de sa vie intérieure, où il n'y avait plus rien à conquérir pour les classes libres nivelées, il s'épuisait en jouissances monstrueuses, et tournant contre lui-même cette avidité de sang et de combats qui avait fait sa force aux jours du développement, il n'offrait plus qu'une vaste arêne où s'égorgeaient pêle-mêle les nations. L'activité générale et unitaire venant à manquer, l'activité de chacun se répandit en recherches de jouissances personnelles. Dans cette effroyable consommation du luxe et de la plus sale débauche, le monde ne put suffire à la destruction croissante dont rien ne réparait les ravages, Rome était le bucher de Sardanapale, où l'or, les étoffes précieuses, les chevaux, les esclaves, les femmes, venaient s'entasser pour périr.

Alors, dans le monde épuisé, retentit un long cri de douleur. Il évoqua, de leurs forêts sauvages, ces géants septentrionaux destinés à la régénération de ce monde flétri, et amena, sur le terrain de la civilisation nouvelle, dont elle devait être le bras, cette race guerrière appelée aujourd'hui

à voir la réalisation complète et pacifique de l'idée chrétienne.

Les nations scythiques (ou celtiques) s'étaient répandues, depuis les plateaux supérieurs de l'Asie et avaient peuplé toute l'Europe occidentale et septentrionale; divisées dans leurs différentes tribus, elles s'étaient modifiées dans leurs migrations successives et sur les débris de leurs croyances primitives, le culte guerrier du réformateur Odin s'était établi comme pour les préparer à l'œuvre qu'elles devaient accomplir. Ainsi avait été forgée l'épée pour venir à l'appui de la parole.

Le christianisme apportait, inscrits sur sa bannière, les mots : *liberté, égalité, fraternité*, triple formule d'affranchissement, mais qui n'aurait eu de sens que pour l'esprit, si le législateur n'avait fait de la charité la véritable base de sa doctrine : eussiez-vous une foi capable de transporter les montagnes, sans la charité, vous n'êtes rien! La foi ne fut pas séparée des œuvres, et la récompense fut au ciel.

Ainsi, le dernier mot des anciennes sociétés avait été un pur effet, obtenu sans avoir conscience du but que l'on finit par obtenir : l'homme intel-

ligent et moral, substitué à l'homme brute, au véritable bimane. Dans la doctrine nouvelle, le but d'activité est nettement défini, c'est la fraternité et la charité, personne n'est exclu, et pour montrer que l'homme est coordonné par rapport à une autre fin que sa satisfaction propre, qu'il n'est lui-même que fonction d'un grand tout, ce n'est pas sur la terre que cette fin lui est proposée, c'est au ciel que la sanction lui a été réservée.

Tant que la condition d'amour et de fraternité ne sera pas accomplie, tant qu'il restera sur la terre une étincelle de l'antagonisme social, tant qu'il existera sur le globe un atôme que l'homme n'aura pas soumis et approprié à ses besoins, une idée ou un sentiment qui n'auront pas été mis à la portée de tous ; en un mot, tant que la liberté, l'égalité, la fraternité ne règneront pas avec la science, la fonction de la nouvelle doctrine ne sera pas remplie.

Ainsi, la formule d'activité humaine est nettement posée : Marchons, a-t-elle dit, vers une seule foi et une seule loi, car il n'y a pas deux formules pour l'individu et pour l'humanité, ce que désire l'un est précisément le but de l'autre; l'hu-

manité, dans l'idée chrétienne, n'est plus que la généralisation des activités individuelles. La formule posée, qu'a-t-on fait pour la réaliser?

L'individu trouve en lui-même, et tout au plus dans la famille, son but d'activité immédiate. Comme citoyen, il trouve dans la patrie et en lui-même, ce but d'activité. Au point de vue de l'humanité, cette activité doit comprendre la triple existence de l'homme, comme individu, comme citoyen, comme membre de la grande société.

Ainsi, l'humanité est le dernier terme qui résume toute activité humaine, c'est le complément de la fonction de l'homme sur la terre. Le christianisme en a donné la formule. Humanité et religion, depuis la formule chrétienne, ont donc été la même chose, le christianisme a même été plus loin, car il a donné à l'humanité la sanction de son activité, en la représentant comme fonction de l'univers et en rattachant l'homme à Dieu.

Mais ce point de vue est d'un autre ordre. Nous n'énumérons ici que l'ensemble des fonctions purement humaines, et nous disons que, sous ce rapport, le christianisme, comme principe d'activité sociale et humanitaire, consacre le collec-

tisme sous toutes les formes positives, intellectuelles, sociales, en nous faisant enfants d'un même père, admis au même partage céleste, investis, par conséquent, des mêmes droits sur la terre. Par lui, nous sommes tous dans les mêmes conditions par rapport à un même but.

Tel fut le point de départ d'où s'élança l'organisation chrétienne. Société naissante au milieu de la grande société romaine, elle appelait à elle tout ce qui souffrait, tout ce qui avait soif d'une existence meilleure, et la souffrance était partout; l'accroissement fut rapide. Tant que les chrétiens vécurent pauvres et presque ignorés, la puissance des empereurs ne s'exerça point contre eux. La tolérance des Romains avait permis que de tous les préjugés nationaux sortit une espèce d'éclectisme.[1] Ils ne s'armèrent point contre le dogme nouveau; mais quand ils eurent appris que cette croyance nouvelle affranchissait les hommes et annonçait un empire qui devait renverser le leur,[2] alors ils s'alarmèrent, et la persécution atteignit les premiers chrétiens.

1 Herder, 210, tom. 3.
2 *Ibid.*, 211.

approuver, en 827, l'élection de Grégoire IV.[1]

L'autorité suprême, indépendante et non déléguée, n'a réellement commencé qu'en 1355, lorsque l'empereur Charles IV recevant à Rome la puissance impériale, renonça expressément à tout genre d'autorité sur les possessions du saint siége.[2]

« Mais, sans être souveraine, une puissance
« peut être effective. Telle fut celle des papes.
« Cette puissance exista dès le temps de Charle-
« magne, les guerres du Sacerdoce et de l'Empire
« eurent pour but d'accroître ce pouvoir qui ne
« voulut, abusant de la formule chrétienne, s'ar-
« rêter qu'à la monarchie universelle. Tel est le
« secret de la lutte éternelle de la cour romaine
« contre les puissances européennes et surtout
« contre celle qui obtenait la prépondérance en
« Italie. »[3]

Ainsi, ce fut Constantin qui, en mettant le christianisme sur le trône et en déplaçant la capitale de l'empire, fut la première cause de l'existence de ce monstre à deux têtes qui, sous le

[1] *Recueil des Hist. de France*, p. 108, t. VI.

[2] *Puissance temp. des Papes*, p. 36.

[3] *Ibid.*

nom de pouvoir spirituel et temporel, se joue de lui-même et des autres depuis deux mille ans.[1] Dès lors, nous remarquons deux tendances dans le christianisme : l'une conforme au but proposé par le législateur, c'est la doctrine d'affranchissement de l'humanité, la véritable doctrine catholique; l'autre, soutenue par les papes et l'Église, c'est la doctrine romaine, exploitation intéressée d'un avenir que Rome seule se donna la mission d'expliquer, et qu'elle arrangea au gré de ses intérêts particuliers.

Si l'Église Romaine n'est qu'une déviation de la véritable doctrine universelle; si elle l'exploita, ce n'en fut pas moins au nom des principes fondés par le christianisme qu'elle agit, et l'humanité, dut y voir l'arche du salut auquel elle aspirait. Des schismes et des hérésies s'élevèrent contre son despotisme et sa centralisation spirituelle, on vit des luttes de princes contre ses prétentions temporelles, mais la base ne put être altérée. Elle était conforme à la nature, et la raison humaine, en s'éclairant, n'a pu trouver et ne chercha pas même d'autre expression que

[1] Herder, t. 3, p. 231.

les mots consacrés par le christianisme naissant.

Le monde qui vivait sur cette donnée chrétienne, apprit à distinguer le dogme véritable de la direction intéressée qui lui était imprimée; sous l'organisation romaine se développa toujours le véritable esprit catholique, dont le triomphe est, non pas obtenu, mais certain, dans un avenir accessible déjà à un grand nombre d'intelligences. En dépit de l'obscurité sous laquelle on a cherché à l'ensevelir, le monde a marché depuis deux mille ans sur le principe qui doit être conquis. Les luttes intérieures, les efforts des puissants, ont été, dans la société chrétienne, ce que les luttes et les efforts avaient été dans la société qui l'avait précédée, l'acheminement laborieux vers la conquête de la vérité : c'était l'élévation de l'homme à sa dignité, avant le christianisme; depuis, ce fut l'élévation de l'homme régénéré vers sa fonction d'avenir ou d'humanité.

Les schismes, les hérésies, les réclamations philosophiques de l'individualisme, n'ont jamais eu pour but de combattre la morale et l'enseignement fraternel du christianisme; ils ont attaqué le dogmatisme intolérant, et l'abnégation

de la puissance d'examen exigée en présence d'une autorité égoïste et par conséquent anti-chrétienne.

Le christianisme romain peut être divisé en trois phases. L'époque où il a été soumis au pouvoir temporel, depuis son établissement jusqu'à Charlemagne; l'époque où il chercha à envahir ce pouvoir, jusqu'au moment où il fut le plus près de la réalisation, ou Grégoire VII; enfin la décadence jusqu'à nos jours, où le pouvoir de Rome n'est plus que l'ombre du passé. S'il est un examen qui puisse prouver combien le romanisme diffère du christianisme, c'est que celui-ci profite de tout ce qu'a perdu son ennemi, et que sa fonction se ranime quand l'autre touche à sa fin.

Ce n'est point à dire que l'organisation du christianisme romain n'ait pas eu une immense valeur comme doctrine de progrès de l'humanité; non, il a été ce que l'état même de l'humanité exigeait qu'il fut. Son action avait à s'exercer sur des nations éparses, différentes de mœurs, de langage, de constitution physique, il fallait, avant d'offrir dans sa simplicité le dogme chrétien, assimiler tous ces élémens divergents. Le vieux

monde de l'empire était travaillé jusqu'au cœur par les invasions des barbares, c'était toute cette masse incohérente et sans lumière qu'il fallait réunir, instruire, diriger. Le dogme abstrait eut été une dérision en présence de ces hommes de pillage et de violence. La mission première du christianisme fut d'opérer sur cette matière brute; pour les conduire, il sut approprier l'instrument aux hommes.

D'abord, pour que l'unité dans la doctrine permit d'asseoir l'œuvre de civilisation sur une base durable, il était nécessaire de renverser tous les systèmes nés en opposition avec le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Ce dogme seul pouvait établir la puissance et l'unité dans l'action catholique. Aussi tous les efforts du christianisme ont-ils pour objet de vaincre l'arianisme, le nestorianisme, les mille oppositions produites par l'interprétation libre de la parole chrétienne.

Cette question de la divinité de Jésus-Christ était vitale, nous le répétons, à l'apparition du christianisme. Ce dogme effacé, Jésus-Christ n'était plus qu'un prophète, et sa loi restait à la merci du premier imposteur qui viendrait proclamer sa mission. Dès lors il n'y avait aucune

solidité dans la formule qu'il avait émise. Aussi peu comprise qu'elle l'était alors, elle aurait été détruite par le premier novateur habile. C'est précisément ce qui arriva et c'est un fait digne de remarque, dans les lieux mêmes où l'arianisme s'était établi, en Orient : c'est là que surgit une religion nouvelle, qui prêchant aussi un culte universel, dévoua le monde à la conversion par la violence et s'écria : Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète!

Le mahométisme, né au milieu des sables de l'Arabie, prêché à des enthousiastes exaltés par leur soleil brûlant et l'ivresse de la dévastation et de la conquête, devint bientôt une doctrine puissante. Elle avait recueilli de toutes parts les éléments religieux qui la composaient, et ils s'étaient amalgamés sous l'influence du dogme du fatalisme et de la promesse du monde dévolu à la puissance du glaive.

Presque tous les barbares qui se répandirent sur le sol de l'empire étaient ariens. Les premiers docteurs de l'Église, pressentant tout le danger attaché à leur croyance ne nous ont laissé que les témoignages de leurs combats contre l'hérésie. A cette arme spirituelle, il fallut

bientôt l'appui de la guerre, et dans un coin des Gaules s'organisait et grandissait, sous la protection du catholicisme, une puissance qui bientôt, allait devenir le bras de l'Église.

D'une part les barbares ariens, de l'autre les envahisseurs mahométans, s'offraient comme les ennemis du dogme de progrès de l'humanité apporté par le christianisme. C'est en face de cette double attaque, que la société catholique dut s'organiser. Forcée de combattre, ce fut sous l'empire de cette nécessité que son unité fut fondée. Mais déjà l'esprit chrétien avait porté ses fruits, et à la place de l'organisation romaine, où il n'y avait que des maitres et des esclaves, s'était substituée la hiérarchie catholique et militaire. Les hommes n'étaient plus séparés violemment en deux parts, une discipline nécessaire à la défense les avait distribués en organisation militaire, où il n'y avait que des fonctions et des grades.

C'est ainsi que se produisit, pour se réaliser plus tard et prendre racine dans le sol, cette hiérarchie puissante qui distingua le moyen-âge. La société se montra en harmonie avec l'état du christianisme militant, et une seule volonté lui imprima le mouvement.

La suprématie du chef visible, du représentant de la doctrine chrétienne, était donc devenue un fait nécessaire. L'organisation politique et civile du moyen-âge devait donc devenir le corollaire obligé de la fonction du catholicisme à cette époque.

L'arianisme vaincu, trois forces se trouvèrent en présence, le mahométisme avec son organisation fataliste; le schisme grec, débris de l'ancien catholicisme, mais soumis au pouvoir temporel, et le catholicisme qui avait placé dans le pape son unité et sa force.[1]

Ce fut dans ces trois centres que vinrent se réunir toutes les divergences. L'Orient et le Midi appartinrent au mahométisme, le Nord aux Grecs, l'Occident au catholicisme. C'est en Occident qu'il faut suivre l'œuvre de développement de la foi nouvelle, œuvre difficile et longue, puisqu'après dix-huit siècles elle n'est point achevée, mais dont la réalisation s'annonce et ne peut plus être enlevée à l'humanité.

Tant que l'organisation militaire fut nécessaire à la fonction religieuse, elle se maintint par l'exal-

[1] Buchez, *Introd. à la Science de l'Histoire*, p. 344.

tation même entretenue par la lutte; mais quand Rome fut affranchie de la suprématie des Grecs, quand elle eut conquis, sans contestation, sa suprématie spirituelle, quand le mahométisme, renfermé dans ses limites, ne fut plus pour l'Occident un épouvantail toujours présent, le relâchement se fit sentir. Les fonctions supérieures, devenues, par l'usurpation des chefs militaires, des fiefs héréditaires, n'étant plus une charge et une fonction de dévouement, devinrent un objet d'envie. La hiérarchie fut soumise à l'examen des classes inférieures. L'esprit progressif du catholicisme se réveilla : l'inégalité matérielle, qui existait dans le monde, se trouvait en opposition avec tous les enseignements chrétiens; le monde s'agita pour reconquérir les droits dont rien ne lui imposait plus le sacrifice.

La puissance pontificale était trop habile pour ne pas saisir tout ce que cette disposition offrait de favorable à ses prétentions, et mêlant ses intérêts de domination à l'œuvre de progrès, elle déclara la suprématie du spirituel sur le temporel; mais elle confondit ce qui était de Rome et ce qui était de Dieu. Cette souveraineté spirituelle qui lui était acquise par l'appui de tous, elle voulut l'étendre

au temporel, et la mission d'enseignement se transforma dans ses mains en une question de pouvoir.

Grégoire VII fut le pape qui imprima ce mouvement à l'autorité pontificale. Pour y parvenir, il chercha à humilier les rois et à régénérer les peuples. Il leur apprit que tous les droits civils émanaient des devoirs chrétiens. Ce fut le temps de la plus grande puissance du christianisme romain. C'est sous cette influence que l'humanité grandit par les lettres, les arts et surtout par la foi dans un pouvoir protecteur, en dehors de la force matérielle qui l'opprimait. Cette force réagit, à son tour, et les luttes du temporel et du spirituel eurent lieu, principalement en Allemagne et en Italie. L'Italie, par l'oppression plus directe occasionnée par le voisinage, en Allemagne, parce que le titre d'empereur avait paru aux souverains entraîner le droit de suprématie dont les empereurs d'Occident avaient été investis.

Long-temps l'avantage resta aux papes; car, dans la sincérité de leur zèle passionné, ils n'avaient pas fait une source de luxe et de plaisirs des trésors de la chrétienté. Ils n'avaient pas rompu avec les observances d'humilité et de charité dont la con-

servation leur avait été transmise. Mais quand la corruption se fut introduite dans la demeure apostolique, quand le trafic des choses saintes eut éveillé l'esprit des peuples et fourni une arme aux princes, quand les disputes d'élection eurent ébranlé la confiance dans l'infaillibilité romaine, et que les profusions et les scandales eurent profané le siége du serviteur des serviteurs de Dieu, alors il perdit ses forces avec l'assentiment des nations, le caractère universel du christianisme s'effaça, il ne parut plus aux peuples ce qu'il était, mais ce qu'on l'avait fait; et le cri de réforme fut poussé.

En vain, les anathèmes et les supplices furent invoqués pour venir au secours du christianisme romain. On tua des hommes, mais on ne détruisit pas les idées dont ces hommes s'étaient faits les interprètes. Réduits aux moyens humains, les papes ne furent plus que des rois, et le rôle civilisateur déplacé passa aux peuples qui avaient accueilli le dogme de progrès et d'humanité que princes et pontifes s'entendaient alors pour comprimer.

Toute découverte nouvelle, tout effort de l'esprit fut considéré comme un acte de guerre par des pouvoirs dont la lumière s'était retirée. Les

corps enseignants se soumirent à la protection des rois, et le rêve de la suprématie universelle passa aux souverains temporels qui ne possédaient rien de ce qu'il faut pour l'accomplir.

Au lieu d'une chrétienté, il n'y eut plus que des nations. Le droit des gens fut fondé sur des rapports d'équilibre matériel où le bonheur et le progrès de l'humanité n'étaient comptés pour rien. Dans le sein même des nations, les possesseurs de grands fiefs méconnurent le caractère d'unité nationale et s'allièrent à l'étranger, le fractionnement amenait la dissolution. Tout seigneur voulait être roi, toute terre voulait être un royaume, et ces morcellements ne s'effectuaient qu'aux dépends des vassaux, dont le sang et les sueurs coulaient pour des querelles de vanité, ou pour l'ostentation puérile d'une grandeur sans fondement.

C'était là ce qu'avait amené l'édifice hiérarchique du moyen-âge; il tomba devant le sentiment d'émancipation devenu général, et qui s'était révélé par le malaise des populations et les douleurs sociales. Le dogme politique de la souveraineté du peuple succéda aux débris de l'organisa-

tion monarchique et religieuse des temps de la lutte et de l'établissement du christianisme.

Tel est le cercle fatal où se trouve enfermée l'humanité : toute organisition politique est le fruit de circonstances qui l'ont antérieurement rendue nécessaire, elle survit aux nécessités qui l'ont créée; dès lors, l'action sociale, renfermée dans des digues devenues inutiles, les mine incessamment et perd à détruire les obstacles, le temps et l'activité qui devraient être employés à construire, si le but n'était pas voilé à dessein par les passions égoïstes et les intérêts subalternes et mercenaires.

Le protestantisme avait été le premier écho de cet esprit critique qu'un petit nombre d'esprits philosophiques avait fait naître dans les peuples. Le premier, il avait porté la hache sur le vieil édifice. Mais il ne s'était soulevé lui-même que contre des abus. Il n'avait pas cherché à relever la bannière que le pontife romain avait laissé souiller. Il n'avait rien fait pour reconstruire le vieux temple, pour le rajeunir par une consécration nouvelle, cette mission était réservée à un autre pouvoir qui releva l'étendard planté jadis pour la première fois au fond de la Syrie.

Il est remarquable que la tendance du protestantisme a produit, dans les sociétés qui l'ont accueilli, le même effet que le principe égoïste produit dans les individus. Est-ce l'effet des circonstances et des conditions locales? C'est ce que l'avenir permettra de déterminer; mais il n'est aucun motif qui puisse autoriser une nation à rompre avec l'humanité. Dans les pays de protestantisme, la tendance nationale est complètement substituée à la tendance humanitaire des pays de catholicisme. En Allemagne, la nécessité des communications continentales rend cet individualisme moins sensible; cependant le mysticisme germanique n'est que l'expression de la rêverie individuelle, et la docte Allemagne, en individualisant la pensée, amortit, par sa puissance d'inertie, toute cette vie d'avenir qui fermente au sein des sociétés vouées à la vie active et collective. Les états du second ordre, comme le Danemarck et la Suède, ne sont guères soumis qu'à l'action intérieure, et leur rôle est nul sous le rapport du progrès européen.

L'Angleterre subordonne tout à son existence, comme nation. Elle ne se répand que pour donner plus de puissance à son principe égoïste, elle au-

rait voulu créer un monde pour elle, comme elle s'était fait une religion à sa convenance. « Il est beau de n'être qu'Anglais quand on n'a pas besoin d'être homme, » a dit quelque part Rousseau, les hommes diront, certainement, un jour : Soyez hommes où l'humanité ne souffrira pas que vous restiez Anglais.

La personnalité anglaise se montre plus nue et plus froide encore aux États-Unis, pays d'individualisme et d'égoïsme par-dessus tous les autres. Calcul erroné, mais qui s'éclairera, certainement, chez tous ces peuples. Une fausse tendance ne saurait détruire en eux l'impulsion féconde qui appelle l'humanité dans la voie qu'elle s'est ouverte et dans laquelle nous sommes tous appelés à marcher du même pas.

On ne se méprendra pas, nous l'espérons, sur notre intention. Elle n'est pas certainement de faire le procès à tous les citoyens d'une nation à propos d'une tendance générale. Bacon, Newton, Kant, Franklin répondraient assez haut à notre accusation. Nous voulons dire uniquement que les tendances politiques présentent plus particulièrement le caractère d'égoïsme national dans les pays de protestantisme.

Ce n'est que dans les pays catholiques, et particulièrement en France, que l'examen, au nom de la liberté humaine, des doctrines dominantes a été fait en même temps au nom de l'humanité. La philosophie n'a pris que là son caractère universel et humanitaire, et l'action sociale a toujours été déterminée par ce but.

Après les trois races royales, dont chacune pourtant avait été appelée dans un intérêt plus vaste que celui de la nation même; lorsque l'établissement monarchique, tel que les siècles l'avaient laissé, ne répondit plus à la pensée générale, la France, un jour, se leva comme un seul homme et déchira le voile qui cachait à tous les yeux les droits oubliés de l'humanité. Elle avait recueilli toutes les plaintes, l'œuvre que l'humanité avait laborieusement préparée à travers tant de siècles s'était révélée à elle; les erreurs des hommes avaient porté tous leurs fruits, et le monde ébloui put lire encore sur nos triples couleurs: *liberté, égalité, fraternité*; c'était la formule du Christ, ce fut celle de la révolution française, c'était l'appel à la réalisation de la véritable doctrine chrétienne.

Par quel douloureux enfantement n'avait-il

pas fallu passer pour voir renaître ce glorieux symbole! Que de combats il avait fallu rendre pour dissiper toutes ces ténèbres et reconquérir un seul principe! Mais ce principe est éternel et gravé dans tous les cœurs. Pourquoi la France est-elle la première à le réclamer?

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de récapituler sommairement quelques-uns des faits dont nous avons parlé plus haut.

Pour marcher à l'accomplissement de l'œuvre humanitaire, dont le christianisme avait été l'expression la plus avancée, il fallait que les hommes fussent réunis dans l'intelligence de cette œuvre; les éléments épars concentrés sur le sol de l'empire avaient eu besoin d'une fusion qui les rendit homogènes, ce ne pouvait être que l'œuvre d'une autorité puissante qui imprimât un mouvement uniforme à ces forces, jusque-là, sans lien. Cette autorité eut son siége à Rome, mais quand elle devint égoïste et abusive, ce fut sur elle que se porta l'examen, et il ne fallut pas long-temps pour reconnaître que la déviation était complète. Le protestantisme fut la première représentation de cet esprit de doute et de critique qui s'était annoncé de si loin et

avait pu être remarqué dans les discussions de l'école. Après le protestantisme, Bacon et Descartes, le premier par sa loi de progrès, le second par son doute méthodique, après eux l'école philosophique du XVIIIe siècle généralisèrent cet esprit d'examen, et la doctrine d'infaillibilité et d'autorité fut détruite dans sa base. Le monde reconnut que Rome n'était plus l'expression de la véritable tendance universelle, et son pouvoir fut détruit. Mais ces conséquences contemporaines provenaient des erreurs de Rome et nonde son point de départ. Alors sa formule était évidemment la plus avancée, et les véritables soutiens du progrès de l'humanité étaient ceux qui se montraient fidèles à l'autorité pontificale, fidèle elle-même à sa mission.

Où trouver ces fidèles, c'est ce qui va nous occuper, et les documents ne manquent pas pour prouver que c'était dans les rudiments de la nation française.

SECTION IV (*a*).

La France chrétienne humanitaire. — L'Europe est nation par la France. — Elle réagit contre l'égoïsme romain. — Elle reproduit la formule humanitaire.

Chaque nation a son œuvre nationale à accomplir en même temps que l'œuvre humanitaire. Le but de chacune est plus ou moins égoïste, mais la tendance de toutes, à différents degrés, suivant le plus ou moins de préoccupation du but égoïste, concourt au progrès de l'œuvre d'ensemble. Or, de toutes les nations, la France est celle dont le but d'activité sociale a été le plus rapproché de l'œuvre d'ensemble de l'humanité. Cette vérité sera hors de doute, si, le fait de la formule chrétienne une fois admis et il est incontestable, nous montrons que la nationalité française est un fait corrélatif de l'œuvre même du christianisme.

Cette discussion a été savamment présentée au congrès historique de Paris par M. Buchez. Nous commencerons par donner l'extrait de sa discussion.[1]

Nous avons dit qu'une autorité absolue, incontestable, était nécessaire pour rallier tous les peuples épars, or l'arianisme permettait sur la divinité de Jésus-Christ, le doute, de tous les sentiments, le plus inactif. Les Barbares, Goths, Vandales, Bourguignons, étaient tous ariens, c'est-à-dire conduits par des chefs et un clergé ariens. Les peuples eux-mêmes, trop ignorants pour se faire uue opinion dans ces querelles, suivaient leurs guides sans s'occuper de la croyance. On peut croire, qu'en général, la négation de la divinité de Jésus-Christ était au-dessus de leur portée et que l'ancien enseignement resta pur et entier.

Les Francs sont comptés parmi les peuples qui envahirent les Gaules dans le V[e] siècle, mais ils n'étaient pas entachés de l'hérésie arienne : payens peu fervents, les conversions n'é-

1 *Européen*, n° 7. — 1836.

2 *Ibid.*, p. 198.

taient pas rares parmi eux; mêlés dans tous les troubles de l'empire, ils avaient eu de fréquents rapports avec le clergé romain, qu'ils étaient accoutumés à respecter, et beaucoup d'entre eux restés dans les Gaules, faisaient profession de christianisme.[1] »

Les Gaules étaient partagées[2] en diverses provinces, dont la physionomie différait suivant leur éloignement de l'Italie et la fonction militaire qu'elles remplissaient. Le Nord par exemple était un campement destiné à défendre la frontière du Rhin, le Midi participait plus spécialement aux règles du gouvernement politique et civil de l'empire. L'unité entre ces différentes provinces reposait sur le christianisme, et la lassitude également ressentie du pouvoir impérial. Ainsi, des trois formes religieuses qui existaient dans les Gaules, le paganisme, l'arianisme et le christianisme, le premier était plutôt une habitude qu'une croyance, le second était combattu avec ardeur; il était en minorité dans les Gaules et n'existait même pas dans le

[1] *Européen*, n° 7. — 1836 : p. 199.
[2] *Ibid.*, p. 200.

Nord : quant au christianisme, il avait été accueilli par un certain nombre de Francs, et les autres étaient dans une véritable indifférence entre le nouveau culte et leurs anciennes erreurs. »

Lorsque le pouvoir impérial perdit son autorité réelle dans le nord des Gaules, le pays situé entre la Loire, le Rhin et l'Océan se trouva partagé en quatre parties. La confédération des Cités, les terres d'obéissance romaine, au moins nominalement; les terres des Francs; et les anciennes provinces Germaniques : les deux premières divisions étaient catholiques.[1] »

La nationalité française peut être fixée à l'époque où tout le nord des Gaules, Gaulois, Francs-saliens et Romains des bords de la Loire se réunirent en une seule nation, sous l'invocation d'une foi religieuse commune; fusion qui fut bientôt suivie de la transmission du pouvoir aux mains d'un Franc. Le Baptême de Clovis en 496 fut la sanction de cette fu-

Européen, nº 7, 1836, p. 205.

sion et le commencement du catholicisme français.

Ce fut comme chef catholique [1] que Clovis put disposer d'une armée assez forte pour soutenir des guerres, il n'était véritablement à la tête que d'une confédération. Les Francs dont il était le chef en étaient la portion la plus active et la plus puissante; il n'y pas loin de là à se faire chef et centre de toutes les parties jusques-là disséminées. C'est ce qu'il effectua par le catholicisme et l'appui des évêques.

Les populations catholiques opprimées par les ariens et l'ardeur des évêques pour extirper l'hérésie fournirent une arme puissante à Clovis, qui se fit le champion de l'Eglise, « Je « supporte avec peine, dit-il, la présence de « ces ariens, qui tiennent une partie des Gaules; « allons donc, avec l'aide de Dieu, allons les « vaincre et conquérir cette terre à notre obéis- « sance [2]; et il ajoute nous ferons bien car elle « est très bonne. » [3]

1 *Européen*, n° 7. — 1836 : p. 207.
2 Grégoire de Tours, liv. 2, ch. 37.
3 *Gesta regum francorum*. — Ap. script. franc. II, 583.

C'étaient donc des guerres religieuses et populaires que celles de Clovis, et il est bon de remarquer que la France seule, à cette époque, était fidèle au Saint-Siège.

La domination des Francs était vivement désirée.[1] Cette population flottante entre la Germanie et l'Empire, qui s'était énergiquement opposée aux invasions des autres barbares, qui dans sa vie indifférente combattait ou soutenait l'Empire, ne ressemblait pas aux autres barbares, tous de nom et de nationalité distincts. Seule elle avait reçu le christianisme par l'Église latine, c'est-à-dire dans sa forme complète : le christianisme acquitta sa dette et l'Église fit la fortune des Francs. Jamais ils n'auraient repoussé les Allemands, détruit les Goths et les Bourguignons, en dépit de leur association avec les Armoriques et les soldats de l'empire, s'ils n'avaient trouvé dans le clergé un ardent auxiliaire qui leur gagna d'avance les populations.[2]

Quand tu combats, c'est à nous qu'est la vic-

[1] GRÉGOIRE DE TOURS, liv. 2, ch. 36.

[2] MICHELET, *Hist. de France*, t. 1, p. 194, 195, 196.

toire, « écrit à Clovis Saint Avitus évêque de Vienne et sujet des Bourguignons ariens. »[1]

Cette partialité des évêques en faveur de Clovis lui applanit tous les chemins. Les éléments de l'organisation nouvelle se firent jour. L'unité de l'armée des Francs était une force constante qui assurait la durée des conquêtes. Clovis, par la mort de tous les petits rois ses parents, devint le seul maître, « Dieu renversait ses ennemis, « les mettait en ses mains et augmentait son « royaume, car il marchait le cœur droit devant « lui, » dit Grégoire de Tours.[2]

En échange de cette protection, le droit d'asile le plus illimité fut reconnu aux églises. Leur salutaire influence sur les vaincus était le seul refuge dans ces temps de violence et de barbarie. Ainsi Clovis étendait le domaine de l'Église, et l'Église, fidèle à sa mission, protégeait et humanisait. » Elle devint un immense asile; asile « pour les vaincus, pour les Romains, pour « les serfs des Romains, asile pour les vain- « queurs, ils se réfugièrent dans l'Église contre

[1] *App. de* Grégoire de Tours, in-f°, p. 1522.

[2] Grégoire de Tours, liv. 2, ch. 40.

« le tumulte de la vie barbare, contre leurs « passions, leurs violences dont ils souffraient « autant que les vaincus. Ainsi les serfs mon- « tèrent à la prêtrise, les fils des rois, des « ducs descendirent à l'épiscopat. Les petits et « les grands se rencontrèrent en Jésus-Christ.[1] » C'était l'annonce de la société à venir.

Ainsi la société s'absorbait dans l'Église, son génie spirituel et fraternel accueillait tous les partis et la fusion s'opérait sous son égide : mais l'asile devint un véritable envahissement : le clergé, en ouvrant son sein aux barbares, contracta quelque chose de leur barbarie, et le christianisme se matérialisa en devenant riche et puissant.

Nous en avons assez dit pour constater que la nationalité française s'établit sous l'influence du génie catholique ; qu'on relise les actes de la première race, tous sont empreints de cette influence.

Les Carlovingiens[2] en offrent un exemple plus palpable encore : toute la famille de Charlema-

[1] Michelet, t. 1, p. 238.

[2] Michelet, t. 1, p. 284.

gne offre ce caractère ecclésiastique, elle grandit et s'établit sous la protection de l'Église dont elle étend et proclame la suprématie spirituelle sur toute l'Europe. C'est par elle que les Sarrazins sont arrêtés dans leurs triomphes et que leur domination est écrasée à Poitiers. En vain Charles Martel se fait-il l'envahisseur des biens ecclésiastiques qu'il distribue à des laïques et à des comtes, la nécessité de la double défense contre les Sarrazins d'une part, contre les invasions germaniques de l'autre, explique sa conduite; Charles devint ensuite le défenseur des papes qu'il protégea contre les Lombards. Pépin, et Charlemagne bien plus encore, suivirent la même marche: ce dernier constitua véritablement l'Europe moderne, ou plutôt, ce fut sous lui que l'Europe se constitua; c'est à lui que toutes les nations Germaniques font remonter leurs lois, dont quelques-unes étaient aussi anciennes que la race Germanique elle même.[1] Enfin il consacra le pouvoir des ecclésiastiques en confirmant l'institution de la dîme et en affranchissant l'Église de la juridiction séculière;

[1] Michelet, t. 1, p. 310.

il se trouva plus prêtre que les prêtres, et fût ainsi leur roi.[1]

La première race française était éteinte, et la seconde établie catholiquement avant qu'aucun état existât en Europe; il n'y a donc pas de doute à élever sur l'accomplissement de cette mission de civilisation occidentale dans les deux premières races. La seconde ne fut pas moins missionnaire que conquérante; ce qu'avait ravagé le glaive était conféré au clergé pour l'assimiler au reste, et le fondre dans l'unité, dont Charlemagne est le représentant temporel à cette époque.

Toutefois, il faut le dire, cette unité était plus apparente que réelle. Les races s'amassaient les unes sur les autres, et la fusion n'était qu'imparfaite tant que dura l'immigration des races nouvelles: c'était l'ébauche d'un travail plus vaste, mais la diversité des langues, le défaut de communication, l'ignorance, les répugnances instinctives subsistaient encore.[2] Ce fut à la troisième race que la fusion devint complète; ce fut alors seulement qu'il y eut

[1] MICHELET, t. 1, p. 311.

[2] *Ibid.*, 432.

unité dans l'esprit, et cette unité de l'esprit c'était l'Église. Le moyen-âge, en subdivisant à l'infini le territoire, n'aurait offert qu'une vaste anarchie sans l'harmonie que lui imposa le pouvoir pontifical, seule et véritable monarchie dans ce temps de transformation sociale.

Nous l'avons déjà remarqué, la vie de relation des peuples entreux amène l'établissement définitif de chacun. Le temps des luttes et des guerres contre les forces extérieures amena l'organisation hiérarchique intérieure, et les classes en présence, virent commencer le travail de rapprochement, qui devait aboutir à l'affranchissement et à l'égalité de tous. Ce fut le travail qui s'opéra sous la troisième race.

L'établissement de la troisième race fut à peu près contemporain de Grégoire VII. Ce fut le temps de la plus grande puissance de l'Église romaine. Alors l'unité chrétienne en Europe, pour être consolidée, avait besoin d'un but d'activité ; ce but, c'était la religion. Cet ensemble religieux ne pouvait être constitué que par la guerre. Elle seule, par la communauté des efforts, devait apprendre et établir en fait, le lien qui subsistait au-dessus de toutes les dé-

nominations sociales. Cette guerre, ce furent les croisades. Dès l'an 1000 les papes y travaillèrent. Les croisades eurent en France leur foyer ; c'est en France qu'elles furent prêchées et résolues, c'est par des papes français, Sylvestre II (Gerbert) et Urbain II qu'elles furent sollicitées, ou mises en mouvement. Pierre l'Hermite et Saint-Bernard leur prêtèrent leur enthousiasme et leur éloquence, enfin ce fut encore sur deux Français que se réunit la plus pure et la plus éclatante gloire de ces gigantesques entreprises, Godefroi de Bouillon et Saint-Louis.

Si les croisades ont fait de l'Europe une nation, on peut le dire, c'est à la France que la gloire en est due.

Sans entrer dans de grands détails, on pourrait facilement montrer la France créant les premières communes libres, prenant l'initiative de l'abolition du servage, donnant l'exemple des premières assemblées nationales.

Si elle eut l'initiative de l'œuvre d'unité européenne, ce fut la France aussi qui sut résister au despotisme papal, sans abandonner les principes généraux d'unité dont le pontificat s'était

jusque-là montré le soutien. Mais quand l'œuvre catholique se perdit dans l'égoïsme romain, la France encore eut l'initiative du mouvement critique contre cette usurpation et cet oubli du grand principe chrétien, ce fût le caractère de la période qui suivit les croisades. De là datent les tentatives d'affranchissement, du peuple dans les communes, de la philosophie dans l'école d'Abeilard.

Au milieu de ce mouvement, la France, remarquons-le, ne perdit jamais son caractère social et généralisateur; c'est ce qui distingue chez elle la réforme politique et le libre examen religieux. Jamais rien n'y fut égoïste. Ce fut toujours pour revenir aux grands principes généraux que la France combattit; et, lorsqu'après les dernières luttes contre les restes de la hiérarchie féodale, elle proclama sa profession de foi, ce fut encore identiquement ce qui avait été proclamé par le législateur chrétien : liberté, égalité, fraternité.

Bien du sang, bien des larmes ont arrosé le glorieux Labarum où fut inscrite la formule sacrée. Les calomnies n'ont pas manqué à la sainte cause; mais le temps fait justice et l'avenir prononcera. N'a-t-il pas développé sa puissance dans

les miracles qu'il a opérés, et quel était le principe de sa force? L'action morale. C'est elle seule qui a précipité en armes, contre l'action de l'égoïsme organisé, la nation tout entière ; c'est elle qui a trouvé un écho dans tous les sentiments populaires ; c'est elle qui, en 1830, a réveillé dans tous les peuples cette sympathie profonde qui a ému toute l'Europe. Pourquoi n'a-t-elle pas produit tous ses fruits. Il est trop facile de répondre. L'énergie même du sentiment, qui a précipité la France sur l'Europe, a nui à l'établissement du dogme, sous l'influence duquel elle agissait. La lutte des principes n'a pas tardé à se déplacer et la violence a amené la réaction. Forcée de se défendre, la révolution française n'a vu de salut que dans l'établissement général de son principe ; il a été trop facile aux égoïsmes menacés de présenter comme hostile aux peuples l'affranchissement qu'on leur présentait les armes à la main, et c'est en noyant la liberté dans le sang, que les peuples ont cru sauver une nationalité qui n'était pas en cause.

Ne renions pas les œuvres de nos pères; leur mission, malheureusement sanglante, a été féconde. L'hydre ne pouvait être immolée d'un seul

coup; le principe, semé dans le monde, fructifiera malgré tous les efforts, le sang des peuples l'a arrosé, une nation entière a péri pour le défendre. Mettons-nous pour un moment à la place des premiers apôtres de la foi universelle renouvelée, comptons autour de nous les ennemis qui les menaçaient, et dans cette extrémité terrible osons maudire cette énergie qui a sauvé la France et, par elle, le monde appelé à l'imiter. Si des malheurs partiels ont été à déplorer, le temps les efface chaque jour assez pour qu'une douloureuse admiration survive à tant de sacrifices. Un jour, des monuments élevés par la reconnaissance, signaleront ces tombeaux creusés d'un bout du monde à l'autre, pour cette génération dévouée à la liberté de l'avenir, et les peuples, éclairés bien tard, honoreront d'un pieux hommage la cendre de leurs premiers martyrs.

SECTION IV (*b*).

Vérification du principe humanitaire. — Par l'accumulation du travail de chacun au profit de tous. — Par le développement des populations en rayons émanés d'un centre.

Après cette rapide revue de la fonction des sociétés, nous n'avons pas à nous étendre longuement sur les sentiments d'humanité et de progrès, que nous ne séparons pas; car progrès ne signifie, pour nous, que les degrés par lesquels l'homme se rapproche de sa destination terrestre.

Nous avons vu l'homme dans ses rapports avec la société, la société dans ses rapports avec l'humanité; de quelle coordination plus haute l'humanité est elle, elle-même, l'élément? Ici les termes nous manquent, il nous est donné d'examiner les faits où nous sommes acteurs et témoins à la fois. L'ordre général de l'univers peut être admis en principe, mais, délimiter la fonction

de ce qui n'est pas soumis à notre examen, et ne peut être atteint par notre esprit, c'est demander à l'homme une puissance qu'il n'a pas. Cependant, il est possible, par l'appréciation des faits généraux et des conquêtes successives, de montrer comment l'humanité a acquis tous les éléments dont elle dispose aujourd'hui, et comment l'homme et l'humanité sont les termes différents d'une fonction identique.

L'élément de toute activité humaine, n'est, évidemment, et ne peut être que les facultés individuelles élevées à leur plus grande puissance; mais ces facultés elles-mêmes s'exercent différemment, suivant le milieu dans lequel l'homme se trouve placé : l'action ne devient entièrement collective, dans la société, que quand elle arrive à ce point, où toutes les activités fractionnaires concourent au but déterminé d'activité nationale.

L'humanité, sous ce rapport, n'est pas dans d'autres conditions que la société. Elle n'est aussi que la somme des activités particulières, et elle ne peut exister collectivement que par la réunion éclairée des activités individuelles et sociales.

Il suffit d'exprimer, pour le démontrer, que les facultés du tout n'étant que la somme des facultés individuelles, l'humanité ne peut être douée que des mêmes facultés que l'on reconnaît dans chacun. Dans ce sens, on a eu raison de dire que l'humanité était comme un seul homme; mais il faut observer que ce qui est vrai des facultés de l'humanité demande explication, quant à la puissance de développement et à la manière dont ce développement s'opère.

Si l'humanité n'eût été qu'un seul être, comme intelligence et comme corps, elle n'eût été capable que d'un seul but; il eût été réalisé sans effort, sans résistance et presque sur-le-champ, car le grand effort, dans l'état actuel, a pour objet de transformer nos semblables.[1]

Or, nous le voyons, c'est par des améliorations successives que l'humanité s'est développée jusqu'à nos jours; c'est par des efforts successifs qu'elle marchera dans l'avenir.

L'humanité n'est qu'une succession d'individus continués sans interruption de père en fils, c'est là le rapport matériel. Comme rapport spirituel,

[1] *Européen*, n° 2. — 1836.

sa continuité et les relations de continuité existent dans la succession des acquisitions faites dans les divers modes d'activité propres à l'homme.

L'homme même est donc la base constante de tout développement humanitaire. Les diversités d'action et d'impulsion résultent des différences entre l'énergie et les moyens.

Reportons-nous à l'hypothèse par laquelle nous avons commencé, et supposons un seul premier homme, sans passé, sans connaissances acquises, et suivons la marche du temps depuis l'origine jusqu'à nos jours; que verrons-nous?

Les premiers besoins éveillant le premier travail, et l'homme ne pouvant exister qu'à la condition d'agir.

Or, l'action n'était que l'examen et l'appropriation de la nature environnante aux besoins qui se faisaient sentir. Ce fut donc l'appropriation de la nature à l'homme qui fut le but et le moyen de son existence. Ces premiers besoins satisfaits, des besoins plus élevés se manifestent; la prévoyance assure ceux qui sont de la conservation, l'intelligence cherche à se satisfaire par des moyens d'un autre ordre.

Rechercher l'ordre et l'action des facultés de l'homme appartient à la philosophie. Dans cette revue sommaire, nous prenons l'homme tel que nous le voyons aujourd'hui, agissant, pensant, imaginant, enfin doué de toutes ses facultés; s'identifiant avec le monde matériel par le corps, avec les lois morales et les forces actives par l'esprit.

La simultanéité d'existence tend, dans la vie collective, au même but, sur une échelle plus vaste. En effet, ce qui existe dans l'ordre physique et pour l'homme considéré dans l'état d'isolement, prend un autre caractère dans l'ordre social. La puissance individuelle multipliée et la vie de relation créent d'autres besoins, alors il faut fixer les délimitations morales, intellectuelles, politiques; l'insatiable besoin de savoir multiplie les moyens d'investigation. Quel en est toujours le but? La nature étudiée, soumise, appropriée aux besoins de l'homme.

La puissance individuelle est en raison de la somme de rapports que l'homme peut établir, entre lui-même, la nature et ses lois. La supériorité d'un homme sur un autre homme naît de la possibilité de saisir un plus grand nombre de ces

rapports, et d'en conserver la connaissance: c'est là son développement, son progrès.

Dans l'humanité, la supériorité relative d'une époque sur l'autre provient d'un plus grand nombre de rapports établis et conservés.

C'est là ce que l'observation de l'état social, aux différentes époques de la vie de l'homme sur le globe, nous fait reconnaître. On peut envisager l'une après l'autre les diverses faces de l'humanité. S'agit-il de procédés scientifiques, nos méthodes d'investigation se sont étendues à l'infini, et des sciences nouvelles se sont ajoutées à celles que possédaient nos devanciers. S'agit-il de la connaissance de la nature, de ses habitans, de ses lois, nous avons trouvé des mondes nouveaux, nous les avons étudiés, analysés; des sciences historiques, nous en avons généralisé l'étude et nous lui cherchons un but; de l'état de l'homme, lui-même, nous proscrivons l'esclavage et l'exploitation de l'homme par l'homme. Ainsi, sous le rapport de la politique, de la morale et de la science, nous sommes beaucoup plus avancés que nos pères.

Nous pourrions prendre ainsi, l'un après l'autre, chacun des modes d'activité. Il nous serait

facile de prouver, ou plutôt il est surabondant de le faire, que l'humanité est enrichie de tout le passé conquis, conservé avec tant de travail et d'efforts. Qu'est-ce autre chose qu'un plus grand nombre de rapports moraux, intellectuels, scientifiques, matériels, établis par l'homme au profit de l'humanité. Chaque jour ajoute à ces pacifiques acquisitions, et quelqu'éloigné que soit le terme, le mieux successif ne peut conduire qu'au bien absolu.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait point eu d'action contraire à ce but. En vertu de la liberté de choisir, et par l'entraînement des passions, l'égoïsme a remplacé, chez les individus, la véritable loi de leur existence; c'est-à-dire la tendance vers le but humanitaire : c'est à détruire cet égoïsme que la fonction morale de l'humanité est appliquée. Au commencement, il n'y avait ni bien ni mal existant, mais puissance de se diriger vers le bien et vers le mal; ce sont ces deux forces qui ont entraîné le monde, l'égoïsme est la fin de l'une, l'humanité la fin de l'autre.

Les hommes, en se multipliant, ont perdu de vue la solidarité qui les unissait; c'est à la reproduire que tendent les efforts actuels. On

a retrouvé par l'histoire, par la morale, les conditions de notre séjour sur la terre; le travail de transformation, ou la destruction du mal par l'exemple et l'enseignement du bien, s'est éclairé. C'est ce travail de transformation qui est l'œuvre de l'humanité; le progrès en est la mesure.

Qu'on ne se récrie point sur l'impossibilité d'arriver à ce bien absolu, signalé comme le dernier terme du développement humain. Présenté à notre faiblesse individuelle, l'impossibilité de l'atteindre nous frappe, par le peu de proportion de l'individu à l'ensemble; mais mesurons le passé à notre état actuel par un procédé semblable. Nous concevons à peine que nous, êtres faibles, isolés, sans rapports au point de départ, nous soyons arrivés à la connaissance du système du monde, et pourtant nous en savons les lois. Nous avons fait plus dans le monde moral, en découvrant la loi de dévouement; elle est plus répétée qu'observée il est vrai, mais l'avoir comprise et appliquée, c'est en avoir assuré le triomphe. Nous ne craignons point de le dire, l'humanité a fait plus qu'il ne lui reste à faire, les difficultés qu'elle a fran-

chies étaient plus effrayantes que celles qu'il lui reste à surmonter, car elle a produit l'association, et l'effort collectif est le meilleur gage de la rapidité du progrès.

Ce travail de transformation et de progrès ne peut exister qu'à une condition, c'est d'être l'expression vraie de la fonction de l'humanité sur la terre. En effet, s'il en était autrement, si l'homme ou son action étaient contradictoires au but général, que deviendraient les forces qui agissent en même temps que lui. Ces forces, qu'il cherche à deviner, à étudier, beaucoup d'entre elles, la plupart, lui sont supérieures; il serait absurde de supposer qu'il fonctionnât d'une manière qui leur serait opposée [1].

L'homme, par cela seul qu'il marche, a donc marché dans sa véritable voie. Tout ce qu'il a appris et retenu, en vertu de son activité physique, morale, intellectuelle, s'est amassé conformément au but de sa création. L'homme vit et meurt, laissant, après lui, et comme un héritage légué à la postérité tout ce qu'il a fait et appris; les sociétés vivent et meurent, laissant, après elles,

[1] BUCHEZ, p. 49.

le produit de leur activité sociale; l'humanité reste et utilise, au profit de l'espèce, les richesses accumulées du passé.

Ainsi, l'observation nous apprend que l'ensemble des activités n'a qu'un but commun, que ces activités sont relatives à l'humanité : en un mot, que le genre humain marche à la réalisation de son unité. Lorsque toute découverte possible, dans quelqu'ordre que ce soit, sera faite ; lorsque l'homme aura acquis tout son développement; lorsque le dévouement aura remplacé l'égoïsme, enfin lorsque la formule émise par le christianisme, reproduite par la convention, vibrante au fond du cœur de tous les hommes, aura reçu son accomplissement, alors la fonction de l'humanité sera accomplie, et un nouveau cataclysme pourra donner naissance à une nouvelle loi.

Ces considérations générales nous ont conduit à cette conclusion, que le progrès spirituel de l'espèce s'est fait en coordination avec une seule loi. Il en résulte, qu'une première opinion doit prendre naissance : c'est que l'élément sur lequel s'est opéré ce progrès est un lui-même; en d'autres termes, qu'il n'y a qu'une espèce et qu'une civilisation.

A moins d'admettre, que tous les peuples sont autocthones, ou du moins que les peuples primitifs sont dans cette condition, il est nécessaire de rechercher si leur développement s'est fait à partir d'un point central, ou de déterminer si ce développement a eu lieu sur un point particulier pour chacune des races entre lesquelles se subdivise l'espèce; enfin, à quel degré chacune de ces races s'est élevée, et si le progrès est également applicable à toutes; en un mot, il faut savoir si le tableau des mouvements de l'espèce se coordonne à l'ensemble des observations déduites de son activité morale.

En général, et sans entrer dans l'analyse métaphysique, l'homme se décompose en esprit et matière; l'humanité qui est la somme des hommes, ne peut que se décomposer comme eux en deux forces, esprit et matière. Nous avons essayé dans ce discours préliminaire, d'indiquer rapidement le développement spirituel, d'en faire ressortir le but et l'unité; nous allons chercher si l'étude des peuples ne les réunit pas également dans une unité matérielle, et si les populations ne se lient pas entre elles comme les idées.

On concevrait difficilement que tous les hom-

mes étant appelés à agir dans une même direction, ils aient été créés dans des conditions différentes. C'est la recherche de leur unité, au milieu de leur multiplication sur ce globe, qu'ils s'approprient par la civilisation, que nous nous sommes proposé pour but. Nous commençons par établir leur unité comme espèce, malgré le dégré différent d'activité dont ils donnent l'exemple dans les variétés qui frappent nos regards et sont offertes à notre investigation.

LIVRE PREMIER.

UNITÉ DU GENRE HUMAIN ET DE LA CIVILISATION.

Diversité des peuples et des langues. — La fraternité humaine se fait jour à travers ces diversités. — De la moralité et de la réciprocité dans l'action sociale et humanitaire. — Tous les législateurs ont consacré la loi de dévouement. — Elle est une condition de notre nature. — Les archives humaines sont incomplètes, les législateurs y ont suppléé par des cosmogonies. — L'enseignement classique de l'histoire ne nous fait pas pénétrer dans ces recherches. — L'histoire juive nous apprend à demander à l'Orient ses traditions. — Les traditions de l'Orient sont cosmogoniques. — L'origine du genre humain est aux lieux où les cosmogonies ont pris naissance, en Orient. — Variétés de l'espèce humaine. — Race caucasique. — Race mongole. — Race éthiopienne. — L'unité de l'espèce n'est pas détruite par la variété des races. — Tableau des races et leur classification. — Observations sur la valeur historique de cette classification — Les races paraissent inégalement perfectibles. — Les conditions physiques et de territoire modifient la civilisation. — Degrés de civilisation différents dans les trois races. — La race caucasienne est la seule qui semble douée d'une activité indéfinie. — De la race caucasienne, comme source de la civilisation. — L'homme est postérieur aux grands cataclysmes, et la formation organique la plus récente. — Les points les plus élevés du globe ont été peuplés les premiers. — Le sommet le plus élevé du globe est en Asie. — C'est en Asie que se trouvent tous les animaux domestiques. — Les plantes et les arbres sont asiatiques en général. — Les plus anciens monuments sont asiatiques. — Les traditions de l'Asie sont homogènes. — Respect pour les Montagnes. — L'espèce humaine a dû prendre naissance aux lieux où l'on trouve l'origine de tout ce qu'elle croit ou possède. — A laquelle des familles asiatiques faut-il accorder la priorité.

Le philosophe et l'historien ont peine à surmonter la première impression de décourage-

ment qui les saisit, lorsqu'ils cherchent à embrasser, sous le point de vue général, les peuples innombrables répandus sur la surface de la terre. Effrayés des variétés qui les frappent au premier coup-d'œil, étourdis par le bruit des milliers de langages qui n'apportent à leur oreille que des sons confus et discordants, ils ont peine à reconnaître, sur les traits altérés des peuples, les traces oubliées de la fraternité du genre humain.

La guerre arme les nations les unes contre les autres; les discordes intérieures divisent les citoyens; l'intérêt individuel engendre l'égoïsme et l'envie, mal déguisés sous le masque d'une émulation mensongère; enfin, l'antagonisme civil ou politique, fait reconnaître partout, l'homme en état d'hostilité contre l'homme. Il vit lié au sol qu'il cultive, à la terre qui le nourrit, comme les animaux, dont il s'approprie le travail; comme les arbres, dont l'ombrage le couvre, les fruits le rafraîchissent, comme les végétaux qu'il fait contribuer à sa subsistance ou à ses plaisirs. Le temps, plus difficile à mesurer que l'espace, semble avoir manqué pour produire les divisions infinies qui nous confondent. Pourtant, une observation plus attentive nous ramène à des

sentiments plus justes et plus vrais. Nous entrevoyons, au milieu de ces luttes déplorables, les conditions dans lesquelles l'humanité est appelée à se mouvoir. L'intelligence proteste contre les passions haineuses que l'ignorance entretient après les avoir fait naître. L'activité sociale prend un essor plus vif, partout où une raison éclairée associe les efforts. De ces contrats partiels naît un enseignement nouveau, signal du retour aux sentiments d'union et de dévouement, à l'aide desquels l'avenir développera les véritables destinées de l'homme sur la terre. Le sauvage, au fond de ses forêts vierges, le brâme premier né de la civilisation, avec des formes et un langage différents, s'élèvent également par la contemplation jusqu'au sentiment de l'intelligence suprême. Aucune discordance réelle n'altère l'immense harmonie de l'univers, partout la pensée se retrempe aux sources du beau et du bien, et l'historien, comme le philosophe, se raniment au spectacle de l'unité humaine constatée par les plus nobles attributs de notre espèce. Séparés par les traits, la couleur, les habitudes de la vie, mais, réunis par les penchants, les sentiments, les croyances, nous obéissons à une commune

loi de progrès. Promis à la même liberté, aspirant aux mêmes plaisirs, héritiers des mêmes douleurs, l'âme qui nous rapproche, proteste victorieusement contre la matière qui nous divise.

Armés de cette foi vive dans la fraternité humaine et dans l'avenir qui doit récompenser tant de siècles d'efforts, nous contemplons avec plus d'intérêt cette vaste arène, où l'esprit humain lutte contre une nature qui n'accorde rien qu'au travail. Nous suivons avec complaisance ce travail incessant des âges, dans un intérêt d'avenir. Nous cherchons cette puissance qui sert de mobile à l'homme, et fait sa propre cause de la cause de la postérité. Puissance aveugle d'abord, loi éternelle, mais non définie, à laquelle obéirent nos ayeux; instinct bienfaisant que le temps a éclairé, et qui, mieux compris aujourd'hui, revêt, pour l'honneur de nos semblables, tout l'éclat qui s'attache au dévouement.

Ce qui nous fait hommes, c'est la moralité des actions et la faculté de communiquer par le langage; or ces deux facultés ne s'exercent que par la réciprocité. Sans le langage, pas de société qui s'établisse; sans la moralité, pas de société qui se

conserve. N'y eût-il que deux hommes réunis, en tant qu'associés, les droits de l'un sont les devoirs de l'autre. Les fruits de l'association sont à tous deux en proportion de ce que chacun a fourni à la production. La société civile et politique n'est que l'extension de cette loi primordiale. Tout ce qui existe en dehors du contrat réciproque, est abus de la force et exploitation du plus faible par le plus fort. Il n'y a de progrès, dans la véritable acception de ce mot, c'est-à-dire dans son application à l'humanité, qu'à cette condition. Cette vérité, si triviale en principe qu'il suffit de l'énoncer pour qu'il ne s'élève aucun dissentiment de quelque valeur, il a fallu tous les siècles antérieurs au christianisme pour qu'on s'en rendit compte, mais elle vivait en réalité. On ne l'avait pas formulée en loi de progrès humanitaire, mais elle existait en axiôme de morale, comme garantie des relations privées. Comme puissance que nous nommerons un moment passive, elle consacrait la sécurité ; à l'état actif, elle conduit à l'amélioration par le dévouement de chacun à tous et à l'avenir.

Moralité passive est en soi un terme impropre, ou plutôt ce sont deux termes qui s'excluent.

Quiconque pourrait être supposé à l'état rigoureusement passif, serait un être immoral, car il s'approprierait le travail d'autrui. Ainsi, on ne peut être dans le droit et dans le devoir, c'est-à-dire obéir aux conditions mêmes de sa nature, sans payer sa dette au travail commun. S'y soustraire en partie, c'est encore faire retomber un certain poids sur les autres; c'est exploiter ses semblables, et l'exploitation est contraire au contrat qui lie les hommes. Ce contrat n'est pas encore appliqué complètement, mais il est défini, proclamé. On ne peut plus dire : ne nuisez pas, mais : soyez utile, car la société ne vous doit qu'en raison de ce que vous lui donnez. Cela n'était pas compris dans la civilisation ancienne, où l'esclavage était considéré comme juste et nécessaire, et où le mot de société n'avait qu'un sens limité aux hommes libres. Ainsi, la notion morale d'égalité et de solidarité dans le travail, n'était pas admise dans les sociétés antérieures au christianisme. Nous ne parlons pas ici seulement du travail matériel, mais aussi du travail intellectuel. Tel qu'il était, il ne s'accumulait pas moins au profit de l'avenir. C'est par là que les temps anciens ont concouru par le fait au progrès, et ont été plus

moraux qu'ils n'en avaient l'intelligence. Par le fait seul de l'existence de la société, il y avait dévouement à la famille, à la patrie, et utilité pour l'humanité; car la famille et la patrie sont fonctions de l'humanité, seulement les limites du sentiment national excluaient l'idée de dévouement humanitaire.

En vain les protestations de l'égoïsme individuel voudraient s'élever contre cette solidarité des hommes et des temps; en vain, cherchant à soumettre à son intérêt d'un moment les efforts de l'humanité, un homme se ferait le centre du mouvement des autres hommes. Si ce déplorable égoïsme pouvait se répandre assez, non pas pour s'élever jusqu'à l'état de doctrine, puisque doctrine suppose déjà une pensée collective, mais pour gangréner le corps social dans chacun de ses membres, l'humanité victime de cette lutte de l'ignorance, déchirée bientôt par mille efforts contradictoires, tomberait dans la barbarie et la dissolution; mais il n'en est point, il n'en peut être ainsi; l'union des efforts est une nécessité pour l'homme social, et quelqu'étroit que puisse être l'esprit individuel, sans le vouloir et sans le savoir, tout homme est fonction d'une or-

ganisation supérieure à ses instincts personnels.

Tous les législateurs, quelque soit leur culte, ont consacré cette vérité pratique et lui ont donné l'autorité d'un dogme. L'amour de ses semblables est, dans toutes les religions, une vertu qui a ses sacrifices et sa récompense. Sans parler de la religion du Christ, qui en est la sanction la plus complète, les doctrines philosophiques, elles-mêmes, en ont admis et enseigné le principe. Qu'est-ce autre chose que cette métempsycose, qui faisait du retour de l'homme sur la terre une expiation ou une récompense, suivant les œuvres d'une existence antérieure? N'était-ce pas intéresser l'égoïsme, lui-même, à tout ce qui est beau et bien, par l'espoir d'une existence supérieure à celle que l'on possédait aujourd'hui. Avant que le christianisme eut placé l'existence dans un spiritualisme plus épuré, une telle doctrine était le chef-d'œuvre de la pensée philosophique et religieuse, et le lien le plus puissant de la société.

La nature, elle-même, en nous donnant ces sympathies généreuses que les plus froids calculs n'éteignent jamais, nous instruit assez qu'elle nous a créés pour nous aimer et nous défendre mutuellement. Dans les hommes les plus dépra-

vés, les mouvements imprévus de l'âme sont une protestation de la bonté de notre nature contre la corruption qui l'a dégradée. Un assassin risque souvent sa vie pour sauver l'homme qu'il voit en danger; plus d'un avare au cœur desséché et flétri a retrouvé une émotion de pitié au spectacle de la misère et du désespoir dont, peut-être, il était la cause.

Ainsi, l'activité des efforts de l'homme, pour atteindre un résultat dont il ne doit pas jouir, est la confirmation de cette solidarité qui unit les siècles et les climats.

A quel point du globe rattacher le premier anneau de la chaîne que nous dérobe le passé? A quelles archives s'adresser pour retrouver cette généalogie du genre humain? Anéanties par le temps, ou incomplètes, incohérentes dans leurs rares débris, elles n'éclaircissent pas la première difficulté qui nous arrête. Sur ce point, il faut savoir se résigner à l'ignorance, dont aucune donnée ne peut nous faire sortir; l'arrivée de l'homme sur la terre sera éternellement un mystère. Les titres de sa possession sont écrits dans l'incontestable pouvoir de la soumettre à ses besoins, dans la nécessité. Mais cette curiosité, qui

entraîne les hommes au-delà des limites de leur existence matérielle, ne leur permet pas de se résigner à l'ignorance.

Toutes les genèses témoignent de cette ardeur de savoir, qui a tourmenté les sociétés, et de l'importance, conçue et admise par les premiers législateurs, d'expliquer le phénomène inexplicable de l'existence du globe et de ses habitants, ou de chercher à en rendre raison. Dans l'impuissance où ils se sont trouvés, de prouver matériellement les suppositions de leur haute intelligence, ou d'établir, par des faits, ce qu'ils avaient recueilli comme tradition, ils ont eu recours à des communications immédiates avec la divinité. C'est par l'intervention de cette autorité divine qu'ils sont parvenus à consacrer et à faire respecter leurs doctrines; méthode excellente pour des peuples enfans, sensibles au merveilleux qui s'empare de l'imagination, mais insuffisante en présence des déductions sévères d'une maturité moins poétique.

Jusqu'à quel point ces grands législateurs eux-mêmes, s'identifiaient-ils avec leurs propres affirmations? C'est ce que peut nous faire entrevoir la comparaison des époques auxquelles ils

ont vécu, des sources où chacun d'eux a dû puiser, ou l'a pu faire. Si ce travail nous conduit à trouver dans toutes les cosmogonies, une base constante au milieu des altérations successives, nous serons amenés à croire que toutes remontent à une origine commune. La source première peut nous en demeurer inconnue, mais cela peut servir du moins à créer, dans la science historique, un point de départ, principe d'ordre et de connaissances réelles, et qu'il faut établir avant de chercher l'explication des phénomènes de développement de l'humanité.

L'enseignement classique de l'histoire est renfermé dans des limites étroites; c'est une routine transmise de génération en génération, et qui, pendant long-temps, a peu cherché à s'éclairer de nouvelles idées. Tout se borne à une succession consacrée de faits isolés de leurs causes et de leurs effets. Les origines n'y sont traitées qu'en passant pour les peuples dont on s'occupe. Les plus anciens y sont négligés. Il n'en peut guère être autrement; l'accessoire, dans le système d'enseignement, absorberait le principal si cette étude y était conçue sur une base plus large. Il en

résulte toujours que nous arrivons dans le monde avec des connaissances historiques extrêmement restreintes. C'est une série dont les Égyptiens sont le premier terme, et par eux on obtient quelques notions confuses sur les Assyriens, les Chaldéens, les Perses, les Mèdes, les Indiens; c'est par les sciences de l'Occident que l'on prétend nous initier aux connaissances historiques qui embrassent le monde, et on ne peut se dissimuler tout ce qu'une pareille méthode a d'incomplet. Au reste, les travaux qui ont si fort étendu le champ de l'histoire, sont modernes, et jusqu'à ce qu'ils se soient répandus assez pour entrer dans le domaine commun, il n'y a pas lieu de les faire passer dans l'enseignement pratique.

Les traditions juives sont l'objet d'une étude particulière, et par la manière dont on les transmet elles ajoutent peu à ces connaissances. Les Juifs ont puisé à des sources évidemment chaldéennes et égyptiennes. En cela pourtant ils ont rendu un important service; leurs livres sont aujourd'hui, à ne les considérer que sous le rapport historique, du plus haut intérêt. Document presque unique, et le plus ancien recueil écrit des traditions et des croyances humaines, ils ont fait

descendre jusqu'à nous leur morale religieuse, plus épurée que les théogonies grecques et romaines: ils ont lié les croyances de l'Occident à celles de l'Orient; peut-être ont-ils, plus que toute autre chose, contribué à faire naître la direction méthodique, que le séjour des Européens dans l'Inde a permis de suivre avec plus de soin, et d'étudier avec une constance que l'acquisition de connaissances nombreuses sur l'Orient et le berceau des populations a récompensée.

C'est par les livres juifs que l'on a senti enfin, que pour recomposer les archives humaines, il fallait s'adresser à ces vastes contrées de l'Orient, séjour d'une civilisation déjà puissante et ancienne, à une époque où les peuples occidentaux ignoraient jusqu'aux premiers éléments des sciences; c'était là que devaient être restés, soit dans les livres, soit dans les traditions, les croyances, les superstitions, les enseignements les plus respectables sur les premiers temps de la vie de l'homme sur la terre. L'Orient devait fournir des moyens d'étude aussi précieux qu'abondants; les travaux des missionnaires, les recherches plus larges et plus facilement suivies

des Anglais dans la péninsule de l'Inde, ont justifié cette prévision.

Ne soyons pas exclusifs pourtant, et ne concluons pas de là que l'on doive accorder moins d'estime aux efforts des Grecs; eux-mêmes avaient conçu l'utilité de consulter les véritables sources. Leurs philosophes et leurs historiens ont voyagé dans cette intention, et nous leur devons d'autant plus de reconnaissance, que ces voyages étaient alors bien plus difficiles qu'aujourd'hui; les résultats en étaient aussi bien moins glorieux, sous ce rapport au moins, que cette gloire ne devait pas s'étendre au-delà des limites de leur patrie. Ajoutons qu'ils ont eu l'art de créer l'ensemble de la reproduction des faits historiques, d'y placer l'ordre, la méthode, la critique même, quoique ce ne soit pas là leur point de vue le plus brillant, et qu'ils ont su embellir des charmes d'une immortelle éloquence, des narrations auxquelles ils avaient su les premiers donner un corps et la vie.

« C'est à la Grèce (dit Herder), que la philo-
« sophie de l'histoire appartient spécialement,
« puisqu'avant elle aucune nation n'avait, à pro-
« prement parler, d'histoire qui en méritât le

« nom. Les Orientaux ont écrit des généalogies
« et des fables, des contes ou des chants natio-
« naux ont suffi aux peuples du Nord.

« Les Grecs en ont fait un vaste récit..... [1] »

Il faut bien convenir pourtant, sans leur contester leur mérite, qu'avant les Grecs et les peuples dont ils nous donnent incomplètement l'histoire, il avait existé d'autres peuples, une autre civilisation. Ce qu'ils nous en disent suffit pour enflammer l'ardeur des recherches; mais ne la satisfait pas à beaucoup près, honorons-les pour ce qu'ils ont fait, et cherchons à suppléer à l'insuffisance des récits qu'ils nous ont transmis.

Les Chaldéens, les Perses, les Indiens, imparfaitement connus par les Juifs et les Grecs, ne forment qu'une race; ils se ressemblent par les traits du visage et même par une infinité de choses de convention, telles que leurs divinités, les noms de leurs constellations, enfin jusque par le fond de leurs langages. [2]

Ceux d'entre ces peuples dont la civilisation est peut-être la plus ancienne et paraît avoir le

[1] *Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*, t. 2, p. 491.
[2] Cuvier, *Disc. prél. Ossements fossiles*.

moins varié dans ses formes, ceux qui, probablement, sont encore le plus voisins de son berceau, les Indiens, n'ont malheureusement pas d'histoire.

Il est exact de dire que les Indous n'ont pas d'histoire; mais leur immobilité même, leur attachement à leurs anciennes coutumes, au milieu desquelles s'infiltre avec tant de peine quelque peu des usages de leurs maîtres actuels, les Anglais, nous autorisent à croire que nous retrouvons parmi eux les formes effacées partout ailleurs des temps primitifs, ou du moins de la plus haute antiquité relative. S'il est vrai que l'histoire soit un tableau du passé, elle était moins nécessaire dans un pays où le présent et le passé se confondent. Il y a plus, cette représentation vivante est plus fidèle que ne peuvent l'être les récits les plus consciencieux, toujours empreints de l'esprit particulier de leur auteur. Restent donc les dates et les faits : les monumens peuvent, jusqu'à un certain point, y suppléer. Les recherches de la société asiatique et les observations des voyageurs modernes ont eu pour résultat d'éclairer ces ténèbres historiques. Les systèmes religieux et théogoniques des Indous ont été

examinés par des hommes d'un savoir immense et d'une patience à toute épreuve. On a pu déduire de ces consciencieux travaux, des concordances et des synchronismes historiques du plus haut intérêt sur l'antiquité et les premiers établissements des races humaines; sur leur formation en nations, leur marche, leur point de départ, leur culte. Les constructions ont été examinées, mesurées dans toutes leurs dimensions avec un zèle infatigable; leur destination a été reconnue, et, à l'aide de ces éléments divers, on a pu déterminer des époques avec assez de vraisemblance, et éclaircir les livres par les monuments, comme les monuments par les livres.

« La théologie des Indous consacre les destruc-
« tions successives que la surface du globe a es-
« suyées. Ce n'est qu'à un peu moins de cinq
« mille ans qu'ils font remonter la dernière. Une
« de ces révolutions est même décrite dans des
« termes presque correspondants à ceux de
« Moïse.[1] »

Tel est effectivement le caractère, non-seulement de la théologie des Indous, mais encore de tous les

[1] WILL. JONES, *Calcutta*, t. 1, p. 170.

peuples dont les premières traditions nous sont plus ou moins connues. Les annales primitives de chacun d'eux, ont cherché à rendre compte des phénomènes successifs qui ont signalé les transformations du globe, et c'est par l'analyse de ces traditions qu'il est possible de remonter aux synchronismes historiques et à la simultanéité de la vie des peuples; de déterminer enfin, par les rapports et les différences, ce qu'il faut croire sur l'origine et l'existence des nations.

C'est donc dans les théologies des premiers peuples connus que nous devons chercher leurs idées cosmogoniques et les premières sources de l'histoire. Cette donnée, appuyée sur les premiers faits auxquels notre examen puisse remonter, s'appuie d'ailleurs sur un raisonnement abstrait, déduit de l'observation générale des grands faits qui signalent l'histoire de l'humanité.

« Dans ce premier culte (l'homme), embras-
« sant tout, adorant tout, n'oubliant que lui-
« même, a une cosmogonie, une théogonie, et
« point d'histoire: c'est l'Inde et l'Orient, sitôt
« qu'il apparaît. De l'univers, il descend aux em-
« pires, auxquels son être est si bien attaché,
« qu'il n'est rien que par eux: c'est la Médie, la

« Perse, l'Égypte, l'Assyrie. Des empires, il
« retombe, par degrés, sur lui-même, quoique
« son *moi* n'emprunte encore que de la cité sa
« valeur et son indépendance. La cité se brise
« encore avec Rome, et son *moi*, restant seul,
« découvre en lui-même un infini plus vaste
« que le premier qu'il vient de parcourir; c'est
« l'univers chrétien. Cet infini, il le divise en-
« core, aspirant, après des siècles, à ne relever
« que de *soi*, c'est la réforme, c'est le christia-
« nisme et ce qui en est la suite.[1] »

Malgré une certaine obscurité métaphysique, on peut découvrir, dans ce passage, un tableau exact des phénomènes successifs de la vie de l'homme sur le globe. Il serait nécessaire d'ajouter que l'homme, en possession de cet individualisme, dont la réforme et le cartésianisme lui ont restitué la possession, n'est pas arrivé au résultat définitif qu'il doit se proposer; car le sentiment, le culte du *moi*, ne peut être et n'est pas un résultat final. Rentré en possession de son individualité, l'homme est fonction active de l'humanité, et c'est en

[1] Edg. Quinet, *Etudes sur* Herder, t- 3, p. 300 de l'ouvrage de Herder, *Phil. de l'Hist. de l'Hum.*

donnant l'humanité pour but à sa libre activité, qu'il accomplit la mission d'ordre et de dévouement dont il sent la puissance en lui-même.

Nous avons développé ce sujet dans le *Discours préliminaire.* Ce que nous voulons recueillir de l'observation que nous venons de citer, c'est que l'origine du genre humain est au lieu où les cosmogonies ont pris naissance. Ce n'est point là une hypothèse lancée systématiquement, c'est une série de faits déduits de l'observation, et qui nous prouve, après l'histoire, et, comme elle, par un raisonnement appliqué à ces faits, que le berceau des cosmogonies, c'est l'Orient.

Avant tout, cependant, ne serait-il pas nécessaire de nous interroger d'une manière plus précise sur les variétés de l'espèce humaine que nous voyons répandues sur la surface du globe. Ici, nous la voyons rapprochée, par l'organisation physique, des animaux les moins imparfaits; là, elle jouit d'une civilisation plus perfectionnée, riche des produits des arts : d'une organisation politique, appropriée, sans doute, à ses besoins et à sa nature, puisqu'elle a à peine subi les plus légères modifications : justement fière des enseignements d'une morale élevée. Une autre, enfin,

la première de toutes, par la puissance de ses facultés, par l'emploi qu'elle en a fait, réunit les dons les plus complets que comporte l'organisation humaine. Avide du mieux, vers lequel sa mobilité l'entraîne, elle seule est douée de cette activité, qui crée pour l'homme le besoin d'un progrès indéfini. L'avenir ne lui oppose pas de borne qui soit un obstacle, pour cette ardeur de savoir et d'agir, toujours satisfaite, sans jamais se lasser; opposition constante avec ces nations, qui semblent condamnées à l'immobilité : existence passive, en contraste avec le but de perfectionnement et d'amélioration sociale, qui, sur la terre, est la fin de l'homme en général, et son mobile comme être actif et intelligent.

La division le plus généralement reproduite, distribue l'espèce humaine en cinq variétés;

SAVOIR :

1° Les Caucasiens.
2° Les Mongols.
3° Les Malais.
4° Les Éthiopiens.
5° Les Américains.

Sous ces cinq divisions, viennent se ranger une multitude d'autres races, plus ou moins distinguées par la couleur, les traits, la forme du visage; mais, il règne toujours beaucoup d'arbitraire dans la distribution, et il est permis de ne pas admettre, jusqu'à preuve contraire, le grand nombre de distinctions radicales que quelques écrivains ont adopté. Cuvier, dont le nom en ces matières, est une autorité devant laquelle toutes les autres deviennent secondaires, ne reconnaît comme bien distinctes que trois races[1].

1° Blanche ou caucasique.
2° Jaune ou mongolique.
3° Nègre ou éthiopique.

Les malais ni les Papous ne se laissent facilement rapporter à aucune de ces trois grandes races. Cuvier ne trouve pas de caractères suffisants pour distinguer les premiers des Indous caucasiques et des Chinois mongoliques, et se demande si les Papous ne seraient pas des nègres anciennement égarés sur la mer des Indes.

[1] *Règne animal*, t. 1, édit. 1829.

Les différences que l'on rencontre entre ces variétés, et les types auxquels on les ramène, peuvent provenir d'alliances entre les races diverses et de certaines modifications locales. Bien qu'impuissante à altérer radicalement, au moins pendant le laps de temps écoulé depuis l'apparition de l'homme sur le globe, les conditions dans lesquelles nous voyons l'espèce, on conçoit que l'union de plusieurs causes a pu et dû amener quelques changements. C'est ainsi que de l'union de la race nègre et de la race caucasique, en Égypte, a dû naître une population nombreuse, dont le caractère mixte rappelait sa double origine. Nous en parlerons plus tard à l'article des Égyptiens,[1] et nous aurons lieu de faire la même remarque à l'occasion de la race mongole et caucasique à la limite de ces deux races en Tartarie.[2]

L'analogie des races se retrouve dans l'analogie des langues, observation juste et féconde que nous espérons étendre par la suite, et qui, par la triple route de l'embranchement des races, des rapports des langues et des analogies de croyan-

[1] Liv. 2.

[2] Liv. 3.

ces, nous conduira aux filiations des peuples que nous avons pour objet de présenter autant qu'il sera en nous.

Le rameau Araméen, ou de Syrie, s'est dirigé au Midi. Il a produit les Assyriens, les Chaldéens, les Arabes, les Phéniciens, les Juifs, les Abyssins colonie des Arabes; il est très probable que les Égyptiens lui appartenaient.

Blumenbach pense que les Egyptiens peuvent être placés entre l'habitant du Caucase et l'Ethiopien, mais qu'ils ne diffèrent d'aucun plus que du Mongol, dont le Chinois emprunte les traits : opinion qu'il ne faudra pas perdre de vue, quand il sera question de l'origine des Chinois, et qui s'accorde parfaitement avec l'histoire, qui ne montre nulle part la race mongole en contact avec la terre d'Égypte.[2]

Voici dans quels termes s'explique, sur cette question, Cuvier; nous ne pouvons emprunter une autorité plus imposante.

« Dans toute la partie de l'Afrique qui est sous « la zone torride, les voyageurs modernes ne

[1] Cuvier, *Règne animal*, t. 1.

[2] *Magasin encyclopédique*, t. 1, p. 523.

« connaissent que des Nègres et des Maures. Les
« Abyssins ne paraissent qu'une colonie d'Ara-
« bes. On a trop peu de renseignements sur les
« Éthiopiens sauvages, dont parlent Hérodote et
« surtout Agatharchides, et, d'après lui, Dio-
« dore de Sicile, sur les Gallas dont parle Bruce,
« qui ont envahi une partie de l'Abyssinie pour
« arriver à aucun résultat solide.[1]

« Ce qui est bien constaté jusqu'à présent,
« et ce qu'il est nécessaire de redire, puisque
« l'erreur contraire se propage dans les ouvrages
« les plus nouveaux, c'est que, ni les Gallas, ni
« les Boschismans, ni aucune race de Nègres, n'a
« donné naissance au peuple célèbre qui a établi
« la civilisation dans l'antique Égypte.

« Aujourd'hui, que l'on distingue les races
« par le squelette de la tête et que l'on possède
« tant de corps momifiés, il est aisé de s'assurer
« que quelqu'ait pu être leur teint, ils apparte-
« naient à la même race d'hommes que nous.
« Qu'ils avaient le crâne et le cerveau aussi volu-
« mineux, qu'en un mot ils ne faisaient pas ex-

[1] Cuvier, *sur la Vénus hottentote*, *mém. du Muséum*, t. 3, p. 272.

« ception à cette loi cruelle qui semble avoir « condamné, à une éternelle infériorité, les races « à crâne déprimé et comprimé.

« La tête des Gonanches, peuple qui habitait « les Canaries avant la conquête des Espagnols, « et qui avait l'habitude de conserver les corps « par une espèce de momification, annonce, « comme les momies ordinaires, une origine cau- « casique. »

Nous ne devons pas dissimuler pourtant que quelques écrivains distingués ont attribué aux anciens Égyptiens le type nègre, Volney[1], entre autres, et s'il faut avoir recours au témoignage des arts, la tête du sphinx serait une autorité à l'appui de cette opinion : elle offre le caractère nègre. Nous entrons dans plus de détails sur cette question à l'article des Égyptiens[2]. Nous nous bornerons ici, où nous parlons des races, à représenter que les corps momifiés appartenaient certainement à la classe supérieure en Égypte ; que cette classe appartenait, elle-même, à la race caucasique. Que la classe inférieure et la plus nombreuse, celle

[1] VOLNEY. *Voyage en Syrie*, t. 1, p. 75.
[2] Voir livre 2.

dont le type était représenté par le sphinx, était nègre et que du rapprochement des deux avait dû naître une population mixte. La civilisation était le résultat de l'influence caucasique, ainsi la loi dont parle Cuvier n'a point reçu de démenti. Cette classification, nous ne la donnons pas arbitrairement, c'est le résumé des observations de Blumenbach, sur la configuration des Égyptiens.

Il détermine ainsi le caractère de physionomie des anciens Égyptiens qu'il divise en trois classes.

1° Celle qui convient à la race éthiopienne.

2° Celle qui approche de la figure des Indous.

3° Celle qui tient un peu des deux premières et qu'il nomme Mixte [1].

La position géographique de l'Égypte, sur la limite des deux races, explique ce mélange, et les momies, dont le caractère est caucasique, doivent d'autant mieux reproduire cette forme, qu'il est plus naturel de penser que c'est à cette race civilisatrice que la supériorité dut appartenir : les soins et les dépenses de la momifi-

[1] Observations sur quelques momies égyptiennes, ouvertes à Londres, par Blum. *Magasin encyclopédique,* t. 1, p. 503—525.

cation étaient plus à la portée de la classe supérieure que de toute autre.

Le rameau indien germain et pélasgique est beaucoup plus étendu et s'est divisé bien plus anciennement. Cependant l'on reconnaît les affinités les plus multipliées entre les quatre langues principales[1] :

1° Le sanscrit.

2° L'ancienne langue des Pélasges.

3° Le gothique ou tudesque.

4° L'esclavon.

Les anciens Perses ont la même origine que les Indiens, et leurs descendants portent encore aujourd'hui les plus grandes marques de rapports avec nos peuples d'Europe. Le rameau scythe et tartare, originaire du nord de la mer Caspienne, a ses analogues dans les peuplades qui y sont restées et dont les langues sont les mêmes, mais qui sont mêlées avec d'autres petites nations. Les peuples tartares sont restés plus intacts, mais les Mongols ont mêlé leur sang au leur dans leurs conquêtes.

[1] CUVIER, *Règne animal*, t. 1.

Cette classification des naturalistes, qui rattache à la même branche tous les peuples du midi, de l'ouest et du nord des chaînes caucasiques, sera plus tard confirmée par l'histoire. Dans cette section, où il n'est question que des identités physiologiques, nous avons voulu invoquer le témoignage des naturalistes seuls.

A l'orient de ce rameau tartare de la race caucasique, commence la race mongolienne, qui domine ensuite jusqu'à l'Océan oriental. [1] Les Huns en faisaient partie, et cela explique l'étonnement et l'effroi qu'ils inspirèrent par la singularité de leur figure, à l'époque de leur grande invasion sous Attila. Les Chinois en font partie actuellement, par le mélange que le temps et les invasions successives ont perpétué [2]. Les Mandchoux en sont la troisième branche. L'origine de cette race paraît être dans les monts Altaï, comme celle de la nôtre dans le Caucase, mais son histoire est impossible à suivre.

Les peuplades qui composent la race nègre, sont toujours restées barbares, au moins la géo-

[1] Cuv. *Règne animal*, t. 1.
[2] Voir liv. 5. *Des Chinois*.

graphie historique n'est-elle parvenue à nous donner aucun éclaircissement satisfaisant sur les peuples de l'intérieur de l'Afrique[1].

Tous les caractères de cette race, nous montrent qu'elle a échappé à la grande catastrophe[2], sur un autre point que les races caucasique et altaïque, dont elle était peut-être séparée depuis longtemps, lorsque cette catastrophe arriva. Sa constitution physique la rapproche manifestement des singes[3].

Les habitants du nord des deux continents, sont plus difficiles à rattacher à l'une ou à l'autre des deux premières races. Aussi remarque-t-on, à leur égard, une grande divergence d'opinions. Samoïedes, Lapons, Esquimaux, viennent, selon les uns, de la race mongole; selon d'autres, ce sont des rejetons dégénérés du rameau scythe et tartare de la race caucasique. Il se peut qu'il y ait du vrai dans les deux opinions. Le triste climat sous lequel vivent ces peuples, et les limites contiguës des deux races aux extrémités

[1] Cuv., *Règne animal*.
[2] Cuvier, *Ossements fossiles. Disc. prél.*
[3] Cuv., *Règne animal*, t. 1.

de l'Asie, de l'Amérique, et de l'Europe, donnent quelque vraisemblance à une fusion ancienne, et à une commune dégénérescence.

Les Américains n'ont pu encore être ramenés, ni à l'une ni à l'autre de nos races de l'ancien continent. Cependant, ils n'ont pas non plus de caractère précis et constant qui puisse en faire une race particulière. Leurs cheveux noirs, leur barbe rare les feraient mongols; si leur nez assez saillant, et leurs traits bien prononcés ne s'y opposaient. Leurs langues sont aussi innombrables que leurs peuplades, et on n'a pu encore y saisir d'analogie ni entre elles ni avec celles de l'ancien monde. Les éléments qui pourraient servir à déterminer la population primitive de l'Amérique, manquent donc, et l'arbitraire des opinions peut s'exercer, jusqu'à ce que de nouveaux progrès, dans la géographie, et dans l'étude comparée des langues, aient fourni d'autres moyens d'éclairer la question.

Après avoir rapproché et signalé ces différences, il semble qu'on se soit interdit toute croyance en l'unité du genre humain. Mais, pour être placés à distance, sur l'échelle de l'humanité, les peuples les plus misérables, n'en ont pas

moins droit à ce titre d'hommes, qui n'exclut pas pour eux les malheurs que la Barbarie leur impose. La séparation radicale qui distingue l'homme du plus parfait des animaux, c'est la parole et la moralité des actions. A quelque degré que la parole ou la morale se fassent reconnaître dans l'homme, elles existent comme le sceau de sa condition et la garantie de ses droits vis-à-vis le reste de l'espèce. Une exploitation barbare lui a bien refusé une sympathie, dont l'avidité tarit les sources, mais elle n'a point osé lui enlever le titre que la nature lui a accordé. Nous naissons à peine à l'espoir qu'une civilisation plus humaine reconnaîtra sans restriction cette unité dans ses conséquences, comme elle ne peut la méconnaître dans son principe. Ce ne sera pas toujours en vain, que le cri de la nature se fera entendre pour des infortunés à qui leur faiblesse interdit de réclamer les titres méconnus de leur origine.

Ce n'est pas sans pudeur, qu'après dix-huit siècles de christianisme, d'une religion qui a prêché l'égalité, la fraternité, on se voit réduit à plaider encore une cause qui n'a pu prendre naissance et se perpétuer, que par le plus abomina-

ble oubli de toutes les lois divines et humaines. La honte en est, non à la race entière, car le principe est à tous et l'oubli à quelques-uns, mais aux hommes assez aveuglés par l'avarice et les passions sordides, pour fouler aux pieds les droits d'une race malheureuse. Elle n'est point au nègre infortuné, contraint par l'abus de la force de subir un atroce esclavage, contre lequel il ne pouvait pas même protester, mais que la générosité du plus puissant avait contracté le devoir d'épargner à la faiblesse sans défense.

On a émis cette opinion, que les races étaient un progrès successif des unes sur les autres, et que par conséquent la plus faible, la moins complète, celle que ses facultés rendait moins propre à la civilisation et à l'ordre social, était la plus ancienne. Combien il eut été plus digne de l'organisation morale et intelligente de l'Européen, de s'établir le tuteur de cette race, débris, peut-être, d'un monde antérieur, et condamnée à une éternelle infériorité; de l'environner de la double protection, qui ne manque point à l'enfance et à la vieillesse, dont elle semble résumer tous les droits, et de confondre dans un sentiment qui mériterait un nom sur la terre, la pitié qui veille

auprès du berceau à la vénération religieuse qui sanctifie le culte des aïeux.

Vous vous sentez ému à la vue de l'idiot, du crétin, de l'homme privé de raison; votre sympathie est excitée par le spectacle de la misère et de la dégradation; que ne réservez-vous quelque peu de cette compassion pour une race que tous les caractères déclarent être la vôtre.

L'enfant abandonné à son imprévoyance et à sa faiblesse, périra de froid, de faim et de misère. L'animal saura toujours pourvoir à sa subsistance; la nature l'a doué de l'instinct de conservation, et l'a constitué de manière à ne pas subir la nécessité d'une longue protection. L'homme a donc besoin de raison pour vivre, le nègre n'est pas dans une autre condition que le blanc.

Placé, il est vrai, à un degré moins éminent pour quelques-uns des états moraux, aucun cependant ne lui a été refusé. Le nègre, comme le blanc, possède la mémoire, l'imagination, le jugement, l'esprit, le génie même. L'enthousiasme, l'exaltation, l'état contemplatif, ne lui sont pas plus interdits qu'aux autres races, et s'il leur est uni par ces nobles côtés de l'humanité, ses infirmités ne l'en rapprochent pas moins. La folie, les

hallucinations, sont un tribut de malheur imposé à l'espèce humaine, et aucune des races qui existent sur la terre, n'est exclue de ce triste partage.

Il vit dans l'avenir par la prévoyance : quelqu'en soit le degré, c'est un caractère qui n'a été donné à quelques animaux que comme condition organique; partout l'homme (et la couleur de sa peau ne modifie en rien cette nécessité) privé naturellement d'armes, de couvertures, de force, d'abri, doit son existence à son industrie; il la conserve ou la protège au moyen du feu, des vêtements, des maisons, de la culture de la terre, de la chasse, de la pêche, de la domesticité à laquelle il a su réduire les animaux, soit qu'il les destine à sa nourriture, soit qu'il en exige des services et du travail[1]. Tous ces caractères sont particuliers à l'espèce humaine, et la distinction de races cesse devant ces lois de la nature qui pèsent également sur tous.

Proclamons-le donc, la variété des races n'exclut en rien l'unité de l'espèce; cette unité existe dans les véritables attributs qui la distinguent des autres générations animales. Nier l'humanité

[1] *Dictionnaire des Sciences médicales*, t. 21, p. 288. (Virey).

pour les nègres, serait la nier également pour les blancs, car les uns et les autres sont séparés des animaux par les mêmes attributs; leur activité seule y met des différences. De même que la différence d'organisation établit une échelle entre les animaux, la variété entre les races établit une ligne de démarcation entre les peuples. L'histoire les classe d'après le plus ou le moins de perfection de leur civilisation.

Si nous avions entrepris un ouvrage de physiologie, nous aurions suivi les races humaines dans leurs ramifications les plus déliées. Mais il s'agit pour nous de civilisation et d'histoire, aussi nous bornerons-nous à présenter ce tableau sommaire des races principales. Ce sujet, si intéressant d'ailleurs, a été traité par des naturalistes et par d'autres savants et philosophes qui l'ont envisagé comme but spécial, ou comme accessoire important. Nous regardons comme suffisantes, pour l'objet que nous nous sommes proposé, les considérations que nous avons émises d'après les autorités les plus compétentes. Pour les résumer toutes, nous joignons ici un tableau, c'est celui qui nous a paru le plus simple et se rapprocher davantage de la classification adoptée

par Cuvier, dont il reproduit les trois divisions principales. Si plus tard nous trouvons que les classifications historiques répondent à cette première donnée, si les croyances religieuses confirment les résultats fournis par l'histoire, si les langues y ajoutent leur autorité et nous conduisent aux mêmes conséquences que les faits historiques et chronologiques, et les opinions philosophiques et religieuses, nous serons en droit de conclure qu'aucune objection raisonnable ne peut s'élever contre la filiation des peuples, qui résultera de cette triple épreuve.

CLASSIFICATION PROPOSÉE PAR M. LESSON.

(MANUEL DE MAMMALOGIE. — 1827.)

	Race blanche ou Caucasienne.	
1er RAMEAU.	*Araméen*.	Assyriens, Chaldéens, Arabes, Phéniciens, Juifs, Abyssins, etc.
2me RAMEAU.	*Indien, Germain et Pélasgique*.	Celtes, Cantabres, Perses, etc.
3me RAMEAU.	*Scythe tartare*	Scythes, Parthes, Turcs, Finlandais, Hongrois.
1re VARIÉTÉ.	*Rameau malais.*	
2me VARIÉTÉ.	*Rameau océanien.*	
	Race jaune ou Mongolienne.	
1er RAMEAU.	*Mandchou.*	
2me RAMEAU.	*Sinique.*	
3me RAMEAU.	*Hyperboréen ou Eskimau.*	Lapons, Eskimaux du Labrador, habitants des Kouriles et des îles aleutiennes.
4me RAMEAU.	*Américain*	Péruvien et Mexicain, Araucan, Patagon.
5me RAMEAU.	*Mongol Pélasgien ou Carolin*.	
	Race noire ou Mélanienne.	
1er RAMEAU.	*Éthiopien.*	
2me RAMEAU.	*Caffre.*	
3me RAMEAU.	*Hottentot.*	
4me RAMEAU.	*Papou.*	
5me RAMEAU.	*Tasmanien.*	
6me RAMEAU.	*Alfourous*, Endamène.	
7me RAMEAU.	*Alfourous*, Australien.	

Ce tableau ne doit pas être reçu sans quelques observations, qui fassent bien connaître la portée que nous lui assignons.

Ce que nous prétendons adopter, c'est la division générale en trois races. L'ordre d'après lequel sont distribués les rameaux n'est point applicable à notre travail. L'auteur ne s'est attaché qu'à la constitution physiologique pour rapprocher ses groupes, et n'a point eu égard aux considérations de priorité historique. Sa classification n'a donc qu'une valeur scientifique et ne préjuge rien sur les questions réservées à l'histoire. Elle est tout-à-fait arbitraire sous tout autre rapport que celui du rameau à la tige et n'intéresse en rien la classification des peuples. Elle nous présente, par exemple, le rameau *araméen* placé avant le rameau indien et le rameau scythe. Cela ne veut pas dire que l'un soit antérieur à l'autre, mais seulement que tous les trois appartiennent à la race blanche ou caucasienne, sans qu'il y ait de premier entre eux. C'est une grande question historique, que les procédés scientifiques trancheraient arbitrairement, si l'intention de l'auteur avait pu être de constituer un titre de priorité en faveur de l'un plutôt qu'en faveur de l'autre.

Quelle qu'ait pu être cette intention, sur laquelle nous n'avons point à nous expliquer, on concevra que, physiologiquement, rien ne peut assigner de priorité entre des hommes déclarés être dans des conditions assez identiques pour n'en faire qu'une race. Dans cette incertitude, et uniquement parce qu'il fallait bien commencer par l'un ou par l'autre, sans motif de préférence, le témoignage de l'Écriture a pu faire mettre en première ligne le rameau auquel se rattache le peuple hébreu. C'est un témoignage assurément respectable, même historiquement. Mais nous n'entendons rien préjuger sur la question, car c'est sur cette question même que porte tout notre travail.

Il en est de même du rameau *sinique* ou chinois de la race mongolienne. Nul doute que les Chinois, sous le rapport purement physique, ne soient aujourd'hui Mongols de race; mais il ne s'ensuit pas, historiquement, que les Chinois n'appartiennent pas, comme civilisation, à une autre race, et que le mélange d'un noyau civilisateur avec une multitude conquérante, n'ait pu finir par la fusion complète du petit nombre dans le grand après tant de siècles.

Cette considération domine aujourd'hui toutes

les questions de race. Le mélange des peuples a tellement modifié, sur un grand nombre de points, l'espèce humaine, que les types restés distincts ne sont plus que des points de reconnaissance. On les retrouve intacts aux lieux où se fit le premier développement; mais certaines nations peuvent être ramenées à l'un ou à l'autre : ainsi, les Égyptiens placés sur la lisière des races blanche et éthiopienne, ainsi les Tartares usbeks, placés dans la même situation par rapport aux races blanche et mongolienne.

En résultat, nous reconnaissons tout-à-fait la justesse du tableau précédent comme œuvre de science; nous adoptons les divisions générales et les mêmes divisions en rameaux; mais nous pensons qu'il y aurait lieu d'en modifier l'ordre, si l'auteur avait eu l'intention d'y attacher quelque importance historique. Ainsi, il n'y a point d'opposition entre la classification des races et celle que nous cherchons à établir pour les peuples; notre travail n'y doit apporter aucun changement, car races et rameaux comprendront toujours les mêmes peuples. Notre observation est plutôt un scrupule dont nous rendons compte, qu'un véritable obstacle qu'il soit nécessaire de combattre.

Les trois races que nous avons signalées, paraissent inégalement perfectibles. Partout où se trouve la race nègre, elle offre un caractère d'infériorité relative qui semble lui être imposé par la nature. Partout où elle est en contact avec la race blanche, elle occupe une position subalterne et devient un objet d'exploitation. Elle paraît particulièrement sensible aux besoins physiques, du moins ces besoins paraissent, en général, le but principal de son existence. L'aptitude plus grande aux actes physiques paraît aussi résulter des différences d'organisation qui la séparent des blancs. L'exemple de cette race autorise à croire que les aptitudes physiques sont insuffisantes pour faire naître par elles seules les éléments d'une civilisation un peu avancée. En effet, l'homme dominé par les exigences de son existence matérielle, ne trouve plus rien à désirer quand elles sont satisfaites. Privé du mobile qui le conduirait à un état meilleur, il s'arrête dans cette condition qui suffit à son existence, dont rien ne lui révèle l'infériorité et la misère; au lieu de féconder autour de lui la matière, il la laisse dépérir ou l'épuise. Il ne demande point à une industrie moins grossière l'aisance ou les secours qu'il en pourrait recevoir, et

sa vie se renferme dans le cercle étroit des habitudes dont des besoins nouveaux n'accusent pas l'insuffisance.

On peut, nous le savons, nous opposer l'exemple de nègres actuellement en possession d'une organisation sociale assez puissante en apparence; mais nous ne prétendons pas que les nègres ne puissent pas agir dans les limites de l'action sociale. Ce que l'on a recueilli de l'exemple tiré de leur état, à l'époque où on les a trouvés ; de la situation dans laquelle on les trouve toujours, quand ils sont restés livrés à eux-mêmes, c'est qu'ils n'arrivent point, par leur propre impulsion, à une organisation supérieure à celle de peuplades sans liens civils ou politiques autres que quelques usages traditionnels. On ne peut pas faire d'exception d'après l'exemple des nègres établis et constitués maintenant à Saint-Domingue, et par beaucoup de raisons.

La population d'Haïti est, à la vérité, composée en majorité de purs nègres, mais elle renferme beaucoup d'hommes de race mêlée. Ces hommes, issus du croisement des races pendant la domination des blancs, doivent à cette amélioration physique, un certain ascendant sur les autres. Par

l'expulsion des blancs, ces métis ne peuvent plus que rentrer dans la masse générale, et leur infériorité numérique ne leur donne qu'une action que le reste paralyse. Cependant cette action a existé, elle existe encore. Les Haïtiens, d'ailleurs, ne peuvent pas être considérés comme abandonnés à eux-mêmes. Ils ont été témoins et instruments d'une existence supérieure à celle qu'ils mènent. Il ne serait donc pas rationnel de les citer comme exemple. Parmi les nègres, les Ashantées, encore, présentent le phénomène d'une industrie plus perfectionnée que celle des autres. Mais cette industrie même, qu'est-elle, si on la compare à la plus mesquine des nôtres? Cette industrie bornée les condamne peut-être plus encore qu'une incapacité absolue; car s'ils ont pu parvenir où ils sont, qui les arrête aujourd'hui?

Pour reprendre l'exemple d'Haïti, il y aurait un fait plus concluant encore. Nous avons entendu soutenir que le temps, au lieu de produire des améliorations dans l'état social des habitants, semble amener, au contraire, une dégénérescence et un retour vers leurs habitudes natives. Si le fait est vrai, il est à craindre que les Haïtiens ne

donnent une démonstration plus complète et sans réplique du fait expérimental, dont on a souhaité recevoir d'eux le démenti. Cela ne justifierait pas le droit barbare d'exploitation qu'on s'était arrogé sur eux; constater leur infériorité relative, n'est pas les réduire à une condition pire que celle des bêtes de somme; c'est bien plutôt, tels sont du moins notre vœu et notre intention, appeler sur eux l'intérêt et la protection qui peuvent améliorer leur sort et peut-être perfectionner, par la constance de l'exemple, leur être moral et intelligent.

L'intelligence humaine se développe plus ou moins vite, suivant les circonstances dont l'homme est environné. Les animaux dont il peut emprunter le secours, soit pour sa nourriture, soit pour ses exercices et ses travaux, ont sur le genre de vie qu'il embrassera, une influence immense. Les animaux dangereux dont il doit se garantir, les animaux utiles, qu'il doit soumettre, modifient son existence au plus haut degré.

Ainsi, les peuples chasseurs de l'Amérique, sont agiles, rusés, infatigables, parce que leur vie matérielle est le prix de la force, de la ruse, de l'adresse; ainsi, le Groënlandais, qui vit de la pêche, comme de la chasse, manie la rame et les

flèches. Dans un autre ordre, les peuples sont modifiés par le contact des animaux qui les entourent; l'Arabe, le Mongol, avec leurs chevaux, le Lapon avec ses rennes, le Péruvien avec ses lamas, ont vécu et dû vivre d'une manière différente. Si la nature avait placé près d'eux tous également ces éléments si divers, leurs habitudes s'en seraient certainement ressenties, et une seule observation, surabondante pour des faits évidents par eux-mêmes, vient le confirmer. Les chevaux amenés en Amérique par les premiers conquérants espagnols, se sont multipliés prodigieusement dans le sud [1], et déjà les peuplades éparses dans l'intérieur de ce vaste continent, prennent les habitudes nomades analogues à celles des Arabes et des Mongols de l'Asie centrale. Cette vie errante et dure a totalement changé leur docilité si favorable à la conquête. Elle sauvera peut-être les descendants peu nombreux des paisibles habitants, que leur douceur ne put protéger, et qui n'auraient pas offert une proie si facile, si la nature leur avait accordé une seule chose: le cheval. Si leur nombre augmente, ils

[1] HERDER, t. 2, p. 97.

pourront reprendre un rang et une nationalité dans ces contrées, où jadis ils furent chassés comme des bêtes sauvages, ou écrasés comme des bêtes de somme.

La nature et les animaux ont donné à l'homme la plupart des arts qu'il possède; le chasseur se nourrit et s'habille de sa chasse, il bâtit sa hutte en forme de nid; le pêcheur creuse son canot et lui donne la forme du poisson; le serpent enseigne l'art d'empoisonner les armes; l'oiseau séduit par l'élégance de son plumage aux mille nuances et fait naître l'usage de se teindre le corps de différentes couleurs.

L'agriculture est, de tous les arts, celui qui a exercé le plus d'influence sur la société civile; c'est à lui surtout que l'on doit la propriété qui est le fondement de toute notre organisation sociale. Cependant, cet art lui-même, ne conduit pas directement à cette vie de propriété exclusive et transmissible. Il y a plus, il ne confère pas même partout le droit de propriété personnelle sur la terre, mais seulement sur les fruits. Beaucoup de petites nations nègres cultivent le sol, sans concevoir pour cela qu'il leur appartienne. Chaque année elles le partagent, le cultivent bien ou

mal, et la moisson faite, il retourne au domaine commun [1].

Ainsi, le nègre réalise par indolence, la chimère soi-disant naturelle et philosophique qui s'oppose le plus aux progrès. Sous le climat de l'équateur, règne, sans code, cette loi agraire cause de tant de troubles à Rome, et dont on fait un épouvantail de nos jours. Pure spéculation de l'intelligence, qui a propagé la peur et nui plus que tout le reste auprès des fanatiques du tien et du mien, qui ne savent pas et ne veulent pas se laisser dire que, posséder ou amortir par la possession, sont choses fort différentes.

Nulle part, le nègre ne s'offre à nous à l'état de civilisation active, et je m'explique : par nègre, j'entends bien, la race pure des nègres non-seulement de peau, mais de conformation ostéologique; une partie des Indous aussi est noire, quoique d'une teinte différente, mais sans appartenir pour cela à la race nègre.

Des trois divisions que nous avons vues, la moins élevée est donc la race nègre; au-dessus d'elle et à une grande distance dans l'ordre de la civilisation,

[1] HERDER, t. 2, p. 101.

se présente la race mongole, qui ne serait pas distinguée de la caucasienne, si un caractère singulier ne lui paraissait propre. Avant tous les peuples occidentaux, mais après les Indous caucasiens, la race mongole possédait à la Chine les arts et les sciences qui ne devaient être trouvés que bien tard en Europe. Malgré tous ces moyens que les Mongols avaient trouvés avant nous, nous les avons dépassés dans les routes de la civilisation, partout leurs arts et leurs sciences sont en arrière des nôtres, ils ne nous égalent qu'en un point peut-être, la morale. Dès une époque fort reculée, ils connaissaient l'astronomie, et leurs calculs cependant ne jouissent pas d'une grande estime parmi les savants; ils connaissaient les propriétés de l'aiguille aimantée, et leurs navigations sont circonscrites; ils possédaient la poudre à canon, et ils ont été conquis plusieurs fois; l'imprimerie, et leur système alphabétaire la paralyse. Enfin, tous les voyageurs s'accordent à les reconnaître comme stationnaires, ou peu soucieux d'aucune augmentation de puissance sociale, au moins relativement aux autres peuples. L'intérieur du pays est sillonné de ponts, de routes, de canaux, le commerce intérieur est actif et florissant, l'agriculture est

considérée comme la colonne de l'état, la puissance paternelle y sert de modèle et de fondement à la puissance civile; ce qui n'est sage que dans certaines limites. Ainsi tout justifie l'observation qui a été faite par les Chinois; ils ont trouvé ce qui était nécessaire à leur existence et à leurs plaisirs comme peuple, mais ils n'ont pas été au-delà dans l'intérêt humanitaire. Il paraît donc, comme le dit Herder[1], que si la nature ne leur a pas refusé l'esprit d'invention, elle l'a borné du moins; car ils n'ont rien porté à la perfection, ni utilisé tout ce qu'ils connaissaient. La multitude de leurs caractères et les nuances nombreuses de sons qu'ils expriment d'une manière variée, peuvent bien prouver la délicatesse des sens, mais, l'obligation où ils sont d'avoir recours à cette multitude de sons, élève moins la délicatesse de leurs sens qu'elle ne rapetisse leur génie et le don des combinaisons philosophiques qui rendent à la fois plus claires et plus faciles les langues européennes.

La forme de leur gouvernement, qui n'a pas varié depuis des siècles, n'accuse pas moins cette

[1] Herder, t. 2, p. 293.

immobilité de la pensée. Si c'est un avantage pour l'individu d'être soustrait aux chocs sociaux qui déplacent tant d'existences, c'est un malheur pour les peuples que de rester enfermés dans des combinaisons invariables, qui ne peuvent pas s'approprier à tous les temps; à moins qu'on ne suppose les hommes constamment soumis aux mêmes besoins, et incapables de s'élever à l'idée et à l'espoir d'un mieux possible et réalisable. Les Chinois en ont-ils été plus tranquilles dans leur vie politique, on peut le nier; car leur apathie condamnable, si elle est raisonnée, les livrait comme une proie facile, à leurs voisins plus guerriers. S'il leur fallait subir quelques convulsions politiques, encore valait-il mieux les endurer comme transition à un état meilleur, que comme nécessité à laquelle il n'y a plus qu'à se soumettre sous la main d'un conquérant barbare. Entre toutes les nations du globe, le Chinois seul, représentant la race mongole civilisée, se retrouve le même qu'il fut dans l'antiquité la plus reculée, ce caractère unique, entre toutes les nations du globe, ne peut être qu'une condition de race. Des peuples caucasiens mixtes, les égyptiens, ont eu une organisation politique analogue sur quel-

ques points, elle n'a pas duré; et si elle a été renversée par d'autres peuples plus nombreux et plus puissants, ces peuples ne sont arrivés à cette puissance, que pour n'avoir pas accueilli cette loi d'immobilité. Les Égyptiens sont tombés devant le progrès de l'humanité, devant les Grecs d'Alexandre qui, instruits d'abord par eux, avaient marché et les renversèrent au détriment sans doute de certaines parties, mais, à l'avantage de l'ensemble social, considéré dans ses rapports avec l'humanité.

La troisième division, enfin, ou plutôt la première, dans l'échelle de l'intelligence, est la caucasienne; c'est à celle-ci qu'appartiennent tous les peuples qui, descendus des hauteurs de l'Asie, pour couvrir l'occident, ont porté de là sur le monde, le tribut de leurs arts et de leur puissance. c'est cette race qu'il faut interroger sur l'histoire des révolutions qui marquent le passage des empires sur la terre. C'est à elle qu'il faut demander les monuments des phases de la civilisation; c'est à elle seule que l'humanité doit de pouvoir inscrire sur le frontispice de son temple : progrès.

La race noire exploitée jusqu'ici par les deux autres, se courbe, en tremblant, sous le fouet de ses maîtres; elle ne sait ni les combattre, ni les

fuir; elle attend. C'est la passivité. La race mongolienne, douée de mouvement jusqu'à la satisfaction des besoins en rapport avec l'organisation physique, s'arrête quand elle est parvenue à ce terme; c'est l'immobilité : la race caucasienne a pour bannière l'activité; devant elle, la passion du mieux anéantit l'idée du bien; à elle l'avenir; mais ce n'est pas un don gratuit et obtenu sans combats, c'est le prix de la lutte de l'homme contre une nature rebelle; chacune de ses conquêtes a coûté du sang ou des veilles. L'homme s'use ou meurt au profit de l'humanité. Toutes les connaissances que le Mongol semble oublier dans son orgueil indolent, le blanc caucasien les utilise sans relâche. A peine la boussole est-elle inventée, qu'elle lui révèle un monde, l'imprimerie lui fait conquérir un autre monde plus beau, plus vaste encore, c'est celui de la pensée, désormais devenue accessible par elle à l'humanité tout entière. Mais avant ces leviers immenses qui ont ouvert aux modernes le champ sans bornes de l'avenir; avec des moyens moins puissants, nos aînés ne s'étaient pas abandonnés au sommeil des Chinois apathiques. Les arts élégants de la Grèce et de l'Italie avaient substitué la grâce aux construc-

tions colossales de l'Égypte, et le moyen-âge devait les surpasser encore en répandant le charme de la pensée religieuse sur les arceaux délicats de ses pieux monuments. La Phénicie avait franchi ses étroites limites et porté dans le monde ses colonies, et le produit de ses manufactures et de son commerce. La Hollande, cette Phénicie moderne, a enchéri sur son aînée et parcouru le monde entier jusqu'à ce que l'Angleterre la surpassât encore, en réunissant au commerce qui répand les trésors de la civilisation, l'industrie qui les augmente, la science qui les féconde. Athènes et Rome avaient surpassé, dans les travaux de l'esprit, par la liberté de l'examen philosophique, les prêtres de Memphis et de Babylone. La France et l'Angleterre ont vaincu la Grèce et Rome en créant Descartes et Newton. Après Aristophanes et Menandre, après Plaute et Térence, la nature accomplit son œuvre en nous donnant Molière; elle acheva de briser les lisières de l'humanité par Voltaire et Rousseau; au 19e siècle, elle grava sur le front de l'homme la pensée libre, et la pensée s'est remise à l'œuvre de l'avenir.

Tels sont les caractères tranchés qui nous paraissent établir une ligne de démarcation entre

les trois grandes variétés humaines; mais en dépit de ces variétés, il n'y a sur la terre qu'une seule espèce d'hommes; tous sont aussi différents entre eux que les feuilles des arbres, mais partout dans la nature, la variété individuelle est confondue dans l'unité de l'espèce; si quelques familles se rapprochent plus exclusivement, par un caractère particulier, toutes se rattachent à un type principal qui constitue proprement l'humanité. Au milieu de cette multiplicité si abondante, le caractère de l'unité se retrouve toujours, et nous l'avons traduit par le mot hommes, que la nature plus forte que les systèmes, accorde également à toutes les variétés dont nous avons parlé jusqu'ici.

C'est donc à l'origine de la race caucasienne, comme source de la civilisation qu'elle représente dans toutes les phases, qu'il nous faut remonter.

La création de l'homme se perd dans la nuit du passé, nous ignorons et nous ignorerons très probablement toujours la cause de la différence des races que le temps et les influences des climats sont tout-à-fait insuffisants à expliquer. Nous les trouvons toutes gravitant aux

époques les plus reculées, autour des sommets les plus élevés du globe. L'une autour des hauteurs de l'Afrique, comme il y a tout lieu de le croire, du moins, car ici les documents nous manquent; l'autre, la race mongole sur les pentes des monts Altaï; la troisième, autour des hautes montagnes du Thibet. Nous la nommons caucasienne, par la double raison que les chaînes du Thibet sont liées au système du Caucase, et que c'est par le Caucase, entre la mer Caspienne et le pont Euxin, que les migrations se sont faites. C'est là qu'il nous faut remonter, comme vers la porte qui ouvrit passage à ce monde de peuples qui inonda l'Occident.

Après les grands cataclysmes, dont la géologie nous offre, non l'histoire, mais les monuments et les résultats, nous ne trouvons rien qui puisse faire supposer une création humaine antérieure; aucun fossile humain[1] ne se mêle aux débris des générations animales antédiluviennes, et l'on peut prononcer, après tous les naturalistes et les géologues, que la formation organique la plus récente est celle de l'homme. Qu'il ait survécu au

[1] Cuvier, *Disc. prél.*, *Ossem. foss.*

déluge des livres saints, c'est une autre question. Il ne paraît pas que ce déluge puisse être confondu avec les immenses catastrophes qui ont bouleversé le monde et balayé toute création. Ce que nous pourrions penser seulement : c'est que le déluge dont parle Moïse suivit de près la rénovation des continents ; il le place après dix générations. Il ne fut, peut-être, qu'une tradition confuse de l'état du globe après le premier écoulement des eaux. Les hommes primitifs ont vu la terre encore à demi ensevelie. Leur premier ennemi fut la mer ; l'exhaussement des terrains des montagnes fut le double résultat du travail souterrain des volcans et de l'abaissement du niveau des eaux. Le travail d'écoulement ou d'absorption, de quelque nature qu'il fût, reculait les limites du monde habitable. En même temps, les générations s'agloméraient; elles éprouvaient le besoin de s'étendre, ainsi les points les plus élevés du globe dûrent être les premiers peuplés, et c'est en descendant vers les terrains successivement découverts que les nations ont dû se répandre sur la terre.

Maintenant, ne pourrait-on pas être fondé à dire que les hautes montagnes du globe ont été, partout où nous les avons reconnues, le berceau

de la race qui les avoisine; si les montagnes de la lune ont donné naissance aux nègres, les Andes peuvent être la patrie des Américains, les Alpes celle des Européens; n'y aurait-il point autant de variétés de l'espèce humaine, qu'il y a de hautes chaînes que l'on peut supposer leur asile? Nous avons prévenu cette question en réunissant, sous trois races principales, les variétés de l'espèce humaine. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la partie du débat qui appartient plus particulièrement aux naturalistes et aux géologues. Nous ne préjugeons rien à leur égard; mais fondés sur les séries historiques dont nous allons esquisser le tableau, et sur les données générales les plus probables selon nous, nous adoptons les trois points principaux que nous venons de signaler. Le travail que nous entreprenons justifiera l'opinion que nous avons émise.

Linnée[1] se représentait un point isolé et s'agrandissant successivement, comme le lien primitif et le sommet de la création; la terre nous offre certains plateaux plus élevés que tout le reste du globe, et c'est en Asie qu'ils sont situés; ces pla-

[1] LINNÆ, *amenitates*. — *Academicæ*, t. 7, p. 440. *De tellure habitabili.*

teaux sont peuplés d'un grand nombre d'animaux : or, les animaux domestiques sont originaires de la haute Asie, où on les trouve encore à l'état sauvage, suivant Pallas.[1]

L'Asie, en général, est non-seulement la contrée la plus fertile, mais la plus élevée du globe. Ainsi, en admettant l'hypothèse de la retraite des eaux, elle dut être la première découverte ; l'Asie est aussi le lieu où les forces vivifiantes de la nature agissent avec le plus d'intensité. La raison est donc d'accord avec l'expérience pour en faire le séjour des premières populations humaines.

Un coup-d'œil sur les autres parties du monde rendra cette vérité plus sensible. L'histoire démontre[2] que l'Occident a tiré de l'Asie les hommes et les animaux qui l'ont peuplé, et qu'il était, en partie, couvert d'eau, de forêts et de marais, quand le sol le plus élevé de l'Asie était déjà cultivé. A des époques comparativement rapprochées de nos jours, nous voyons encore la Germanie et la Gaule dans cet état. César et Tacite sont d'accord en ce point. Le centre de l'Afrique

[1] PALLAS. — *Sur la form. des montagnes, Mém. de Pétersbourg*, 1777, 1re partie.

[2] HERDER, t. 2, p. 227.

ne nous est point connu, mais les géographes et les géologues s'accordent à penser que ce plateau n'égale, ni en hauteur, ni en largeur, ceux du continent asiatique.

Enfin, si nous considérons les montagnes escarpées de l'Amérique, ses vallées basses et humides, l'absence d'animaux utiles; partout les gouvernemens, même les plus avancés, annoncer cependant l'enfance des peuples, on sera porté à croire que ce continent est de formation plus récente que le monde anciennement connu. Nous sommes loin, cependant, de vouloir donner ici un simple aperçu comme une opinion. Nous ne sommes pas compétens, et nous l'avouons, sur cette question.

Il restera toujours que, dans le grand procès de l'antériorité des continens, celui que nous appelons le vieux continent se présente avec des titres plus positifs que le nouveau.

C'est donc, comme nous l'avons dit, sur l'ancien continent qu'il faut chercher les sources de la civilisation, et sur cette partie du globe, c'est à l'Asie que nous sommes invinciblement conduits. Le point de départ de toute civilisation est la supériorité de l'homme sur les animaux, l'exercice de

cette supériorité, c'est la souveraineté, et nous la voyons établie en Asie; c'est là, comme le dit Pallas, que nous trouvons tous les animaux domestiques, ou susceptibles de le devenir; c'est là qu'ils ont été soumis à nos besoins; plus on s'éloigne de ces plateaux de l'Asie, plus les animaux domestiques deviennent rares, non pas en nombre de têtes, mais en espèces. Nous pourrions dire à quelle époque plusieurs d'entre elles ont été importées. D'autres enfin ne s'acclimatent point chez nous et ne se trouvent que dans l'Asie et l'Afrique. L'Amérique, nous l'avons déjà observé, en était presque dépourvue. Nos animaux d'Europe viennent presque tous de l'Asie.

Il en est de même de nos plantes et de nos arbres. Dans la plus grande partie de l'Asie, le blé est indigène et l'agriculture a devancé prodigieusement la nôtre; les meilleurs fruits, nous les lui devons également. Si nous avons emprunté quelques végétaux à l'Amérique, nous en savons l'histoire, la tradition seule nous apprend que nous en devons le plus grand nombre à l'Asie. C'est un fait incontesté, car nous n'avons pas entendu disputer la vigne à Noé ni les cerises à Lucullus.

Les plus anciens monuments portent également l'empreinte asiatique. Rien, dans les autres parties du monde, ne peut leur être comparé; rien surtout ne peut leur disputer leur antiquité. En un mot, sous tous les rapports commerciaux, industriels, scientifiques, littéraires, il faut toujours nous reporter vers l'Asie si nous voulons jeter les yeux sur les plus anciens monuments du passé. C'est à l'Inde, au Thibet, à la vieille Chaldée qu'il faut demander ces systèmes cosmogoniques, auprès desquels les récits des autres peuples, ne sont que des fables sans liaison et sans suite. Ces systèmes sont la voix du passé qui cherche à se dévoiler à nous, mais qui ne se révèle pas d'une manière explicite, avec toute l'exactitude d'une histoire authentique. Faut-il pour cela rejeter ce qu'il nous annonce? Un enfant, dit Herder,[1] se rappelle quelques circonstances de ses premières années; si plusieurs enfants élevés ensemble, et séparés depuis, racontent la même chose, ou des faits qui ont entre eux une extrême ressemblance, pourquoi ne les croirions-nous pas? Pourquoi refuserions-nous de

[1] Herder. t. 2, p. 245.

réfléchir sur ce qu'ils disent, surtout si nous ne pouvons obtenir aucun autre renseignement.

Or, ces traditions portent partout une empreinte qui fait reconnaître leur homogénéité. Au Thibet, [1] la tradition veut que la terre soit placée autour d'une montagne gardée par des monstres et des géants; son sommet est habité par les *Lahs*, les parties inférieures, par des êtres moins distingués.

Le Gange est consacré dans tout l'Indoustan, et il descend immédiatement des montagnes saintes; la terre était couverte d'eau, à l'exception des monts des Gates. [2]

Le système de Zoroastre n'a point d'autre base que les croyances du Thibet et de l'Inde; il nous montre la grande montagne Albordy, [3] placée au centre de la terre, d'autres montagnes s'étendent à l'entour. Près d'elle le soleil fait sa révolution, les rivières sortent de son sein, et sur le sommet est situé le paradis.

Partout cette tradition unanime des montagnes

[1] *Georgi alp. tibetanum*, p. 181 et suivantes.

[2] Sonnerat.

[3] Zend Avesta.

primitives, se retrouve dans l'Asie; elle est reconnaissable dans l'influence des mythes des contrées les plus élevées sur ceux des terres basses. Dans la Phénicie, nous verrons figurer dans le nombre des générations, Cassius et Libanus, noms de montagnes : Désignations allégoriques, auxquelles se rattachent des idées et des faits appartenant à l'histoire des hommes.

A la Chine, Yao règne de concert avec les montagnes, et les Chinois célèbrent une grande montagne située au centre de la terre [1].

Dans les traditions égyptiennes, nous pouvons reconnaître un système religieux en harmonie avec celui des Phéniciens; la nuit régnant seule sur la matière confondue, l'argile où sont déposés les germes des choses attendant l'ordre et le mouvement que doit lui imprimer l'esprit, le Créateur du monde.

Une autre idée cosmogonique est également accueillie par tous les peuples, c'est celle du chaos et de l'œuf fécondé, que nous voyons aussi bien éclore en Phénicie et en Égypte que sur les bords du Gange. Orphée semble avoir été le pre-

[1] Chou-King.

mier qui ait introduit, parmi les Grecs, la doctrine *de l'œuf du monde*. Il l'avait probablement puisée chez les Égyptiens.[1] Les Phéniciens donnaient aux corps célestes la forme d'un œuf, et adoraient dans les orgies de Bacchus, un œuf comme symbole du monde.[2] Le même symbole a été employé par les Chaldéens, les Persans, les Indiens et les Chinois, et cela, non seulement à cause de la figure extérieure de l'œuf, mais à cause de sa composition interne; la coquille représentait le firmament, le blanc l'air, et le jaune la terre.[3]

Mais n'anticipons pas sur les détails dans lesquels nous entrerons quand nous arriverons aux croyances religieuses. Certes, ce n'est pas à l'aide de traditions aussi confuses, et que nous n'indiquons ici qu'en passant, que nous espérons arriver à la connaissance du monde primitif, mais il est permis de conclure de ce premier coup-d'œil, de l'ensemble qu'il nous fait saisir et des faits attestés dont nous avons parlé sommaire-

[1] Burnet, *Telluris Theoria sacra*, liv. 2, ch. 10.

[2] Plutarque, *In sympos.*, liv. 2, quest. 3.

[3] *Hist. univ. des Anglais*, t. 1, p. 56.

ment, que c'est aux contrées où ils ont pris naissance que doit être attribuée l'origine du développement civilisateur de l'espèce humaine. L'Asie est cette contrée, et l'analogie de ces traditions ne nous conduit pas seulement à croire à la communauté d'origine, mais elle en circonscrit la recherche et la limite aux plus hauts plateaux de l'Asie.

Une question plus difficile apparaît maintenant, toutes les autres viennent s'y résumer et s'y confondre. L'Asie étant le centre des populations humaines, le berceau de la civilisation, à quel peuple, à laquelle des grandes familles asiatiques faut-il attribuer l'honneur des premiers pas faits sur cette terre nouvellement livrée à l'activité de l'homme? qui le premier commença l'œuvre civilisatrice? Il serait peu digne du philosophe de décider entre de vaines et inutiles rivalités; mais il n'est pas sans intérêt de connaître à qui le monde est redevable des premiers efforts dans cette carrière immense, dont une partie est parcourue. Des considérations d'un autre ordre, rendent cette recherche plus importante encore; à chaque pas nous heurtons autant de prétentions qu'il y a de nations diverses, toutes se rattachent,

comme nous l'avons vu et comme nous le prouverons plus amplement, à une tradition unique; toutes réclament également la priorité. Essayons de saisir le fil qui devra nous guider dans ces obscurités historiques, c'est l'objet qui va nous occuper désormais.

LIVRE II.

ARABES.

L'Égypte est présentée par les Anciens comme la source de la civilisation. — Les Indous sont pour la civilisation de l'Orient ce que les Égyptiens sont pour l'Occident. — Similitudes à chercher entre l'Inde et l'Égypte. — Chronologie égyptienne. —Calcul de Volney. — Calcul de Freret. — Hérodote et Diodore. — Manethon, Apollodore, Eratosthénes. — Le calcul astronomique est d'accord avec les septante. — Éthiopiens. — Éthiopiens, Indous, Égyptiens, ont probablement la même origine. — Assyriens. — Phéniciens. — Leur système cosmogonique est le même que celui des Chaldéens et des Hébreux.— Chaldéens.— Leur origine suivant Xénophon. — Chronologie des Hébreux. — Analogie entre les systèmes indous, chaldéens et hébreux — Tableau comparé des générations hébraïques dans les deux familles, chaldéenne et phénicienne.—Explication de ce tableau. —Les Chaldéens, les Phéniciens, les Hébreux, n'ont fait que varier le même fond. — Identité des Arabes et des Chaldéens.—Will. Jones s'est exprimé d'une manière trop absolue en séparant les Arabes des Indous. — Hébreux, Phéniciens, Syriens, Chaldéens, Arabes, Éthiopiens, Égyptiens, ont parlé le même langage. — Chaldéens et Arabes sabéens. — Race, croyance, langage communs aux Arabes et aux Chaldéens. — Probabilité de l'opinion de Xénophon sur l'origine des Chaldéens — Et des Arabes. — Arméniens, Chaldéens, Arabes, ont les mêmes mœurs et la même langue. — Accord de Moïse et de Xénophon. — Toutes les recherches rassemblées dans ce livre conduisent les peuples de l'Asie occidentale à une souche chaldéenne, et par conséquent Arabe.

La civilisation européenne occidentale est établie sur des documents assez constants, assez ac-

cessibles à nos recherches, pour que son origine ne soit pas sujette à contestation. Émanée d'une double source, elle repousse également tout système exclusif. Les Grecs et les Romains ont influé par leurs mœurs, leurs coutumes, leur organisation politique et civile sur les usages et les institutions héréditaires de nos pères asiatiques. Nous devons aux uns et aux autres les bases de notre organisation actuelle; mais si les institutions politiques se sont confondues, ainsi que les langues et les hommes, nous reconnaissons que la civilisation des Grecs et des Romains a contribué, comme enseignement, dans une proportion plus grande que les traditions, constamment transformées, des peuples venus barbares sur les terres romaines et civilisées.

S'il est vrai que sous le point de vue de notre civilisation, comme nations organisées, soumises à des lois écrites, nous remontions plus immédiatement aux Romains et aux Grecs, par ceux-ci aux Égyptiens, c'est à ce dernier peuple que nous sommes amenés à demander le secret de ses sciences, de ses arts, de ses croyances. C'est lui qu'il nous faut interroger, si nous voulons diriger nos recherches vers le plus ancien peuple, dont

les écrivains classiques nous entretiennent, vers celui qu'ils nous présentent comme l'origine de toute civilisation et de toute lumière.

Anciennement, ni les Barbares, ni les Grecs, n'avaient la connaissance des dieux tels que la théogonie nous les représente. Ces idées, si répandues dans la Grèce, lui venaient de la Phénicie et de l'Égypte. « On trouve les faits dont je « parle, dit à ce sujet Eusèbe, dans Sanchoniaton, « historien antérieur, à ce que l'on dit, à la guerre « de Troie, et que l'on assure avoir été un homme « exact dans ses recherches sur la Phénicie. C'est « Philon, non l'hébreu, mais un plus récent ap- « pelé ordinairement Philon de Biblos qui nous a « traduit toute l'histoire de Sanchoniaton du phé- « nicien en grec. »[1]

Malheureusement nous n'avons plus qu'un fragment de l'ouvrage de Sanchoniaton. L'assertion d'Eusèbe n'en est pas moins aussi précieuse que son témoignage est respectable.

L'opinion de l'écrivain ecclésiastique nous con-

[1] *Préparation évang.*, liv. 1, ch. 9.

duit à examiner celle du savant président de la société asiatique de Calcutta, William Jones.[1]

« Comme l'Égypte paraît avoir été, dit-il, la « grande source des connaissances de l'occident, « et l'Inde celle des connaissances de l'orient, il « peut être intéressant de savoir si les Égyptiens « communiquèrent leur mythologie et leur philo- « sophie aux Indous, ou *vice-versâ*. Mais aucun « mortel ne connaît ce que les savants de Mem- « phis ont dit ou écrit au sujet de l'Inde, et si ceux « de Vârânès (Bénarès) ont assuré quelque chose « concernant l'Égypte, cela est peu satisfaisant. »

Ce passage nous indique assez que c'est ailleurs que dans les récits historiques de ces anciens peuples, qu'il faut chercher la vérité. L'astronomie éclairant la chronologie, semble destinée à suppléer à cette insuffisance des récits tronqués ou altérés, dont le temps ne nous a pas dépouillés. Un autre moyen d'investigation plus puissant encore, résulte des conditions géographiques dans lesquelles se trouvent les peuples, des similitudes de langage, des analogies entre les croyances.

Si l'on parvient à rendre ces similitudes évi-

[1] Will. Jones, *Mémoires de Calcutta*, t. 1, p. 205.

dentes, il est impossible de ne les pas croire émanées d'une source commune. S'il fallait effectivement admettre autant d'origines distinctes, qu'il y a de peuples, les ressemblances, antérieures à toute communication, ne pourraient plus être que l'effet du hasard. Or la raison se refuse à admettre, aucun monument ne constate ou ne suppose même une création multiple sur des points divers et éloignés, dans des conditions semblables. Cette multiplicité de germes identiques, dispersés au hasard, serait une anomalie dans la simplicité et l'unité qui président à l'ordre universel.

Désignons d'abord les peuples entre lesquels on peut circonscrire cette recherche. Les Assyriens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Éthiopiens, les Chaldéens, les Perses, les Chinois ont tous aspiré à cette priorité d'origine et sont les seuls entre lesquels on puisse admettre avec quelque fondement cette espèce de lutte.

Diodore et d'autres historiens constatent que l'Égypte a été peuplée et civilisée par des hommes descendus des montagnes de l'Éthiopie. Ces hommes s'avançaient prenant possession des terres que la mer abandonnait. L'écriture hiéroglyphique était l'écriture vulgaire en Éthiopie. Enfin, tout

porte à croire que l'Inde avait fourni à l'Éthiopie ses usages et ses sciences, les gymnosophistes y étaient établis comme dans l'Inde. Eusèbe, le Syncelle et d'autres l'attestent.

Ce simple aperçu nous conduit déjà à cette hypothèse : qu'entre ces peuples rivaux d'ancienneté, il pourrait y avoir unité, et que les prétentions pourraient n'être fondées que sur un oubli fortuit ou volontaire des circonstances qui auraient présidé à leur établissement. Examinons attentivement, car on ne peut s'en rapporter sur parole à des écrivains qui sont parties intéressées ou se contredisent à chaque pas.

La chronologie très-embarrassée de l'ancienne Égypte, ne peut être établie, ou du moins tentée, qu'à l'aide d'un petit nombre de documents ou contradictoires, ou peu d'accord entre eux. Ces documents sont : [1]

1° Le tableau sommaire d'Hérodote, en son second livre ;

2° Le fragment de Manethon ;

3° L'ancienne chronique que le Syncelle oppose à Manethon ;

[1] Volney, *Recherches nouvelles*, t. 2, p. 289 et suiv.

4° Le fragment d'Ératosthènes, liste des rois thébains que n'avait pas mentionnée Manethon;

5° Diodore de Sicile, dont l'ouvrage sert surtout à classer les matériaux fournis par les autres; enfin les passages conservés par quelques auteurs anciens, tels que Strabon, Pline, Tacite, Joseph, les livres juifs et un fragment anecdotique reproduit par Eusèbe. C'est le fragment de Sanchoniaton.

Le système des générations, introduit par Hérodote, et la durée des 341 règnes et pontificats, car ils sont en nombre égal, depuis Menès jusqu'à Sethon,[1] représente 11340 ans, nombre reçu, quoiqu'il renferme une erreur de 26 ans. Ce calcul présente des impossibilités qui empêchent de l'admettre. Il confond les générations avec les successions du père au fils. Ces successions n'ont pas eu lieu, au rapport des prêtres, et nous voyons d'ailleurs des étrangers régner en Égypte, comme les 17 Éthiopiens.

La seule donnée à recueillir de l'exposé d'Hérodote,[2] c'est l'exactitude historique, depuis Cam-

[1] Volney, *Recherches nouvelles*, t. 2, p. 323.
[2] *Ibid.*, 327.

byse, en remontant jusqu'au règne de Psammétique. Avant ce prince, jusqu'à Mœris, il n'y a pas précision suffisante pour dresser une échelle suivie. Au-delà de Mœris, ce sont des récits absolument vagues; le seul point déterminé, avec une sorte de certitude, est l'existence du conquérant Sésostris, entre les années 1300 et 1350. Point de doctrine constant chez les savants d'Egypte au temps d'Hérodote.

Les différentes copies de Manethon, ou listes d'après Manethon, ne sont pas d'accord entre elles. [1] Prenons pour base une époque importante de l'Égypte ancienne, celle de l'invasion des pasteurs. On trouve, pour cette époque, une certaine concordance.

L'ancienne chronique, citée par Manethon dans le Syncelle, donne l'an . . . . 1851.

Eusèbe, dans le Syncèle. . . . . 1830.

Eusèbe, dans la chronique de Scaliger. 1807.

L'historien Joseph, en prenant soin d'expliquer son calcul, se rapproche de cette dernière supputation. On arrive, avec Volney [2], à 1795 ans. En

[1] VOLNEY, *Recherches nouvelles*, t. 2, p. 334.

[2] *Ibid.*, 364.

résultat, on peut fixer cette invasion des pasteurs de 1800 à 1810.

Manethon les dit Arabes, Africanus les dit Phéniciens. Il n'y a point là de contradiction pour nous, car les Phéniciens sont, et nous l'établirons, d'origine arabe.

D'après tout ce que nous avons dit du désordre et des contradictions de la liste d'Africanus,[1] copiste apparent de Manethon, nous avons droit de croire que la dynastie des pasteurs a été la borne historique des savants de Memphis ; les rois Thébains, au-delà de cette époque, n'y figurent point, et la liste d'Eratosthènes, copiée par Apollodore, n'est pas complète. Pour sortir de cette difficulté, il faut avoir recours à Diodore.

Cet historien nous donne comme résultat de ses recherches et comme un fait non contesté de son temps :[2]

« Que le royaume de Thèbes fut le premier
« civilisé et le plus célèbre de toute l'Égypte. La
« ville de Thèbes, dit-il, fut fondée, selon quel-
« ques-uns, par le dieu Osiris lui-même qui lui

[1] Volney, 379.
[2] *Ibid.*, 380.

« donna le nom de sa mère. Mais, ni les auteurs,
« ni les prêtres ne sont d'accord à ce sujet; plu-
« sieurs assurent que cette ville a été bâtie bien
« plus tard par un roi nommé Busiris.[1] »

Les savants français de l'expédition d'Égypte[2] expliquent cette différence d'opinions; ils ont mesuré géométriquement le local de Thèbes, et nous y font distinguer quatre, et même cinq enceintes différentes. Les matériaux employés, le style et l'art des constructions, indiquent des époques diverses. On a pu attribuer la fondation de la ville à celui qui la fit la plus riche et la plus puissante; pour la part qui doit être rapportée à Busiris, ce serait cette portion qui porte le nom de Karnak.[3] Les caractères astronomiques font penser que cette construction eut lieu vers 2400, six siècles avant l'époque des pasteurs, que nous avons placé vers 1800, avant notre ère.

Diodore ajoute que les années comprises entre Menès et Busiris Ier, sont de 1400, puis entre Busiris Ier et Busiris II de 200. Ajoutons 1600 au

[1] Diod., liv. 1, p. 18. *Éd.* Wesseling.
[2] Volney, 383.
[3] *Ibid.*, 408.

2400 trouvés ci-dessus, nous aurons, pour la période de l'ère chrétienne à Menès 4000 ans. Ce qui est au-dessous de l'antiquité que les Égyptiens eux-mêmes voulaient se donner, lorsque le même Diodore dit que leurs lois, suivant eux, florissaient depuis 4700 ans.[1]

Tels sont les éléments de la diseussion de Volney; nous avons eu soin d'indiquer les sources, afin que la vérification des assertions, des calculs et des dates, fut facile. Si l'on admet avec plusieurs auteurs que Menès soit le même que Menou des Indiens, ou Noé des Juifs, Xixuthrus des Chaldéens, on trouvera sans doute impossible d'établir des concordances régulières ou absolues de temps. Mais si l'on examine aussi qu'il n'y a dans tous les calculs de ce genre, que des hypothèses ingénieuses, et qu'au-delà de 2000 ans avant notre ère, il est impossible, à qui que ce soit, de trouver des indications suffisantes pour établir une opinion sur une base solide et complète : on pourra convenir, en général, que l'antiquité prodigieuse de tous ces peuples, au moins d'après leurs calculs, ne prouve pas plus pour les uns que pour

[1] Volney, 414.

les autres, et que les prétentions chronologiques sont impuissantes à rien déterminer d'une manière dont l'esprit puisse être satisfait.

Au reste, nous ne nous bornerons point à la discussion de Volney. L'obscurité de la question et l'importance qu'on y a toujours attachée, méritent bien qu'on cherche à s'éclairer par plus d'une opinion. Dans ces matières il en est peu qui soient aussi imposantes que celle de Freret. Nous allons l'exposer, et on verra qu'elle diffère peu de celle de Volney; elle n'en diffère même point, car dans les temps de ténèbres, un petit nombre d'années sur des chiffres énormes ne peut nous arrêter.

Hérodote et Diodore commencent également l'histoire d'Égypte à Menès. [1] L'intervalle indiqué par le premier est beaucoup plus long que celui que signale le second. Il est clair que les prêtres consultés par Hérodote, employaient des années plus courtes que celles des prêtres dont Diodore rapporte le sentiment.

En supposant les 11340 ans d'Hérodote, pris pour des saisons de trois mois égyptiens, nous

[1] Freret, t. 9, p. 14.

aurons 2794 ans solaires, suivant Freret, et 2835 ans, suivant Bailly.[1] Ils finissaient au règne de Sethon et à la guerre de Seinnacherib, en l'an 710 avant Jésus-Christ. Suivant cette hypothèse, le commencement de Menès tombait l'an 3504 avant Jésus-Christ, suivant Freret; l'an 3545, suivant Bailly.

Les 9500 ans de Diodore[2] pris pour des saisons de quatre mois lunaires, donnent 2964 solaires. Cet intervalle finit l'an 538 avant Jésus-Christ; le règne de Menès tombe dans cette hypothèse à l'an 3502. Les deux calculs ne présentent ainsi que deux ans de différence, ou 41 ans suivant Bailly; on aura peine à croire que cette coïncidence puisse être l'effet du hasard.

L'ancienne chronique égyptienne[3] compte 36,525 ans, depuis le règne du soleil, jusqu'à la fin du règne de Nectanebus, 15 ans avant l'empire d'Alexandre. Elle ne comprend pas, dans ce calcul, le régne de Vulcain, qui est de 12,000 ans dans Diogène Laerce.[4] Ce chiffre de 36,525 était

[1] *Astron. ind., discours prélim.* p. cxxxvj.

[2] DIODORE, liv. 1, p. 29.

[3] SYNCELLE, p. 51-52.

[4] DIOG. LAERCE, liv. 1, ch. 13.

la période de restitution : il contient 33,984 ans, pour le temps du règne des dieux. Sur ces 33,984 ans, 30,000 sont affectés au règne du soleil, 3984 à celui de Saturne et des douze grands dieux. Ainsi, il reste 2541 ans pour le règne des hommes, jusqu'à la fin de Nectanebus. Si on retranche de ces 2,541, 217 pour les huit demi-dieux,[1] nous aurons 2,324 ans pour le règne des hommes. Ces 2,324 finissent à la quinzième année, avant l'empire d'Alexandre, c'est-à-dire 346 ans avant l'ère chrétienne. Ainsi, en additionnant le règne des hommes, sans en séparer les huit demi-dieux, nous obtenons :

Demi-dieux.	217.
Hommes.	2324.
De la fin de Nectanebus à l'ère chrétienne	346.
	2887.

Or, Manethon nous donne 3555 ans, comme la somme totale de la chronologie égyptienne,

[1] Syncelle, 51

jusqu'à la quinzième année, avant la conquête d'Alexandre. En retranchant les 2541, le commencement des dynasties de Manethon tombait 1014 ans avant le temps historique.

Manethon comprenait, dans son calcul de 3555 ans, non seulement le règne d'Osiris, d'Isis, d'Orus et des dieux de la dernière classe; mais encore celui des dieux antérieurs à Osiris. Ainsi, le nombre de 113 familles,[1] qu'il répartit entre trente dynasties, se compose des 92 de la vieille chronique, auxquelles il faut ajouter 21 règnes. Les 92 générations de la vieille chronique s'accordent avec les 91 qui résultent des 53 d'Apollodore,[2] jointes aux 38 d'Eratosthènes,[3] le règne des dieux ne figure pas dans ces 91. Il est donc clair que Manethon, comptant 1014 ans de plus que la vieille chronique, comprenait, dans sa chronologie, la durée des rois antérieurs au temps historique.[4]

Syncelle nous apprend que ces cent-treize rè-

[1] SYNCELLE, p. 52.

[2] *Ibid.*, p. 147.

[3] *Ibid.*, p. 91.

[4] FRERET, t. 9, p. 26.

gnes successifs avaient duré 3555 ans, depuis la fondation de la monarchie, jusqu'à la quinzième année avant le règne d'Alexandre, qui a commencé, en Egypte, 331 ans avant Jésus-Christ.[1]

Ainsi, nous voyons deux systèmes en présence :

1° Le calcul de Manethon.

2° Celui d'Apollodore et d'Eratosthènes.

Les deux calculs n'offrent, comme différence, que les chiffres de 91 et 92 générations; admettons ce chiffre de 91 : en supposant chaque génération de 30 ans, nous obtenons, pour résultat, 2730 ans. S'il est vrai maintenant que le chiffre de 3555 ans, donné par Manethon, représente la durée entière des successions égyptiennes, il est clair que tout ce que ce chiffre contient au-delà de 2730 ans doit être considéré comme représentant les vingt-et-un règnes que Manethon ajoute à la chronique. Or, la différence, entre 2738 et 3555, est 825; ce dernier nombre devrait donc être considéré comme représentant le règne des dieux. En évaluant, comme des règnes ordinai-

[1] SYNCELLE, p. 52.

res, ces vingt-et-une générations de dieux, nous avons 39 ans, comme moyenne pour chacun; c'est trop, mais ces règnes des dieux sont susceptibles de tant d'objections, qu'il faut peu s'arrêter aux calculs auxquels on les peut soumettre.

En réunissant enfin aux 2730 des chroniques, les 825 de la génération des dieux, ou, en d'autres termes, aux 3555 de Manethon, les 346 ans écoulés, depuis la quinzième année, avant le règne d'Alexandre, nous obtiendrons, pour la somme de prétentions égyptiennes, 3,901 ans avant notre ère.

C'est le chiffre le moins élevé que l'on puisse donner à l'antiquité égyptienne. Le chiffre donné à l'antiquité du monde par la Vulgate, est de 4000 ans; suivant le plus grand nombre de chronologistes; ainsi, il y aurait à peu près accord entre Manethon et la Vulgate.

Mais il existe une autre méthode d'évaluation qui peut conduire à des résultats tout-à-fait en rapport avec ce que nous aurons à établir quand il sera question de la chronologie des autres peuples.

Diodore [1] dit formellement que les Égyptiens

[1] Liv. 1, sect. 1, parag. 26.

ont compté les mois pour les années. Or, ces mois n'étaient que des mois lunaires, ou de 28 jours; il est facile de s'en assurer dans la discussion de Bailly.[1]

Or, 30,000 ans du règne du soleil, font 840,000 jours, à peu près 2300 ans solaires ou 2342 ans lunaires.

Les années des douze grands dieux sont de la même espèce; ainsi, les 3984 font 315 ans.[2]

Il est plus simple et plus naturel de préférer ce calcul astronomique, lorsqu'il s'agit de religions astronomiques, à des calculs de chronologie et de générations, toujours incertains.

NOUS OBTIENDRONS AINSI :

Pour le règne du soleil	2342 ans.
Pour les douze grands dieux	315
Pour les huit demi-dieux	217
Années solaires jusqu'à Nectanebus . . .	2324
Jusqu'à notre ère	346
TOTAL	5544

Joseph donne à la durée du monde, avant notre

[1] *Astronomie ind. Disc. prél.,* p. cxviij.

[2] *Ibid.,* p. cxxxvj.

ère, 5555 ans. C'est le chiffre le plus élevé de la chronologie égyptienne, il s'accorde avec celle des Septante. Ainsi, il se trouverait entre les deux chiffres une très-légère différence: dans les deux cas il n'y aurait donc point lieu à des prétentions exagérées.

Nous expliquerons, plus tard, au livre réservé aux concordances chronologiques, pourquoi nous adoptons le calcul des Septante. Nous en avons assez dit pour affirmer que, sous le point de vue chronologique, l'Égypte n'est pas fondée à réclamer la priorité. Cette prétention disparaîtra bien davantage, si nous nous reportons à ce que nous avons dit des races, au livre premier. Nous avons vu que les Égyptiens sont une nation évidemment mêlée de plusieurs races. Enfin, ces deux données se fortifieront encore d'autres considérations de civilisation et de langue qui feront l'objet de recherches ultérieures.

Parlons de l'Éthiopie que les anciens nous présentent, comme la source de la civilisation et de la population de l'Égypte.

Ils[1] partageaient l'Éthiopie en orientale et occi-

[1] *Voyage de Norden,* p. 166, t. 2. (*Note de Langlès.*)

dentale. La première de ces deux contrées s'étendait vers la Mauritanie, la seconde vers l'Égypte sur les confins de la Thébaïde, avec laquelle on l'a souvent confondue. Il y a tout lieu de croire que les Indiens, partis des bords de l'Indus, s'établirent en Afrique, au-dessus de l'Égypte, c'est-à-dire dans l'Éthiopie occidentale. Le caractère éthiopien a même porté long-temps le nom d'Indien; Postel[1] désigne cette langue sous le nom de *Lingua Indica* dans son alphabet. Leurs descendans auront ensuite peuplé l'Égypte, tandis que d'autres colonies indiennes se répandaient dans la Chine[2] et au Japon, où elles portèrent les sciences et les arts. De là, cette étonnante ressemblance entre les Indiens, les Égyptiens et les Chinois.

La filiation des Chinois, par les Indous, est une opinion de Will. Jones, adoptée par Langlès. Nous l'examinerons plus tard à l'article des Chinois.

Will. Jones[3] prétend que les Éthiopiens de Mé-

[1] Postel, alph. *Durod. linguarum*.

[2] Voir *Livre des Chinois*.

[3] *Recherches asiatiques*, t. 3.

roé étaient le même peuple que les premiers Égyptiens et les premiers Indous. Ajoutons que les caractères alphabétiques, les monuments d'architecture et de sculpture, et les immenses travaux souterrains de ces trois nations démontrent, jusqu'à l'évidence, leur primitive identité.[1] En effet, le caractère copte ou moderne des Égyptiens, ainsi que l'Éthiopien et le sanscrit s'écrivent de gauche à droite : les voyelles, dans les deux derniers alphabets, sont annexées aux consonnes et forment, avec elles, un système syllabique très simple; enfin, il suffit d'avoir les premières notions de la langue éthiopienne pour être frappé de l'étonnante ressemblance des lettres de cette langue avec les caractères de l'ancien sanscrit, et surtout avec ceux des inscriptions des caves de Canarah, qui remontent au-delà de tous les périodes connus de l'histoire indienne. L'immense étendue de ces caves, de celles d'Éléphanta, d'Ambola et d'Ellora; les innombrables et colossales statues qu'on y a creusées dans le roc même, les idoles qu'on déterre journellement

[1] NORDEN, t. 3 (*Notes de Langlès*), p. 348 et suiv.

à Gayah, les plus antiques pagodes de l'Inde à forme pyramidale, décèlent à la fois les préjugés religieux, l'industrie, le style, la patience et les traits bien prononcés de cette même race d'hommes, qui creusèrent les syrinx près de Thèbes, les catacombes de Sakarah, sculptèrent les statues colossales de la haute et basse Égypte et élevèrent les pyramides. Certains naturels de l'Inde et de l'Afrique nous offrent encore aujourd'hui d'autres conformités sur lesquelles nous n'insisterons pas; celles que nous avons indiquées suffisent pour établir qu'à une époque très reculée, les habitants de l'Inde et de l'Égypte avaient la même origine, la même religion et les mêmes arts.

Ajoutons, car nous ne voulons pas tirer de tout ceci les conclusions de Langlès, qui rapportait toute civilisation à l'Éthiopie; que la civilisation de l'ancienne Égypte n'a pas suivi le cours du Nil.[1] Elle a, au contraire, remonté ce fleuve; aussi les mots coptes viennent des langues indogermaniques. Les identités établies par Langlès n'en sont pas moins constantes, et nous en ferons usage pour arriver à notre but.

[1] Maltbrun, t 2, p. 669. *précis de la Géographie*.

On ne peut pas attribuer la civilisation éthiopienne aux Arabes hiémarites, à cause de la similitude de leurs langues; car la conquête de l'Éthiopie, ou d'une partie, par les Arabes, a dû les y porter, et c'est d'un temps plus reculé que nous parlons.[1]

Il est impossible, après les similitudes que nous venons de signaler, de se refuser à croire à des rapports anciens; mais il reste toujours une difficulté insoluble au premier coup-d'œil, sur laquelle, cependant, une attention plus réfléchie peut jeter quelque lumière.

Partout où nous voyons la race nègre, livrée à elle-même, partout où l'absence d'influence extérieure se fait reconnaître, à peine trouvons-nous trace de la civilisation la plus imparfaite. Or, tous les naturels de l'Afrique sont de véritables nègres, les Égyptiens comme les autres, s'il fallait en croire Volney.

« Ce sont de véritables nègres, de l'espèce de tous les naturels d'Afrique.[2] »

Comment se peut-il donc que les Éthiopiens,

[1] Silvestre de Sacy, *Inscrip.*, t. 50.

[2] *Voyage en Syrie*, t. 1, p. 75.

qui sont nègres de pure race, puissent descendre des Indiens, parmi lesquels il y a des nègres, à la vérité, mais à traits aquilins et tout différents de la race africaine? Comment seraient-ils arrivés à une civilisation analogue à celle des Indiens, si, d'ailleurs, nous voyons la race nègre rester dans un état d'enfance qui se retrouve dans toute l'étendue des territoires qu'elle couvre; c'est qu'il faut faire une distinction entre les peuples désignés comme Éthiopiens; et tout en convenant que la race nègre a dû se trouver très répandue en Égypte, accorder que les classes élevées au moins, appartenaient à la race blanche caucasique.

Les Indiens, partis des bords de l'Indus, ont dû remonter le cours du Nil, et s'y seraient probablement établis, si une colonie naissante et nécessairement peu nombreuse avait pu résister aux inondations du fleuve qu'elle n'avait pas appris à connaître, et qu'elle ne pouvait ni prévoir, ni arrêter. Chassée de ses premiers établissements, une pensée toute naturelle a dû lui persuader que plus on se rapprocherait de la source du fleuve, moins les inondations seraient à craindre, et son nouveau pèlerinage fut la consé-

quence de ce raisonnement. Ce fut ainsi qu'elle remonta jusqu'à l'Éthiopie. Là se trouvait la race nègre sans civilisation, mais nombreuse relativement à la colonie, car elle habitait le pays le plus fertile de l'Afrique. Mêlée à cette population, la colonie indienne[1], par des alliances successives dut altérer son caractère primitif. Mais il est dans la nature des choses que la puissance appartienne aux lumières et à la civilisation, il est naturel de croire que la colonie indienne, en s'assimilant jusqu'à un certain point comme race à la race la plus nombreuse et la plus forte, amena à son tour cette même race à ses usages et à sa civilisation. Elle forma toujours la classe la plus élevée; conquête réciproque de l'intelligence et de la matière réagissant de l'une à l'autre race, et qui opéra une fusion complète contre laquelle l'expérience ni la logique ne peuvent réclamer. La Chine nous montrera plus tard le même phénomène. L'Éthiopie civilisée put à son tour suivre en redescendant le cours du fleuve, et prévenir par son industrie, les catastrophes contre lesquelles n'avait pu lutter

[1] *Sur l'Analogie du culte indien et égypt.* Voir p. 321, t. 3 de NORDEN.

une faible colonie. Il faut considérer de plus que le nom d'Éthiopien a été beaucoup trop généralisé. Les anciens le donnaient à des peuples asiatiques tandis que les recherches des modernes l'ont circonscrit dans une partie de l'Afrique à l'Occident de la Nubie et de l'Abyssinie. C'est à l'Abyssinie que l'on doit surtout rapporter ce qui se dit de l'analogie des Éthiopiens et des Indous. Mais il est juste d'accorder que le voisinage des Éthiopiens et des Abyssins a dû amener, soit dans la civilisation, soit dans les races, une fusion qui explique les nombreuses ressemblances qui existent entre les Abyssins, les Éthiopiens, les Égyptiens, les Arabes et les Indous.

Ainsi s'explique le réçit des anciens historiens qui font descendre les Égyptiens de l'Éthiopie. Les Coptes, descendants des anciens Égyptiens, ne sont pas des nègres quoiqu'ils retracent quelques-uns de leurs caractères. Ils appartiennent à la race caucasique par la forme de leur cerveau. La tête du sphinx prouve le rôle que la race nègre a dû remplir dans l'Égypte, c'est l'extérieur nègre et il semble, à considérer les restes des monuments Égyptiens, que l'art chez eux empruntait ses formes à plus d'un type. Cela se rapporte à l'obser-

vation de Blumenbach.[1] Telle est la condition toute naturelle de l'Égypte. Limite de l'Asie et de l'Afrique, elle a été le terrain d'assimilation où les deux races se sont réunies et ont rendu, sans l'élever jusqu'à cette idée sans doute, mais par le fait de leur alliance, le premier hommage à la fraternité universelle.

Il restera toujours après cela qu'il y a eu diverses races entre lesquelles il est impossible d'assigner des rangs d'ancienneté : Cette question n'est pas de nature à être soulevée ici, quelque soit d'ailleurs l'intérêt qu'elle puisse offrir. Les éléments n'en sont pas de nature à ouvrir un champ bien vaste à la discussion ; car où trouver les monuments de la race nègre, et prouvera-t-on jamais l'une ou l'autre de ces deux propositions : les races inférieures sont-elles une dégénérescence ? Ou les races supérieures un progrès dans l'ordre de la création?

Nous ne prétendons rien préjuger sans doute, quoique nous puissions croire que la dernière proposition soit théoriquement plus conforme à

[1] Livre 1er

la loi générale de progrès, et nous nous arrêtons à l'opinion de Cuvier.[1]

« Tous les caractères nous montrent que la « race nègre a échappé à la grande catastrophe « sur un autre point que les races Caucasique et « Altaïque dont elle était peut-être séparée de- « puis long-temps quand cette catastrophe ar- « riva. »

Nous accordons pleinement cette conséquence. Notre but n'est pas de remonter au premier homme, ni à un fils noir, comme Cham, d'un père blanc comme Noé; nous cherchons à établir par l'analogie les liens qui rapprochent les peuples les uns des autres, et autant que nos connaissances peuvent nous y conduire, à déterminer les sources de la civilisation pour en constater l'unité, base nécessaire de toute étude de ses développements et de ses progrès. Ainsi les trois races sont antérieures au dernier bouleversement. Ce bouleversement dès-lors ne fut pas complet, et si pour vouloir admettre d'une manière rigoureuse l'assertion de la destruction totale affirmée par

[1] *Disc. prélimin., Ossem. fossiles.*

Moïse, on croit à la reproduction absolue du genre humain par la famille de Noé, nous sommes forcés d'avouer notre doute. Il y aurait certainement eu insuffisance de temps. De deux choses l'une, où le genre humain a survécu au déluge de Moïse et nous le croyons, ou la chronologie et les traditions de tous les peuples sont fausses et on ne peut point le penser.

Déjà les Éthiopiens et les Égyptiens disparaissent, le vaste empire d'Assyrie va nous occuper maintenant. Mais c'est une discussion dans laquelle doivent figurer beaucoup d'éléments et nous avons à les examiner d'abord, pour les rattacher plus tard et en former un ensemble qui nous paraît devoir résulter de nos recherches. L'Assyrie s'agrandit des dépouilles d'un empire plus ancien, de la Babylonie. Au rapport de Ctésias, ce royaume était très civilisé et inexpérimenté à la guerre. Il avait comme les anciens peuples asiatiques une caste sacerdotale que nous voyons sous le nom de Chaldéens[1] dominer encore dans la capitale des vainqueurs, par l'ascen-

[1] Volney, *Chron. des Babyl.*, t. 2, p. 156, des *Recherches nouv.*

dant du savoir. Il y a donc lieu de rechercher si un royaume des Chaldéens fut établi avant celui des Assyriens.

C'est ce que Volney fait résulter d'une discussion détaillée dont nous ne pouvons insérer ici que les résultats: il admet que le royaume des Chaldéens fut établi avant celui des Assyriens, lesquels avant Ninus ne possédaient probablement que le pays montueux situé entre l'Arménie et la Médie, tandis que les Babyloniens possédaient tout le plat pays situé entre la mer (le golfe Persique), le désert et les montagnes. Ce fut le domaine constant de la race Arabe. Cette observation va nous servir de point de départ pour renfermer, sous cette dénomination générale d'Arabes, tous les peuples situés à l'occident de la Perse. Leur origine paraît les y rattacher et nous en trouvons plus d'un témoignage. Les Arméniens, dit Strabon, [1] les Arabes et les Syriens ont entre eux des rapports marqués pour la forme du corps, pour le genre de vie et pour le

[1] Livre 1er, p. 41.

langage, et les Assyriens ressemblent entièrement aux Arabes et aux Syriens.[1]

Nous n'insistons pas maintenant sur ce fait, parce qu'il doit ressortir d'une manière complète d'une autre discussion, dont l'objet sera la similitude des peuples Assyriens, Chaldéens, Arabes et par conséquent l'indivisibilité, au moins quant à leur origine, de ces peuples. Nous devons nous occuper de ceux qui tenant une place à part dans l'histoire, doivent cependant être ramenés à cette souche : c'est le cas du peuple phénicien dont les annales ont été présentées comme antérieures à celles des autres peuples, tandis qu'elles sont identiquement les mêmes que celles des Chaldéens et des Juifs, avec lesquels ils ne formaient originairement qu'une famille. C'est ce que nous allons chercher à établir par le témoignage d'un grand nombre d'auteurs.

Les Phéniciens étaient probablement Arabes d'origine, établis en premier lieu sur les bords de la mer Rouge[2]. Ils s'y étaient déjà sans doute livrés à la navigation et je soupçonne[3] même

[1] STRAB. Livre 1er, p. 42.

[2] HERODOTE, liv. 1er, p. 2.

[3] CLAVIER, *Hist. des premiers temps de la Grèce,* t. 1, p. 3.

qu'ils avaient eu quelques relations de commerce avec les Indiens. Il n'y avait pas long temps que les Phéniciens habitaient les côtes de la Méditerranée lorsque Inachus vint à Argos, environ 1930 ans avant notre ère. Cette date est confirmée par le témoignage même de Moïse. Il dit, à l'occasion de l'arrivée d'Abraham dans la Palestine, environ 1900 ans avant Jésus-Christ, que les Cananéens ou Phéniciens étaient dès-lors dans le pays. Je serais porté à croire, ajoute Clavier, qu'ils étaient les mêmes que les Hyc-Sos ou pasteurs qui possédèrent pendant quelque temps une partie de l'Égypte, suivant le témoignage de Jules Africain [1]. La quinzième dynastie, celle des pasteurs, fournit six rois Phéniciens suivant cet écrivain. Certains usages religieux des Phéniciens rappelaient ceux de l'Égypte. Les sacrifices humains venaient même de ce pays. On a contesté cet usage affreux et on a voulu en laver les Égyptiens, mais malgré l'opinion d'Hérodote les Égyptiens ont sacrifié des hommes [2]. Ce fut sans doute dans un temps fort antérieur à Moïse, car il n'en parle pas.

[1] SYNCELLE, p. 61.

[2] CLAVIER, t. 1, p. 30. *Hist. des premiers temps de la Grèce.*

Déjà à l'époque de l'écrivain sacré, Sidon était une ville célèbre. Les Phéniciens étaient établis depuis assez long temps sur les bords de la Méditerranée pour avoir pu donner à leurs villes et à leur commerce une extension qui les rendait une nation importante dans le monde.

Les Grecs traduisaient le mot phéniciens, par Érythréens, qui signifie rouges [1].

Les anciens historiens s'accordent à faire venir les Phéniciens de la mer Rouge. Hérodote le leur fait dire [2], Pline [3] et Justin [4], celui-ci moins explicitement, émettent la même opinion.

Strabon [5] rapporte qu'on assurait que les Phéniciens et les Sidoniens étaient une colonie venue des bords de l'Océan et on les nomme Phéniciens, dit-il, à cause de la mer Rouge ou Érythrée.

Pline attribue au roi Érythras, roi rouge, ou Edom, l'invention des esquifs pour naviguer dans

[1] *Court de Gebelin*, p. 60, t. 8.

[2] Liv. 7, p. 546, édit. WESSELING.

[3] Liv. 4, ch. 22.

[4] JUSTIN., liv. 18, chap. 3.

[5] Liv. 1er, p. 42.; *id.* 16, p 766.

les îles de la mer Rouge. C'était le nom que les anciens donnaient à la mer des Indes et que nous avons limité au détroit qui sépare l'Égypte de la côte d'Asie. « Danaus le premier, dit Pline, « arriva d'Égypte en Grèce sur un vaisseau. Avant « on se servait d'esquifs inventés dans les îles « de la mer Rouge par le roi Érythras.[1] »

Il résulte de là une tradition constante que le nom des Phéniciens était le même que celui des Érythréens ou rouges ; qu'ils furent ainsi appelés parce qu'ils étaient originaires des bords de la mer Rouge, et que ce fut de ce pays qu'ils vinrent demeurer à Tyr et à Sidon.

Or les peuples qui habitaient les côtes de la mer Rouge, ou l'Arabie Pétrée, étaient aussi connus sous le nom d'Iduméens ou hommes rouges, descendants d'Édom. Ils étaient par conséquent Arabes. Les uns restèrent dans leur pays, les autres émigrèrent sous le nom de Phéniciens et fondèrent les villes que Moïse trouva déjà florissantes.

Les Phéniciens se rattachent ainsi à la fa-

[1] Liv. 7, ch. 56.

mille arabe. Nous reprendrons ce sujet après avoir suivi les Phéniciens dans leurs idées cosmogoniques et établi les rapports qui les lient aux autres peuples, comme eux de famille arabe, les Chaldéens et les Hébreux.

Le système cosmogonique des Phéniciens est non seulement analogue à celui des Hébreux et des Chaldéens, mais il n'en diffère réellement pas. Ces trois peuples font précéder les temps historiques par dix générations que nous ne nommerons que par extension antédiluviennes, au moins pour les Phéniciens, puisque Sanchoniaton ne parle pas du déluge. Le mot anté-historique est même encore trop précis, car l'histoire ne commence pas encore nettement après l'époque qu'elles permettent d'assigner.

Les dix générations chaldéennes, sont attestées par Berose, Apollodore, Abydene, Alexandre Polyhistor ; [1] les dix générations des Hébreux, par Moïse, [2] celles des Phéniciens, par Sanchoniaton.[3] On a beaucoup disputé sur l'au-

[1] SYNCELLE, p. 28.

[2] Genèse.

[3] EUSÈBE, *Prép. évang.*, ch. 10.

thenticité du fragment de Sanchoniaton, mais en résumé on s'accorde à le regarder comme un document historique d'une haute importance. Tous les chronologistes en on fait une des bases de leurs savantes et obscures discussions. [1]

Sanchoniaton ne fait aucune mention du déluge, et la raison que l'on donne pour expliquer cet oubli n'est pas concluante. Il paraît, dit-on, que les adorateurs du vrai Dieu ont reproché aux payens le déluge comme une punition qu'ils s'étaient attirée par l'idolâtrie. Pour faire cesser ce reproche ils ont tâché d'abolir la mémoire d'un monument si extraordinaire de la vengeance divine et de leur propre honte. Cela serait bon si tous les idolâtres avaient également proscrit le souvenir du déluge ; on pouvait d'ailleurs lui assigner d'autres causes que la vengeance divine et une idolâtrie dont ne convenaient pas sans doute ceux auxquels elle est reprochée.

Sanchoniation ne fait mention que de la branche de Caïn et donne, ainsi que nous l'avons annoncé déjà, dix générations.

[1] Cumberland ou Sanchoniaton.

Πρωτογονος.	*Protogonos.*	Primogenitus.
Γενος, Γενεα.	*Genos, Genea.*	Genus, familia.
Φως, πυρ. Φλὸξ	*Phos, pur, phlox.*	Ignis, lux, flamma.
Κασσιος. λιβανος.	*Cassios, Libanos.*	Cassius, libanus (montagnes).
Μεμρουνος. Ουσωος.	*Memrounos, ousoos.*	Celsus, par cælo, lignum.
Αγριος, αλιευς.	*Agrios, Alieus.*	Agrestis, venator, piscator.
Χρυσωρ ὁ και ηφαιστος Τεχνιτης, γήινος.	*Chrusor, hephaistos technites, geinos.*	Vulcanus ignis, artifex, terrenus.
Αγρος, Αγρουηρος.	*Agros, Agroueros.*	Rus, Ager.
Αμυνος, μαγος.	*Amunos, magos.*	Defensor, imbellis.
Μισωρ, καὶ Συδυκ.	*Misor* { *Suduc* / *Sydyc*	Justus.

Nous nous bornons ici à remarquer, qu'avant le déluge les noms des hommes étaient significatifs. Chez les Hébreux, dans les deux branches de Caïn et de Seth, ces noms se ressemblent; et dans les deux listes chaldéenne et phénicienne on peut saisir aussi, malgré la différence apparente de ces noms, de nombreuses analogies de signification. Quelques pages plus bas nous mettrons en tableau ces différentes générations quand nous aurons parlé des Chaldéens et des Hébreux, et nous chercherons à faire ressortir ce rapport des noms. On les trouvera plus longuement et plus

savamment expliqués dans l'ouvrage de Fourmont. [1]

Cet écrivain a tiré les conséquences suivantes :

1° Pour les hommes d'avant le déluge, Sanchoniaton, Berose et l'Écriture, nous présentent les mêmes personnages.

2° Ces personnages étaient les illustres de leur siècle, et proprement dit les inventeurs des arts les plus utiles.

3° Cet accord des trois peuples est la preuve de la véracité de chacun d'eux.

On nous accordera provisoirement ces assertions qui ne tarderont pas à être justifiées. Il est nécessaire, avant de chercher les concordances, de faire connaître les différentes bases chaldéennes et hébraïques, sur lesquelles cette concordance doit être établie.

On ne peut élever de discussion entre les Phéniciens et les Hébreux sur les chiffres chronologiques, car Sanchoniaton n'en donne pas, et se borne à la série des générations.

[1] *Réflex. crit. sur les hist. des anciens peuples*, t. 2, p. 464 et suiv.

Il ne semble donc pas que les Phéniciens puissent prétendre, plutôt que les autres peuples, à une antiquité supérieure. Nous ne voyons d'ailleurs, nulle part, qu'ils aient peuplé aucune partie de la terre. Leurs colonies ont bien promené leur puissance plus loin que celle de tout autre peuple, mais ils ne firent que des établissements commerciaux qui supposent des populations déjà assises et multipliées, à quelque degré que ce fût, partout où ils s'arrêtèrent.

Indépendamment de cette observation, nous venons de remarquer que tous les documents anciens et l'opinion des plus illustres écrivains, des plus savants hommes les rattachent, non comme souche, mais comme descendance à des points de la mer Rouge, habités antérieurement à tous les temps historiques par la famille arabe, à laquelle ils appartenaient. Ils ne quittèrent probablement leurs anciennes demeures que par suite de quelque catastrophe naturelle ou politique, ou enfin pour choisir une position plus appropriée à leurs habitudes de trafic et à l'impulsion voyageuse que nous leur reconnaissons entre tous les peuples.

Ce n'est donc pas dans la Phénicie proprement

dite, qu'il faut chercher le plus ancien peuple. Les documents historiques que nous avons cités, ne permettent pas de supposer qu'ils aient pris naissance sur les bords de la Méditerranée; et cependant Sanchoniaton et Philon de Biblos qui publia son ouvrage, ne nous les présentent que comme établis et fixés dans le lieu même qui porta le nom de Phénicie. Lieu bien déterminé par tous les géographes. Ils ne vinrent point l'occuper sans apporter avec eux au moins la tradition de leur ancienne demeure; ce serait donc à ce point de départ qu'il faudrait rapporter le germe de leurs idées cosmogoniques : telle est aussi la vérité.

Elles ont pu se modifier depuis, et le voisinage des Hébreux a dû amener, entre les deux peuples, des ressemblances plus frappantes qu'entre ces deux branches et celles qui étaient restées au berceau commun : c'est ce que la comparaison démontre. Dans la famille arabe, les Phéniciens, les Chaldéens et les Hébreux ont été plus immédiatement en contact et c'est entre eux que les analogies sont aussi plus évidentes.

Les Phéniciens s'exprimaient à peu près comme Moïse quant à la manière dont le monde fut

formé, et l'on trouve entre le récit de Sanchoniaton et celui du législateur hébreux une conformité assez marquée pour prononcer que, du moins quant au fond, la cosmogonie de l'un était, en partie, copiée sur celle de l'autre,[1] quelque fut d'ailleurs le premier; et pour lier cette communauté de cosmogonie à une origine qui explique la naissance des premiers rapports, nous ajouterons que dans les premiers temps la religion des Phéniciens et des Égyptiens était, en substance, la même.[2] Cette analogie s'étend même jusqu'à la langue[3].

Jules Africain[4] nous apprend que les Phéniciens faisaient remonter leur origine à 30,000 ans. Nous savons ce qu'il faut rabattre de ces prétentions communes à tous les anciens, mais il est constant que les Phéniciens, dès les temps les plus reculés, avaient commencé à parcourir le monde.

La Grèce connaissait les Phéniciens avant d'avoir aucune notion de l'Égypte.[5] Les Phéniciens

[1] *Acad. des Insc.*, t. 34, p. 355.

[2] *Hist. univ. des Anglais*, t. 5, p. 185.

[3] *Acad. des Insc.*, t. 34, p. 358.

[4] SYNCELLE, p. 17.

[5] JOSEPH, *contre Appion.*, liv. 1er, n° 12.

confiaient aux prêtres les archives de la nation, et en celà ils imitaient les Égyptiens et les Babyloniens.[1] Ces archives existaient encore du temps de l'historien Joseph. Il les cite comme telles et comme s'il eut dû prévoir que l'on voudrait contester la vérité de ce qu'il avance.[2]

Il paraît que Sanchoniaton qui vivait vers le temps de la guerre de Troie,[3] composa ses livres d'après les opinions recueillies chez ses voisins et en particulier chez les Juifs. Il joignit aux annales de sa nation ce qu'il y apprit, et cela explique la grande conformité qui existe entre les opinions cosmogoniques des deux peuples,[4] indépendamment de leur origine commune qui avait produit des traditions fort ressemblantes. Cette double cause de rapport suffit pour rendre raison de l'analogie que nous rencontrons dans les documents émanés des uns et des autres.

L'histoire de Phénicie écrite en phénicien, par son auteur, fut mise en grec, ou plutôt paraphrasée, dans le deuxième siècle, par Philon de

[1] JOSEPH, *contre Appion, liv.* 1er, nº 6

[2] *Ibid.*, liv. 1er, nos 17—18—21.

[3] SUIDAS, au mot *Sanchoniaton*.

[4] SUIDAS, au mot *Hiérobaal*.

Biblos, compatriote de Sanchoniaton, et nous retrouvons le fragment qui nous en reste dans Eusèbe.[1]

Les Phéniciens portèrent le nom de Cananéens. Salomon les nomme ainsi au livre des Proverbes.[2] Sanchoniaton l'affirme en disant dans le fragment cité par Eusèbe que *Chna*, abréviation de Chanaan fut le premier dont le nom fut rendu par celui de Phénicien.

Ainsi, nous voyons les Phéniciens originaires de la mer Rouge : puis, dans les dynasties de Manethon nous trouvons les rois phéniciens, plus tard nous les trouvons dans la Syrie et le pays de Chanaan; leur histoire est donc suivie et justifie leur origine première, que leur nom de Cananéens n'autorise pas à établir, au pays même de Chanaan. On a même prétendu les séparer des Cananéens.[3]

Nous avons déjà étudié quelques-uns des peuples de l'Asie, ou originaires de l'Asie, dont les annales prétendent à une antiquité effrayante.

[1] Eusèbe, *Prép. évang.*, t 1er, ch. 9,—10.

[2] Prov. 31—24.

[3] Lanauze, t. 34, p. 175, *Mém. de l'Acad. des Insc.*

Déjà nous savons qu'il n'y a pas lieu de s'effrayer de ces chiffres immenses ; nous verrons bientôt cet aperçu confirmé. Nous sommes ramenés maintenant aux Perses, aux Chaldéens et aux Indiens.

Au nom de Perses, l'imagination cherche à embrasser cet immense empire de Cyrus dans lequel s'engloutirent tous les anciens peuples de l'Asie pour former la monarchie du roi des rois. Cette monarchie est évidemment postérieure aux peuples primitifs, puisqu'elle se forma de leurs débris. Il y aura lieu dès-lors d'examiner plus en détail ce qui se rapporte à son histoire, puisqu'elle nous offre deux états distincts dont le dernier est la centralisation des peuples de l'Asie. Antérieurement à cette époque, nous aurons à examiner son origine, son sol, ses lois et ses croyances. Mais les Chaldéens que nous venons de voir plus en rapport avec les peuples dont nous avons déjà parlé, appellent plus immédiatement nos regards. Nous reviendrons sur cet empire des Perses ou empire d'Iran comme le nomment les Orientaux. C'est par lui et dans son sein que nous pensons avec William Jones qu'il faut chercher le point de départ de tous les peuples cauca-

siques, ou plutôt, c'est à lui qu'appartenait le terrain où s'est opérée la séparation de ces peuples.

L'origine des anciens peuples est d'autant plus difficile à connaître, qu'ils remontent à une époque antérieure à l'usage de l'écriture littérale. Aucun d'eux n'a laissé d'annales contemporaines. C'est par induction et par l'étude de débris épars que l'on peut espérer d'obtenir quelques notions qu'il est nécessaire de lier entre elles. On ne peut guère se flatter d'atteindre plus haut qu'une probabilité plus ou moins vraisemblable. Mais s'il est possible de rapprocher et de mettre en lumière de manière à satisfaire la raison, sans violer les circonstances locales, des données isolées, on accordera que les chances de vérité sont toutes en faveur du système de concordance.

La raison dit qu'entre deux peuples limitrophes de même race, dont l'un, livré aux travaux des sciences et de l'agriculture, habite un sol plat et approprié à ces habitudes paisibles; l'autre, errant et vagabond, vit de pillage ou du soin des troupeaux, la raison, disons-nous, conduit à croire que le plus ancien est celui qui est demeuré errant. En effet, nous concevons qu'une tribu, jusque-là errante, s'arrête, se construise

des demeures, observe et se civilise. Une race civilisée ne quitte pas ses demeures pour devenir errante et pauvre. Ainsi, si les Chaldéens et les Arabes sont le même peuple originairement, l'Arabe a pu devenir Chaldéen, mais le Chaldéen n'a pas dû devenir Arabe.

Les Chaldéens [1] furent des Arabes civilisés, à qui l'étendue et la planimétrie des contrées qu'ils habitaient sous un ciel sans nuage, permirent d'observer les mouvemens des étoiles.[2]

Volney fait remarquer ici que Cicéron emploie le mot Assyriens; mais cela ne peut s'entendre que de ceux de la Babylonie, pays de plaines, et non de ceux de Ninive, dont le pays se trouve au pied du mont Taurus. Quelques lignes plus loin, Cicéron nomme, parmi ces Assyriens, les Chaldéens, ainsi appelés non de leur profession, mais de la province qu'ils habitent.

Jusqu'ici nous parlons des Chaldéens et Assyriens suivant les récits d'Hérodote. Xénophon, dans sa *Cyropédie*,[3] fait naître une autre opi-

[1] VOLNEY, t. 2, p. 184, *Recherches nouvelles*.

[2] CICÉRON, *De divinatione*, liv, 1er, ch. 1.

[3] XÉNOPHON, *Cyropédie*, liv. 3, ch. 2.

nion, qu'ont adoptée plusieurs auteurs, et en particulier le savant et judicieux Freret.[1] Xénophon donne le nom de Chaldéens au même peuple qu'Hérodote appelle Chalybes.

Il le représente non plus comme une caste sacerdotale établie à Babylone, comme les mages en Perse, mais comme une nation barbare et peu nombreuse établie sur cette branche du Caucase, où l'Euphrate, le Tigre, l'Araxe et le Cyrus prennent leur source. Ces deux opinions ne sont pas impossibles à concilier : il se peut que ce petit peuple barbare soit descendu de ses montagnes, abandonnant dans les plaines fertiles de la Babylonie un petit nombre des siens, et ait poussé plus loin, pour conserver en Arabie ses habitudes errantes.

Quoiqu'il en soit, et cette identité originelle des Arabes et des Chaldéens étant réservée, il reste à examiner les traditions chaldéennes. Ce sera le moyen de les rattacher à leur vraie source. Avant de les classer, il faut les connaître, et pour arriver à ce but, nous allons examiner leurs opinions ou plutôt leurs prétentions.

[1] Freret, t. 3, p. 286.

Berose et d'après lui, Jules Africain et Alexandre Polyhistor nous donnent une chronologie des rois chaldéens antédiluviens.[1]

Noms.	Années.
Alorus	36,000
Alaspar	10,800
Amélon	46,800
Amênon	43,200
Metalar	64,800
Daôn	36,000
Everodach	64,800
Amphis	36,000
Otiartes	28,800
Xixuthrus	64,800
	432,000

Cette série est absurde, quant aux chiffres, si on les considère comme l'expression de la durée de dix générations simples; mais si on veut y voir, comme le disent les écrivains anciens eux-mêmes, des calculs astronomiques ou astrologiques, l'absurdité mérite d'être examinée.

« Les Égyptiens, les Chaldéens, les Phéni-
« ciens se donnent une antiquité extravagante,

[1] Syncelle, p. 17—18.

« au moyen de certaines supputations astrolo-
« giques.[1] »

Examinons ce point de vue nouveau.

On appelle en astronomie *grande année* ou *année de restitution*, l'espace de temps que le soleil, les planètes et les étoiles fixes emploient à revenir et à se retrouver tous ensemble à un point donné du ciel ; en d'autres termes, c'est l'expression des révolutions simultanées de plusieurs astres partis d'un même point, et s'y retrouvant après une longue série de leurs mouvements inégaux. Cette grande année fut d'abord estimée 25,000 ans, puis 36,000, puis enfin 432,000; c'est le chiffre de nos dix générations. Ainsi, le zodiaque matériel a été converti en zodiaque chronologique, et on a appelé durée du monde ce qui n'est que la durée d'une révolution circulaire. De là, viennent les mots de *annus* et *annulus*, anneau et année ; *mundus* et *orbis*; le monde ou le cercle.

Cette grande période, supposée d'abord de 36,000 ans, n'offrait pas un concours parfait de toutes les sphères; pour atténuer les fractions et

[1] SYNCELLE, p. 17.

les rendre insensibles, les mathématiciens imaginèrent de les reverser sur plusieurs révolutions.[1]

36,000 × 12. = 432,000. Le déluge termine le cercle de révolution.

Pour continuer la série d'après les seuls documents profanes, nous ne nous sommes pas occupés des Hébreux. Leur origine chaldéenne les place naturellement ici.

La preuve de cette origine ressort naturellement de leur chronologie même. Nous pensons que ce peuple dérive d'une secte ou tribu chaldéenne, qui émigra, et vint, à la manière des Arabes, camper sur la frontière de Syrie, puis sur celle de l'Égypte.[2]

A la dixième génération après le déluge, exista chez les Chaldéens un homme juste et grand, qui fut très versé dans la connaissance des choses célestes; c'est ce que dit Bérose dans Joseph.[3] Le même Joseph rapporte au même lieu différents témoignages de l'origine chaldéenne d'Abraham. Com-

[1] Volney, *Recherches nouvelles*, t. 1er, ch. 15, p. 178 et suiv.

[2] Volney, t. 1, p. 162.

[3] *Antiq. jud.*, liv. 1er, ch. 7, parag. 2.

me il n'y a pas lieu à contestation, et que Moïse est d'accord avec les autres, nous ne les reproduirons pas ici.

Voici la chronologie des Hébreux, suivant Moïse.

Noms.	Années de leur vie.	Age à la naissance de leurs fils.
Adam. . . .	930	130
Seth	912	105
Enos	905	90
Kainan . . .	910	70
Mahlaléel . .	862	65
Jared	895	162
Enoch. . . .	365	65
Mathusala. .	969	187
Lamech. . .	777	182
Noé.	950	500
		1,556

En ajoutant cent ans (100), qui s'écoulèrent après l'avertissement que Dieu donna à Noé, nous avons 1656 ans pour l'époque antérieure au déluge.

Ce calcul moins effrayant que celui des Chaldéens est encore assez impossible quant aux chiffres. Mais ce sont moins les chiffres que les générations qu'il faut examiner ici et nous en

voyons dix comme chez les Chaldéens. Chez les deux peuples, ces dix générations sont suivies d'un déluge. Il y a plus, ce déluge décrit dans la Genèse est absolument le même que celui des Chaldéens décrit par Alexandre Polyhistor dans le Syncelle.[1]

Abydene le décrit de même dans Eusèbe.[2]

Ce n'est pas à cela que se réduisent les analogies qui existent entre ces peuples. Les Indiens ont aussi leur paradis et les quatre fleuves qui en sortent viennent également d'une source commune[3]. La période indienne est la même que la période chaldéenne.

L'âge actuel du monde, suivant les Indiens, est de 4,320,000 ans qu'ils divisent en quatre âges plus courts.

Le premier est de. . . .	1,728,000
Le deuxième de. . . .	1,296,000
Le troisième de. . . .	864,000
Le quatrième de. . . .	432,000

Ce dernier nombre est celui de la période chal-

[1] Syncelle, p. 30.

[2] Eusèbe, *Prép. évang.*, liv. 9, ch. 12.

[3] Volney, p. 188, t. 1.

déenne, et chacun des autres comme il est facile de le voir est 2, 3 et 4 fois ce même nombre de 432,000. Nous n'insistons pas ici sur ce rapprochement qu'il nous a paru nécessaire d'indiquer à cause de l'analogie frappante. Nous consacrons un livre aux Indous et nous nous y étendrons davantage.

Ce qu'il y a de singulier c'est que ce nombre divisé par 360, qui représente le nombre des divisions du zodiaque[1] le plus ancien, donne pour quotient 12,000 qui est la période perse et étrusque, et l'élément de la période chaldéenne. 12,000, — 24,000, — 36,000, — huit termes successifs nous conduisent à 432,000.

Après avoir donné séparément les dix générations hébraïque, phénicienne, chaldéenne, il ne paraîtra pas inutile de les placer en regard l'une de l'autre et d'en faire ressortir plus nettement les concordances à l'aide des explications qu'en a données Fourmont. Ce sera un grand pas de fait, dans la recherche que nous nous sommes proposée des différentes branches de la famille arabe, que la certitude de l'union de ces

[1] Volney, t. 1er, p. 174.

trois branches principales sous le point de vue des traditions cosmogoniques et des premières générations d'hommes qui ont commencé à peupler le globe.

Nous aurons encore à y remarquer des conformités d'une autre sorte et de nature à faire naître au moins l'étonnement. Nous voulons parler des rapports ou plutôt des identités de noms entre les deux branches de Caïn et de Seth. Dans les deux listes hébraïques nous trouvons Irad qui a un grand rapport avec Iared et qui se trouve placé à la même génération; Mathusaël et Mathusala; deux Lamech, conformité singulière et qui semblerait indiquer que l'auteur sacré, au moins sous le point de vue généalogique, n'aurait pas eu des rapports bien complets ou bien authentiques. En effet il ne semble pas naturel de croire que les mêmes noms aient été donnés aux mêmes degrés de descendance, dans les deux branches de la même famille, lorsque des haines les séparaient. (*Voir* le tableau en regard.)

Tableau comparé des générations hébraïques, dans les deux races, Chaldéenne et Phénicienne.

Famille de Seth.	Hébreux.	Samaritains.	Septantes.	Rois chaldéens.		Famille de Caïn.
1 Adam	130	130	130	1 Alor	36,000	1 Adam.
2 Seth	105	105	205	2 Alaspar	10,800	2 Caïn.
3 Enos	90	90	190	3 Amélon	46,800	3 Hénoch.
4 Kainan	70	70	170	4 Amênon	43,200	4 } omis.
5 Malaleel	65	65	165	5 Metalar	64,800	5 }
6 Jared	162	62	162	6 Daôn	36,000	6 Irad.
7 Enoch	65	65	165	7 Everodach	64,800	7 Maviaël.
8 Mathusala	187	67	167	8 Amphis	36,000	8 Mathusaël
9 Lamech.	182	53	188	9 Otiartes	28,800	9 Lamech.
10 Noé	500 100	600	600	10 Xixuthrus	64,800	
	1656	1307	2242		432,000	

Générations Phéniciennes.

1 Πρωτογονος.	*Protogonos.*	Primogenitus.
2 Γενος, Γενεα.	*Genos. Genea.*	Genus, familia.
3 Φως, πυρ. Φλοξ.	*Phos, pur, phlox.*	Ignis, lux, flamma.
4 Κασσιος. λιϐανος.	*Cassios, libanos.*	Montes, cassius, liban.
5 Μεμρουμος. Ουσωος.	*Memroumos, ousoos.*	Des cabanes, des huttes.
6 Αγριος, αλιευς.	*Agrios, alieus.*	Agrestis, venator, piscator.
7 Χρυσωρ ὁ καὶ ἡφαιστος Τεχνιτης, γηινος.	*Chrusor, hephaistos et technites, geinos.*	Vulcanus ignis, artifex, terrenus.
8 Αγρος, Αγρουηρος.	*Agros, agroueros.*	Rus, ager.
9 Αμυνος, μαγος.	*Amynos, magos.*	Defensor, imbellis.
10. Μισωρ, καὶ Συδυκ.	*Misor, sydic.*	Justus.

Cependant si l'on fait attention que partis du même point et sous l'influence des mêmes besoins les hommes ont dû inventer ou rechercher les mêmes arts; que d'autre part les noms étaient la représentation des idées qui s'attachaient aux individus et que cela devait être ainsi, l'étonnement cessera. Toutes les conclusions qu'on en peut tirer, bien loin de nuire à notre recherche ne font que la confirmer. Que Moïse ait complété les deux listes l'une par l'autre ou qu'il ait trouvé la source de toutes deux dans des documents antérieurs, ce sont d'autres questions, il ne s'agit que des faits d'analogie et notre remarque subsiste.

Les générations de Moïse dans les deux branches, rapprochées de celles de Berose et de Sanchoniaton ne présentent pas des rapports moins frappants.

1° *Adam, — Alorus, — primogenitus.* La qualification que les Chaldéens donnaient à *Alorus* répond à celle de primogenitus, premier né. C'est celui que Dieu a éveillé, auquel il a donné le mouvement. La première femme que Philon de Biblos appelle Eon, découvrit la première que les fruits des arbres pouvaient servir de nourriture.

2° *Caïn*, — *Alaspar*, — *Genus*. Dieu promet la sûreté à Caïn après le meurtre d'Abel et déclare que lui-même prendrait soin de venger sa mort. Les Chaldéens ont nommé Alaspar, Dieu est son vengeur. On pourrait trouver quelque ressemblance entre le nom de Caïn et le *Genos* de Philon.

3° *Henoch*, — *Amèlon*, — travaillant. Fourmont préfère la version *amellaròs*, donnée dans la liste d'Abydème, travaillant à l'aide du feu. Cela se lie avec *pur*, *phos*, *phlox* feu de Sanchoniaton. Selon la Genèse Caïn bâtit une ville et lui donna le nom de Hénoch, son fils.

4° *Amènon* le faiseur de fortifications. C'est ce que Sanchoniaton dit de Libanus et de Cassius dans le fragment. Cette génération est omise dans la descendance de Caïn donnée par la Bible.

5° *Metalaròs* ou *Megalaròs*, suivant la liste d'Abydène. C'est le Memrounos et l'Ousoos de Sanchoniaton qu'on suppose des géants assez forts pour déplacer les montagnes. Ces géants furent toujours présentés comme les contempteurs des dieux. C'est une tradition constante chez les Anciens.

Mahalalel, en syrien, signifie contempteur de Dieu, et nous voyons le nom de Malaléel à la cinquième génération de la famille de Seth.

Le temps de Memrounos fut signalé par la prostitution des femmes, et cela s'accorde avec ce que Moïse raconte des désordres de ce temps-là. Cette génération est également omise dans la branche de Caïn.

6° *Jared, Irad, Daôn, Alieus.* Jared signifie qui descend, chez les Hébreux. Ce terme a toujours été une espèce de nom d'office chez les Phéniciens, les Hébreux, les Arabes. L'Écriture l'emploie pour désigner les matelots, et en général les navigateurs. Alieus est absolument un pêcheur. C'est aussi le temps où la chasse et la pêche furent portées à leur perfection.

7° *Chrysor, Evérodach.* En chaldéen Ahhed-Orequin, signifie tenant des morceaux de fer. Ce chrysor porte, dans l'Écriture, le nom de Michi ou *Michios*, que donne Sanchoniaton. Bochart le fait dériver de chores-ur, qu'il rend par le mot grec *Puritechnitès*, artisan par le feu. Cumberland préfère la racine *Charas*, agir avec vigueur, battre; machi ou mechi est une machine, Chry-

sor, invente les voiles et perfectionne la navigation.

8° *Amphis*, *Mathusala* dans la branche de Seth, *Mathusaël* dans celle de Caïn, *Agros*. Au nom d'Agros et Agroueros, Sanchoniaton ajoute les *Aletai* ou coureurs. *Amphis*, dans Berose, signifie se séparant, *dispersus*; dans les deux branches hébraïques, Mathusaël et Mathusala représentent le mot arabe Matash, qui signifie séparation. C'est à cette génération qu'appartiennent les laboureurs.

9° *Lamech* — *Amynos* — *Magos* — *Otiartes*. — Lamech et magos se sont dits de ceux qui ont bâti des villages. *Otiartes*, dans Berose, représente cette signification. Othi signifie *Cooperiens*, couvrant; *Artes* ou *Arta* signifie les nuds, les lieux nuds. C'est à cette époque que les hommes formèrent des villages et rassemblèrent des troupeaux. Les quatre branches conviennent encore.

10° Noé, Sydik, Xixuthrus, Sisuthrus dans la liste d'Abydène. — Noé est appelé le Tsaddique en arabe, ou le juste par excellence. Xixuthrus est celui que Dieu cacha. C'est à ce person-

nage, dont le correspondant n'existe pas dans la race maudite de Caïn, qu'arrive le déluge. Nous observerons que, quoique Moïse n'ait pas fait mention de dix générations dans la race de Caïn, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait pas eu dix générations dans cette ligne avant le déluge. Moïse[1] ne dit pas qu'il n'y ait pas eu d'autres descendants que ceux qu'il a nommés; mais ayant un autre objet en vue que la race de Caïn, il n'est pas étonnant qu'il ait cru pouvoir négliger les noms qu'il ne lui semblait pas utile de rappeler. Au reste, cette observation n'a qu'une importance très secondaire, et nous ne la mentionnons que pour n'être pas accusés d'oubli ou de négligence.

Sans vouloir trop presser ces analogies, que nous empruntons à l'ouvrage de Fourmont,[2] en les abrégeant beaucoup, il est impossible de ne pas les considérer comme un puissant motif de croire à l'unité de tradition entre les trois peuples, et par conséquent à l'unité d'origine.

L'objet de l'auteur phénicien paraît avoir été

[1] *Hist. univ. des Angl.*, t. 1er, p. 382 (notes).

[2] *Recherches sur les anciens peuples*, t. 2, ch. 23, p. 461.

de persuader que sa nation était la plus ancienne. Cette prétention est celle des autres branches de la famille arabe. Au lieu de l'attribuer à la vanité nationale, il est bien plus naturel de croire que, les traditions étant communes, il n'y avait réellement d'autre cause de cette prétendue vanité, que la parité même des situations. Chacune des cosmogonies était, au fond, la même; et les peuples, venant d'une source commune, ont conservé, chacun de son côté, la descendance telle que les moyens du temps le rendaient possible. Chacun d'eux, pris à part, pouvait se considérer comme le premier, car son récit était bien le tableau de la souche primitive, tel qu'il avait été transmis à la famille entière. Seulement, les deux peuples profanes, les Chaldéens et les Phéniciens, paraissent avoir adopté de préférence la descendance de Caïn: cela paraît assez naturel. C'est à cette branche que Moïse lui-même attribue l'invention des arts. Les premiers bienfaiteurs de l'humanité ont été ceux dont l'humanité a dû conserver le souvenir. Si Moïse n'a pas choisi cette branche à leur exemple, c'est que sa position de réformateur lui a fait préférer une autre descendance pour obliger le peuple hébreux à se

considérer comme la famille choisie, et lui rappeler sans cesse les devoirs particuliers que sa mission lui imposait.

Nous concevons sans peine que chaque branche, livrée à elle-même, a dû altérer plus ou moins la tradition de ces descendances. Ce que nous y cherchons, c'est une série de concordances assez nombreuses pour en tirer cette conclusion : que tout dérive de la même source. Placés plus haut ou plus bas, les mêmes noms, et par conséquent les mêmes idées, se retrouvent dans les différents tableaux ; cela suffit pour les mettre en rapport : ainsi, que Sydyk doive, d'après le récit de Sanchoniaton, se trouver plus bas que Noé, cela déplace, mais ne détruit pas le rapport. Il y a plus, on doit trouver peut-être une plus grande garantie dans ces différences. En effet, si elles n'existaient pas, on pourrait facilement imaginer que les opinions cosmogoniques sont calquées les unes sur les autres, tandis que les variations qu'on y remarque, trop peu considérables pour constituer des traditions différentes, s'éloignent assez pour qu'on pense que chaque peuple, livré à son imagination, n'a fait que varier le même fond, ce qu'il nous importait d'établir.

Nous ne devons pas passer sous silence l'observation de Freret, qui fait remarquer que les Égyptiens ont, par le chiffre même des générations, une antiquité supérieure à celle des Chaldéens.[1]

Les générations égyptiennes sont au nombre de 92 depuis Menès, celles des Chaldéens ne sont que de 86, ainsi, il y aurait six générations en faveur des Égyptiens; mais observons que Menès est le premier du règne des hommes en Égypte, comme Alorus est le premier des Chaldéens et qu'il n'existe pas d'analogie à établir entre Alorus et Menès, tandis qu'on en a établi entre Menès et Menou des Indiens, entre Menès et Noé, entre ce dernier personnage et Xixuthrus et par conséquent entre Menès et Xixuthrus. La première génération égyptienne se rapporte à la dixième des Chaldéens. Ainsi, la différence établie par Freret n'est pas réelle. Car, dans les deux pays, on peut remonter au même personnage, au moins autant que ces analogies peuvent être considérées comme constantes, et dans les deux pays, il n'y a

[1] Tome 9, p. 56.

plus au-dessus que le règne des dieux en Égypte, et les dix générations dans la Chaldée. Le point de départ serait donc le même.

Mais nous le répétons, nous ne croyons pas qu'il y ait rien de positif à tirer de toutes ces chronologies sur l'antériorité relative des peuples. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est la parité des méthodes de calcul, qui prennent chez tous ces peuples leur source dans l'astronomie. Ces calculs auront été faits en rétrogradant dans un passé obscur, suivant l'orgueil de chaque peuple, et le chiffre est plutôt l'expression de la vanité que de l'ancienneté des nations. Nous n'y voyons que la répétition des mêmes moyens, la probabilité d'anciens enseignemens communs, et par conséquent d'origine commune. Nous y trouverons, tout au moins, la preuve que les peuples se sont copiés les uns les autres sans que rien fasse bien distinguer la copie de l'original.

Les Chaldéens[1] poussèrent la connaissance des astres plus loin qu'aucun autre peuple. Ils portèrent ensuite cette science dans l'occident, appri-

[1] Abul Farage, *Hist. dyn.*, p. 184.

rent aux hommes à élever des temples aux étoiles, et à les disposer de manière à attirer leurs influences salutaires. Deguignes[1] affirme que toutes les données astronomiques des Orientaux sont les mêmes, et balance entre les Indiens et les Chaldéens pour l'honneur de l'invention.

Ces rapports sont tels, qu'il paraît nécessaire pour s'en rendre compte de les attribuer à une origine unique. La période chaldéenne, multipliée par dix, donne 4,320,000 ans, qui forment la période indienne. Cette période immense est remplie ou doit l'être, par dix avatars ou apparitions de Vichnou.[2] Le dixième de ces avatars est encore à venir, il y a donc parité dans la base de la période astronomique et dans le nombre d'avatars, quelque chose qui rappelle les dix générations des Chaldéens, des Hébreux et des Phéniciens.

Nous reviendrons sur cet aperçu. Nous avons à examiner maintenant le fait, s'il est constant, de l'identité des Arabes et des Chaldéens. Avant d'entrer dans une question de priorité entre les

[1] *Acad. des Inscript.*, t. 47.

[2] Will. Jones, *Calcutta.* — *Mém. sur les Dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde.*

Chaldéens et les Indiens, il est nécessaire que nous soyons bien fixés sur ce qu'il faut entendre par le premier de ces peuples. Il est, suivant nous, une des branches dont nous avons parlé dans ce livre, et qui viennent se confondre dans une souche unique que nous avons désignée sous le nom d'Arabes. Nous ne nions en rien, assurément, les nombreuses distinctions que l'histoire a établies entre ces branches, mais il s'agit de tirer de toutes ces diversités des points de réunion qui, antérieurement aux temps historiques, fassent retrouver les mêmes éléments, une tige unique comme point de départ des peuples devenus distincts.

Séparé du reste du monde, le peuple arabe a conservé ses mœurs, sa langue, ses traits et son caractère primitifs aussi long-temps et d'une manière aussi remarquable que les Indous eux-mêmes. Il forme un contraste frappant avec ces mêmes Indous par les traits et l'expression.[1] Dans les plaines, comme dans les villes, il était parvenu à un très haut degré de civilisation plusieurs siècles avant de conquérir la Perse.

[1] Will. Jones, t. 2, p. 3, *Mémoires de Calcutta*.

La langue arabe est l'une des plus anciennes du monde et il est aussi vrai qu'étonnant qu'elle ne ressemble en rien au Sanscrit, source illustre de tous les dialectes Indiens; sous quelque rapport qu'on les envisage, elles paraissent avoir été inventées par deux races d'hommes différentes.[1] Le plus ancien caractère arabe connu était le Koufique qui servit à la première publication du Coran. Les caractères modernes en sont dérivés et l'origine en est la même que celle des lettres hébraïques ou chaldéennes. Nous sommes dans l'ignorance à l'égard des lettres Hhemyarytes,[2] qui paraissent cependant, suivant quelques auteurs être les mêmes que l'on observait sur les bandelettes de certaines momies d'Égypte. On a dit la même chose des caractères phéniciens. On dit aussi dans l'Inde, que des marchands Indous ont entendu parler le Sanscrit dans l'Arabie Heureuse, et quelque induction qu'on en puisse tirer sur la souche commune des deux nations, cela peut ne prouver que d'anciennes relations de commerce. On dit encore qu'il existe

[1] Will Jones, t. 2, p. 11, 12, 13.

[2] *Ibid.*, p. 141, note *b*.

et sur ce point l'opinion de Cuvier a plus de valeur que celle de William Jones. Il est vrai que Cuvier se sert du mot Chaldéens, tandis que William Jones parle des Arabes, mais si nous établissons que les Arabes et les Chaldéens sont le même peuple, la question restera placée dans les mêmes idées si non dans les mêmes mots.

Il existe dans les contrées orientales plusieurs peuples distincts qui ont un langage particulier et ce langage malgré les différences que l'on y remarque, semble n'être que celui d'une famille qui en se divisant et en s'éloignant de sa source primordiale et du pays qu'elle habitait dans son origine, a souffert des changements et des altérations considérables, d'où il est résulté autant de langues différentes. Il s'agit de ce langage où si l'on veut des langues que parlaient autrefois les Hébreux, les Phéniciens, les Syriens, les Chaldéens, et que parlent aujourd'hui les Arabes et les Éthiopiens. On doit y ajouter pour les temps anciens les Égyptiens qui n'existent plus et dont les Coptes sont les descendants. Toutes les langues de ces peuples, regardées en général comme des langues différentes, ont entre elles une telle affinité, qu'il serait plus exact de les

prendre pour de simples dialectes d'un langage général que l'on parlait dans les contrées que ces peuples habitaient. [1]

Il est impossible d'être plus explicite que ne l'a été Deguignes, dans le passage que nous venons de citer : nous chercherions vainement une autorité qui s'appliquât plus directement à notre objet et à nous appuyer du nom d'un plus savant homme. Cette similitude qu'il remarque dans les langues se fait remarquer jusque dans les caractères qu'elles employaient. Anciennement, dit un académicien estimable, quoique moins célèbre,[2] les caractères arabes étaient bien différents de ce qu'ils furent ensuite et de ce qu'ils sont aujourd'hui, leur alphabet était celui des Hébreux.

Si nous ne perdons pas de vue que le caractère hébreu avait été emprunté aux Chaldéens, après la captivité de Babylone, nous trouverons, entre les Chaldéens, les Arabes et les Hébreux, un

[1] Deguignes, *Sur les Langues orient.*—*Acad. des Inscr.*, t. 36, p. 113.

[2] Dupuy, *Acad. des Inscr.*, t. 36, p. 271.

nouveau rapprochement, et qui n'est pas sans importance.

Cette ressemblance des mots et des caractères n'est pas la seule que l'on puisse signaler; elle s'étend jusqu'aux noms : un voyageur estimé en fait la remarque dans ce passage.

« Je prie les savants de rechercher d'où pourrait venir cette grande ressemblance entre les noms arabes et les hébreux.[1] » C'est le vœu de Niebuhr, que nous essayons de réaliser sans prétendre au titre qu'il assigne à ceux qui peuvent se livrer à cette recherche.

Les livres de Moïse sont une source abondante d'idées sur ce sujet, et ne nous sont pas de peu de secours. La géographie que l'on a tirée de ces livres, est précieuse. Elle indique l'identité d'origine de presque tous les anciens peuples des bords de l'Euphrate, d'une partie de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Arabie. Identité parfaitement constatée par les ressemblances de leurs langues, car l'arabe, l'hébreux, l'araméen ou ancien syria-

[1] NIEBUHR, *Descript. de l'Arabie,* p. 251.

que, ont autant de rapports entre eux que l'italien, l'espagnol et le français. [1]

Nous ne craignons pas de joindre à ces témoignages, celui d'un des plus anciens orientalistes de France : celui du savant missionnaire que François Ier avait chargé de l'enseignement des langues orientales au collège de France, nouvellement fondé. Nous tirons d'un de ses livres, ce seul fait. [2]

« Ces trois langues, (l'hébreux, le chaldéen, l'arabe) n'en sont qu'une. »

Ainsi, nous voyons figurer sur la même ligne et se confondre dans la même opinion, les érudits, les orientalistes, les géographes, l'historien sacré. Une telle concordance met hors de doute la question d'identité à la recherche de laquelle nous nous sommes engagés.

Observons de plus, que les philosophes Chaldéens étaient Sabéens, et quoique le sabéisme ne soit pas particulier aux peuples de la famille arabe, et fut plutôt un culte commun au genre hu-

[1] MALTEBRUN, *Précis de Géographie,* t. 1er, p. 20.

[2] GUILL. POSTEL, *De originibus*, ch. 8, p. 32, *de lingua arabica*.

main dès son origine, cependant, comme aucun de ces peuples n'est soustrait à cette observation générale, nous en pouvons conclure, du moins, qu'ils n'ont pas subi le mélange de races étrangères à ce culte; le pays des Chaldéens est encore de nos jours, rempli de Sabéens, surnommés chrétiens de Saint-Jean.[1]

Ainsi, similitude de race, de croyance et de langue, concordance entre tous les témoignages qui établissent cette similitude; on peut en conclure affirmativement l'identité des Arabes et des Chaldéens.

A côté de la question d'identité, se trouve celle d'origine. On dispute pour savoir si les Chaldéens, si tristement célèbres dans l'histoire juive, descendent d'Arphaxad, souche des hébreux. On a même cherché à retrouver les Chaldéens, tantôt dans les Chalybes des Grecs, tantôt dans les Scythes qui firent une invasion dans l'Asie. Mais toutes ces discussions de savants modernes n'ont pu fixer le sens des indications vagues que les écrivains hébreux, postérieurs à Moïse donnent sur ce peu-

[1] *Court de Gebelin*, t. 8, p. 8.

ple, d'abord féroce et conquérant, bientôt riche, civilisé et adonné aux sciences.

L'opinion de Xénophon, que nous avons rapportée plus haut, a un caractère assez plausible. Cette race barbare qu'il place à la source du Tigre, de l'Euphrate, de l'Araxe et du Cyrus, peut, non-seulement sans choquer la vraisemblance, mais avec beaucoup de probabilité, être considérée comme la souche de la nation civilisée établie sur les bords de l'Euphrate. Les premiers habitants des belles plaines de la Babylonie ont dû naturellement descendre des hauteurs, en suivant le cours du fleuve. Les populations ont toutes suivi cette marche. La richesse du pays, la beauté du sol, a dû les engager à y fixer leurs demeures. Quelques-uns d'entre eux, plus persévérants dans leurs habitudes barbares, plus amoureux de leur sauvage indépendance, auront porté leurs pas jusqu'en Arabie. Cette croyance, qui ne choque aucune tradition et s'accorde avec Xénophon, est aussi d'accord avec les similitudes de race justifiées par les considérations que nous venons de présenter sur l'identité des familles chaldéennes et arabes.

Nous avons donné plus haut l'opinion de Stra-

bon,[1] qui fait des Arméniens, des Arabes et des Syriens, un même peuple; nous ajouterons à l'autorité du géographe grec cette observation extraite d'un mémoire d'Anquetil.[2]

Le peuple Marde occupait, très anciennement, différents points de la Perse, et l'on retrouve dans l'histoire différents témoignages de ses invasions ou migrations successives. Alexandre le combattit après la prise de Persépolis et lui accorda la paix. Avant le héros macédonien, le pays des Mardes n'avait pas souffert d'invasions, et ils exigeaient tribut des rois d'Asie. Partout ils habitaient les montagnes, et ils étaient disséminés sur les différents points du vaste empire d'Iran. Leur bravoure, dit Arrien, était due à leur pauvreté. Ils étaient adonnés au brigandage : toujours en course, en chasse, en expéditions militaires. Placés entre l'Iran et le Touran (la Scythie), allant du Mazanderan à l'Oxus, leur nom de Marde, homme en persan, répond très bien au mot Pahlvan. Rien ne convient mieux que les détails

[1] STRABON, liv. 1er, p. 41.

[2] ANQUETIL, *Académie des Inscript.*, t. 45, p. 137—1509.

de leurs mœurs aux Pahlvans, ou *héros, braves*, qui occupaient le Djebal et le Sistan sous les rois de Perse.

· Le pehlvi était la langue de ces anciens Perses où Scythes, car leurs usages sont scythes si leur séjour est compris dans l'Iran. Leur caractère moral est celui des sauvages de l'Amérique, des Arabes du désert, des Grecs dans les premiers âges, des anciens habitants de l'Europe.

Mardes, Chaldéens de Xénophon, Arabes du désert, sont unis par les mœurs et la manière de vivre. Après ce rapprochement, il pourra paraître assez vraisemblable d'assimiler, comme tribus d'une même famille, ces Chaldéens des sources de l'Euphrate, ces Mardes de mœurs arabes, qui occupaient divers points du territoire de l'Iran, ces braves que l'on nommait Pahlvans et dont la langue était le pehlvi. Chose remarquable, le pehlvi est regardé comme l'analogue, sinon comme la source du chaldéen; ainsi, les Chaldéens de la plaine auraient avec les Chaldéens des sources de l'Euphrate, le nom et le langage communs. Ils ne feraient qu'un peuple avec les Arabes, et l'on retrouve chez les Arabes les mœurs des Chaldéens primitifs; donc, les Chaldéens de

la plaine, Arabes eux-mêmes suivant tous les historiens, doivent être, d'après toutes les probabilités, le même peuple que les Chaldéens des montagnes; et cette probabilité est presque l'équivalent d'une certitude, si l'on se rappelle que la montagne verse ses populations sur la plaine, et que la Babylonie est aux pieds de la chaîne caucasique, où les Chaldéens primitifs faisaient leur séjour.

Nous pouvons tirer des ouvrages de Moïse une induction qui n'est pas sans valeur dans la question de l'origine des Chaldéens. Les enfants de Noé se sont répandus dans différentes directions, mais tous ont eu leur point de départ dans les montagnes d'Arménie, où l'arche s'arrêta. Or, Moïse peut bien être soupçonné d'avoir voulu tout ramener à la tige des Hébreux, mais non d'avoir déplacé cette tige. Son seul intérêt, pour en faire la race choisie entre toutes les autres, était de la ramener au berceau même de toutes les populations, suivant les Asiatiques occidentaux. Les Chaldéens, d'après l'Écriture même, sont la souche des Hébreux; donc, de l'avis de Moïse, les Chaldéens descendaient des montagnes d'Arménie. On ne peut pas soupçonner,

sans doute, Moïse et Xénophon de s'être concertés, et cependant Moïse, Xénophon et le bon sens, s'accordent parfaitement dans la question.

Enfin, si l'on porte le scrupule jusqu'à élever un doute, fondé sur la croyance populaire, qui fait descendre les Arabes du fils d'Abraham Ismaël, nous ne manquerons pas d'autorités pour écarter cette opinion.

On distingue deux sortes d'Arabes. L'Écriture [1] les tire de la même souche que les Hébreux, par Héber, père de Jectan, qu'elle donne comme l'auteur de la famille arabe. Mais elle en désigne une autre branche dans Ismaël [2] et ses enfants.

Parmi les nombreuses familles que désigne l'Écriture, certaines ont dû prendre l'ascendant sur les autres; aussi voit-on que les Arabes, même avant Ismaël, avaient des rois; l'histoire orientale nous l'apprend. Le Coran parle des prophètes Hood et Thamud, et suppose déjà des rois; quelques-uns mêmes prennent ces prophètes

[1] Genèse, 10—25.

[2] Genèse, 25—13—14—15.

pour Héber et Saleh, ce qui mettrait les Arabes plus loin que Héber, malgré l'Écriture, qui le donne comme leur auteur.

Diodore nous dit aussi[1] qu'avant Ninus, les Arabes avaient régné à Babylone, et qu'il y eut une alliance entre Ninus et Arieus, roi des Arabes. Il résulterait, de plus, de ce passage de Diodore, que les Chaldéens et les Arabes ont été unis dans la même monarchie, et se séparèrent long temps avant Ninus, puisque celui-ci a recours à un de leurs rois. L'observation que nous avons faite, et qui consistait à faire séjourner dans les plaines de la Babylonie une certaine portion de cette race chaldéenne, originaire des montagnes, se trouve par là appuyée d'un témoignage historique.

Ainsi, toutes les recherches faites sur les peuples dits mal à propos sémitiques, nous conduisent à une souche chaldéenne ou arabe, ce qui est la même chose. L'opinion de Xénophon rattache cette souche aux sources de l'Euphrate : l'Écriture la confirme. Nous verrons plus tard

[1] Livre 2, au commencement.

que l'Arménie comme la Médie faisaient partie du grand empire que les Orientaux ont toujours désigné sous le nom d'Iran. En conséquence, nous pouvons établir que la race arabe se rattache à l'Iran par l'Arménie.

Nous verrons plus tard si cette souche peut être liée à celle qui s'est propagée dans l'Inde. Mais avant d'entrer dans les détails de cette filiation, nous avons à examiner la question des Tartares, pour arriver ensuite à réunir, s'il se peut, les trois races, indoue, tartare et arabe, dans une seule.

LIVRE III.

SCYTHES.

Nous sommes désormais en droit d'établir cette hypothèse : Tous les peuples sont sortis de l'Asie centrale et du Caucase. — Des Tartares. — Que faut-il entendre par ce nom? — Il s'applique à des races différentes. — Leur territoire est celui des anciens Scythes. — Le nom de Tartare était celui d'une tribu — Les Tartares-Scythes sont les Buchariens, Kirguises et Usbeks. — Mélanges des Mongols et des anciens Scythes. — Les Scythes et les Saces sont la même famille. — Saces, Scythes, Perses sont le même peuple. — Les Anciens donnaient le nom de Scythes et de Celtes à tous les peuples du nord. — Des migrations. — Il y en a trois principales. — La première celtique, la seconde germanique, la troisième esclavonne. — Des Celtes et des Iberes. — Même peuple. — Les Celtes sont Scythes. — Les Germains sont Asiatiques. — Forment deux familles, Teutons et Scandinaves. — Les Goths et les Gètes sont Scythes. — Double séjour des Goths ou Scandinaves en Asie. — Les Cimbres sont Germains. — Des Esclavons. — Ils sont Asiatiques. — Les mêmes que les Sarmates. — Les mêmes que les Scythes. — Des Finnois ou Finlandais. — Mélanges de Tartares et de Scythes caucasiens. — Des Lapons. — Leur origine est finnoise. — Des Hongrois. — Les Hongrois sont de famille scythe. — La marche de ces populations est moins facile à suivre que celle de la famille arabe, mais on les retrouve toutes au berceau commun.

Dans le livre précédent, nous avons remonté, en commençant par les Égyptiens, la chaîne des peuples de l'Asie occidentale. Nous étions conduits à aborder l'histoire d'Égypte, comme le der-

nier terme complet vers lequel remonte l'histoire classique; nous avons trouvé que tous les peuples de cette partie de l'Asie étaient liés les uns aux autres par les rapports historiques, chronologiques et par le langage: confondus sous le nom générique d'Arabes, ils se rattachent au Caucase. Nous les avons vus s'étendre de proche en proche, et leurs différentes stations reconnues et déterminées jusqu'à leur assigner, pour origine, un point particulier de cette chaîne de montagnes, qui a donné son nom à toute une race d'hommes. Cette première vérification, d'une hypothèse générale et fondée sur un nom de race, est insuffisante pour déterminer l'ordre constant des migrations, mais elle nous autorise à continuer nos recherches dans le même sens. Nous pouvons croire, jusqu'à preuve contraire, que les autres familles connues sous un même nom de race ont eu, comme celles que nous venons d'étudier, un même point de départ. Cette hypothèse a acquis un assez haut degré de probabilité pour que nous ne nous fondions plus désormais sur un aperçu général, et déduit des seules considérations physiologiques. Les races pouvaient ne nous apparaître que comme revêtues de noms

arbitraires; nous parlons de ceux de Caucasiens, d'Altaïque, ou d'Éthiopiens. Pour la famille arabe, fraction de la race blanche, nous avons vérifié historiquement ses titres au nom de Caucasienne. Un grand nombre d'historiens s'accordent à faire venir les populations du nord d'un point de l'Asie centrale. Cette opinion, fortifiée d'une première vérification, nous autorise à continuer dans ce sens les investigations que nous avons entreprises; elle nous donne le droit de choisir entre les méthodes qui s'offrent à nous et de n'avoir pas recours à celle que nous avons suivie jusqu'ici. Celle-ci nous était imposée. Nous n'étions pas autorisés à accepter, au début, comme une hypothèse suffisante l'opinion accréditée. Nous y avons été amenés par une suite d'observations qui nous a conduits pas à pas vers le but qui va nous servir dorénavant de point de départ. Nous avons remonté successivement du peuple connu au peuple, inconnu jusqu'alors pour nous, qui lui avait donné naissance, marche compliquée et dont il nous est utile de pouvoir nous affranchir dans l'intérêt de la clarté et de la rapidité de notre récit. Les peuples du nord qui vont nous occuper deviennent si nombreux que nous aurions à

craindre une confusion inévitable dans l'étude des éléments de coordination. Si elle est possible, ce n'est qu'en simplifiant beaucoup nos moyens, que nous pouvons espérer de toucher le but que nous nous proposons.

Ainsi, fondés sur les faits dont nous sommes en possession, nous resterons sur le terrain où nous sommes arrivés et de là nous chercherons à suivre les divers fractionnements dont les vestiges sont épars dans l'histoire.

Nous aurons l'avantage d'avoir procédé *à posteriori* pour arriver à notre hypothèse asiatique et de procéder *à priori* pour le reste de notre travail. Nous ignorions d'abord, et nous avons dû chercher à réunir des éléments qui nous conduisissent à un terrain solide, arrivés là nous pouvons jeter un coup-d'œil d'ensemble sur les rameaux de l'arbre au pied duquel nous avons été conduits. C'est le Caucase et la Perse. La question que nous avons à examiner dans ce livre se résume ainsi :

Les peuples de l'Occident et du Nord, que la tradition recueillie par tous les historiens fait venir de l'Asie, sont-ils dans leur origine un peuple et se rattachent-ils à la Perse et au Caucase

comme nous venons de le voir pour les Arabes? Dans quel rapport sont-ils les uns avec les autres? Dans quel ordre leurs migrations ont-elles eu lieu? Enfin ces migrations établissent-elles entre eux des différences qui les distinguent radicalement, ou ne font-elles que séparer dans l'ordre des temps ce que nous voyons séparé sur la terre, sans détruire la communauté de famille et d'origine? Telles sont les questions que ce livre doit essayer de résoudre.

L'histoire est le dernier genre d'écrire que l'on se soit avisé de cultiver, dit Diodore [1]; aussi n'est-il pas étonnant qu'on ait facilement perdu de vue des souvenirs que rien ne rappelait à la mémoire, et que le temps altérait et effaçait sans cesse. De là les prétentions de tous les peuples à une antiquité que l'orgueil national voulait faire remonter plus haut que celle de tous les autres. Les Grecs ont toujours disputé de leur antiquité avec les Barbares. [2] Les uns et les autres soutiennent qu'ils sont originaires des pays qu'ils habitent; qu'ils ont enseigné les arts

[1] Livre 1er, sect. 1re, édit. Rhodom, p. 9.

[2] *Ibid* p. 9.

et les sciences aux autres hommes, et fait les premiers des actions dignes d'être écrites.

Diodore ne veut pas prendre parti dans cette dispute; et sans admettre, avec Éphore de Cumes, disciple d'Isocrate, que les Barbares fussent plus anciens que les Grecs, il commence son histoire universelle par les Égyptiens qu'il range dans cette première classe. Il est assez bizarre de voir les anciens Grecs, formés à l'école des Égyptiens, donner à leurs maîtres cette dénomination, qui ajoutait, quoiqu'on en dise, quelque chose de peu flatteur à l'idée d'étranger. Peut-être l'épithète aurait-elle été moins mal placée si elle avait été appliquée uniquement aux peuples dont nous allons parler maintenant. Grâce au temps et aux progrès de l'élément civilisateur, ils ont surpassé leurs modèles sans chercher à les rabaisser par d'injurieuses dénominations.

Sur le versant oriental des grands plateaux asiatiques, séparées au midi de la famille arabe par les vastes contrées de l'Indoustan, bornées au nord par les monts abaissés du Caucase et les fleuves qui se jettent dans le Pont-Euxin, les hordes Tartares, dans leurs steppes sans limites, promènent leurs tentes nomades, comme aux

premiers jours du monde. Elles confinent à la Perse, large et fertile terre, assise entre l'orient et l'occident de l'Asie, et qui déploie au pied des plus hautes montagnes du globe ses riches et délicieuses plaines, comme pour inviter les premiers hommes à y descendre et à s'aventurer au sein de la terre inconnue.

D'Ogouz Kan, l'un de leurs premiers rois, jusqu'à Gengis Kan, né au douzième siècle de notre ère, les Tartares comptent environ quatre mille ans. C'est de ce point que commence leur histoire traditionnelle. Les orientaux regardent Ogouz Kan [1] comme le dixième descendant de Japhet, ce qui placerait le déluge toujours assez près de trois mille ans avant notre ère.

Les Tartares n'avaient point de lettres et l'usage de l'écriture leur était totalement inconnu. Un auteur arabe dit avoir vu des caractères qui étaient en usage dans une partie de la Tartarie méridionale. D'après sa description il est impossible de ne pas soupçonner que c'étaient ceux du Thibet qui sont évidemment indiens. Cette observation a trouvé des contradicteurs. Rien, au

[1] De Guignes, *Hist. des Huns*, t. 1, partie 2, p. 9—10.

surplus, dit Will. Jones[1], n'établit une communauté d'origine entre les Tartares et les Indous, non plus qu'avec les Arabes. S'il se trouve quelque ressemblance avec ces derniers, il faut l'attribuer à l'analogie de leurs déserts et à la nécessité d'une vie errante.

Cette assertion fait naître plus d'une observation. La première c'est que ce mot tartare, en lui-même si vague, a été appliqué à tant de peuples, qu'il est bon de s'entendre sur le sens précis qu'on doit y attacher. Nous avons déjà montré plus haut comment Will. Jones, en séparant les Arabes des Indous, se trouvait en opposition avec les analogies de races. Plus tard nous montrerons que son assertion, beaucoup trop générale, n'est pas moins combattue par les analogies de croyances et de langages. Ce que nous avons dit des Arabes, nous le dirons maintenant des Tartares; il y a plus d'une famille sous ce nom et en conséquence on ne peut pas dire d'une manière absolue, que la famille tartare

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Tartares*, t. 2, p. 47, *Mémoires de Calcutta*.

diffère des Indous et des Arabes, et c'est ce qu'affirme Will. Jones.[1]

La question qui se présente à résoudre est donc celle-ci : Que doit-on entendre par le mot *tartares* ?

Nous voyons figurer sous ce nom des peuples dont les différences vivement tranchées se prêtent difficilement à ce qu'on leur assigne une commune origine. Ces différences ne se rapportent pas seulement à la race, qui les distingue d'une manière absolue, mais aux usages, qui, tout en constituant une séparation moins évidente, les éloignent cependant aussi sur quelques points assez importants. Nous n'en citons pour exemple que le Chinois de race mongole, et le nomade Kirguise dont la vie est si différente.

Les peuples qui figurent sous le nom de Tartares, sont les Afghans, les Mongols, les Mantchous et autres compris vulgairement sous ce nom chez les modernes, sous celui de Scythes chez les anciens. On pourra bientôt reconnaître

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Tartares*, t. 2, p. 42, *Calcutta*.

qu'il y a d'importantes distinctions à faire[1] et c'est l'objet dont nous allons nous occuper.

La dénomination de Tartarie indépendante a été fausse de tout temps, dit Malte-Brun,[2] puisque les pays désignés sous ce nom sont habités par des Kalmouks et des Mongols et non pas par des Tartares. Première distinction que nous voyons apparaître. Il est d'autant moins facile de la contester, que par Mongols on entend cette race jaune qui a donné son nom à une des grandes divisions de l'espèce humaine ; par conséquent elle ne peut être confondue avec les autres Tartares qui n'appartiennent pas à la même race. Les Mantchous ou les Tartares qui habitent la partie la plus orientale de l'Asie, peuvent être considérés comme les plus rapprochés de l'état de civilisation. Les Kalmouks et plusieurs autres peuplades voisines n'étant qu'une branche de Mongols, se rattachent à cette nation par la forme des traits. La couleur de leur peau a fourni le nom de l'un des types placés par les physiologistes sur la même ligne que les types éthiopien et caucasien.

[1] Mentelle et Maltebrun, *Introd. à l'Asie,* t. 12, p. 61.

[2] Mentelle et Maltebrun, t. 12, p. 23, 153, 160.

Ainsi en faisant disparaître ce nom que nous reconnaissons comme trop indéterminé ou faux, il serait naturel de distinguer le territoire de ces nations en Mongolie propre, Mongolie occidentale pour les Kalmouks, et Manchourie.

La Tartarie indépendante, ou le pays que l'on appellerait exclusivement de ce nom après en avoir distrait ceux que nous venons de désigner, confine à la mer Caspienne à l'ouest, au nord aux possessions russes, à l'est au lac Palçati et aux possessions chinoises, au midi à l'Inde, par les monts Hinou-Kohs.[1] Elle peut être considérée comme le penchant occidental du grand plateau de l'Asie centrale.

Cette vaste étendue de territoire est occupée aujourd'hui par deux nations principales, les Kirguises et les Buchariens. La nation kirguise fournit le plus grand nombre de ses habitants. Avec les traits tartares elle n'a pas les yeux obliques qui distinguent les Mongols et les Chinois, sa langue est entendue facilement par les autres tartares.[1]

[1] MENTELLE et MALTEBRUN, t. 12, p. 200, 201.

[2] *Ibid.*, 212.

La nation bucharienne est tartare, avec quelques altérations.[1] Les tartares usbeks se sont établis sur son territoire, mais la population originaire est Scythe ou même Perse, ce qui du reste était la même chose, suivant Ammien Marcellin[2] et d'autres. C'est le pays où les plus anciennes histoires placent le berceau de la monarchie Perse; c'était le terrain des guerres entre les Perses et les Scythes, d'en-deçà et d'au-delà de l'Imaüs.

Les Usbeks actuels ressemblent aux autres tartares, mais la conquête a mis sous leur domination une race d'habitants plus anciens du pays et qui leur est supérieure. Ces naturels que les conquérants appellent Tadjiks, sont plus beaux et se rapprochent des habitants de la petite Bucharie. On peut présumer que leur idiôme appartient à l'ancien persan, mais qu'il ne s'est pas conservé pur. Il est mêlé de termes turcs, mongoliens et même indous; mélange qui paraît se retrouver dans leurs traits. Cette affinité particulière du langage bucharien avec le persan et

[1] Mentelle et Maltebrun, tom. 12, p. 225.
[2] Amm. Marcellin, liv. 31, ch. 2.

par conséquent avec toutes les langues gothiques, semble être confirmée par plusieurs termes géographiques. [1]

Les Turcs et les Huns peuvent être considérés comme une même race tartare originaire des montagnes voisines de l'Altaï. Ils vinrent s'établir dans les pays que nous nommons aujourd'hui Tartarie indépendante et que jadis occupait un peuple scythique, les Massagètes. L'opinion la plus générale se borne à placer l'origine des Turcs au nord-est de la mer Caspienne, mais ils venaient de pays plus éloignés, et ils furent désignés sous le nom de Huns et de Turcs: les Huns [2] auxquels les Persans donnent le nom de Turcs, dit Théophylacte, (byzantine).

Il suffit d'un simple coup-d'œil jeté sur la carte[3] pour voir que sur le territoire actuellement occupé par les diverses tribus tartares, s'étendait autrefois la grande nation scythe. Pourtant quand on dit que les Scythes des anciens sont les Tar-

[1] MENTELLE et MALTEBRUN, tom. 12, p. 227.

[2] DE GUIGNES, *Acad. des Inscript.*, t. 28, p. 90, et *Hist. des Huns*.

[3] Voir la Carte du Mémoire de Bayer, *Acad. de St. Pétersb.*, t. 1.

tares d'aujourd'hui, on n'emploie pas une désignation exacte, ou du moins on lui donne une extension beaucoup trop grande. Nous venons de voir qu'au-dessous de cette population tartare, il existait une autre race plus ancienne, et nous en devons conclure que cette population première appartient plus directement à l'ancienne nation scythe, tandis que la nation conquérante, scythe peut-être d'origine, était plus reculée vers l'orient, où elle s'était altérée par le mélange avec les Mongols; ou bien encore les Mongols conquérants se sont successivement fondus dans la race asservie, et ne conservent plus que quelques-uns de leurs traits primitifs. Mais ce dernier cas est moins probable, à cause de l'altération profonde qu'auraient dû subir ces Mongols dans leur type de race, par la différence caractéristique des yeux dont l'obliquité ne se retrouve pas dans les Tartares occidentaux dont nous parlons.

Ce qu'il est exact de dire, c'est donc que les Tartares occidentaux occupent un territoire que les Scythes occupaient autrefois. Nous ajouterons que les Scythes et les Perses appartenaient à la même souche, car plusieurs des nations scythiques s'étaient établies en Perse, et les rapports

qui existaient entre les deux peuples, ne se bornaient pas à la communauté du territoire.

C'est dans le sens des explications que nous venons de donner qu'il faut entendre ce que dit Fréret;[1] les Perses appelaient *Saques* les peuples que les Grecs appelaient *Scythes*, et que nous appelons *Tartares*. Il était d'ailleurs aisé de les confondre : les détails que les anciens nous ont laissés sur les mœurs des Scythes peuvent s'appliquer aux Tartares de nos jours; c'était la même manière de combattre, la même manière de vivre.[2]

Le nom de Tartares, qui désigne aujourd'hui, sous le mérite des observations que nous venons de faire, toute la nation scythique, était autrefois celui d'une tribu particulière.[3] Cette tribu formait l'avant-garde des expéditions des Mongols vers l'occident. C'est par cette raison que les étrangers, empressés de signaler ces conquérants redoutés, donnèrent à toutes leurs hordes le nom de la première qu'ils connurent.

C'est ainsi que les anciens Perses donnèrent le

[1] *Acad. des Inscript.*, t. 7, p. 436.

[2] Justin., liv. 2, ch. 2.

[3] *Acad. des Inscript.*, t. 18, p. 61.

nom de Saques[1] (ou Saces) à tous les peuples de la nation scythique, et cela, comme Pline nous l'apprend, parce que la tribu des Saques, établie sur leurs frontières, était la seule qui leur fût connue.[2]

La confusion que font les anciens historiens au sujet des Tartares, tombe ainsi devant le fait, supérieur à toute contestation, de la distinction absolue des races; devant les documents qui rattachent les Tartares indépendants ou Kirguises, et les Buchariens ou Tartares usbeks à la vieille nation scythique. On peut objecter sans doute que les Tartares occidentaux ont, dans leur manière de vivre et dans quelques-uns de leurs traits, des ressemblances frappantes avec les Mongols; mais nous savons que les invasions des Mongols sous Ogouz-Kan, peut-être le Madyes, roi des Scythes, d'Hérodote[3], se sont étendues jusqu'au-delà de la Perse et dans l'Inde même. Les fréquents rapprochements entre deux peuples limitrophes ont dû amener des fusions

[1] Hérodote, liv. 7, p. 540, éd. Wesseling.
[2] Pline, liv. 6, ch. 17.
[3] *Hist. univers.*, t. 29, *Hist. des Tartares.*

de races, qui sont loin cependant d'être absolues, puisque la couleur de la peau et la position des yeux diffèrent essentiellement. Quant à la manière de vivre, les conditions locales étant les mêmes, il n'est point étonnant qu'elle soit semblable.

Nous pouvons donc, en vertu des rapports et des différences que nous avons signalés, nous former une opinion plus nette de ce qu'il faut entendre par Scythes, Tartares et Mongols; faire disparaître la confusion qui les identifie d'une manière trop absolue, et retrouver dans l'unité des coutumes une conséquence des influences locales, de la conquête et du temps. Les Tartares actuels sont le résultat du mélange des Mongols et des anciens Scythes. Par rapport aux deux races blanche et jaune, ou mongole et caucasienne, qu'ils séparent, ils sont dans les mêmes conditions établies plus haut à l'égard de cette même race blanche et de la race nègre de l'Afrique orientale sur le territoire de l'Égypte. C'est le terrain neutre où la fusion entre les races limitrophes s'opère, et où le mélange reste toujours apparent.

Or, ce terrain confine, par le midi, avec l'Inde,

et par le sud-ouest, avec la Perse. Nous insistons d'autant plus sur cette circonstance, que nous voyons le pays des Saces confiner, par le midi, au mont Imaüs. Ces Saces sont les Scythes des Perses, et nous venons de reconnaître que les Tartares sont les Scythes modifiés par les Mongols ; donc les Tartares et les Saces ont occupé le même territoire, et se trouvent, sauf la différence des temps, dans des circonstances de position identiques.[1]

Ce retour sur l'identité des Saces et des Scythes cessera de paraître superflu, si l'on veut se rappeler que des documents nombreux et accrédités mêlent assez souvent les Saces et les Perses sur le même territoire, et leur donnent des ressemblances qui tendent à confirmer ce que nous avons déjà indiqué, d'après Ammien Marcellin, qu'ils sont le même peuple originairement.

Anquetil Duperron[2] établit ces ressemblances, et s'appuie de l'opinion d'Hérodote, qui fournit les éléments des rapprochements à faire entre les

[1] De Guignes, *Hist. des Huns*, t. 1, partie 2, p. xciij.

[2] *Acad. des Insc.*, t, 37, p. 709.

dieux des Scythes[1] et ceux que le même historien donne ailleurs aux Perses.[2] Indépendamment de ces rapports, et pour les confirmer, le même Anquetil fait ressortir les concordances qui existent entre la langue scythe et la langue perse.[3]

Ainsi, la communauté d'origine entre les Perses de la première monarchie et les Scythes, paraît résulter de ces rapports de langue, de territoire, de religion, et n'est pas détruite par la différence de traits qu'explique le voisinage des Mongols. Tout au moins devra-t-on admettre que les populations scythiques se rattachent à la Perse.

Les Mongols, dont la race est différente, ne peuvent pas y être rattachés comme population primitive. Nous avons vu comment ils s'y lient par leur mélange avec les Scythes. Cette séparation, bien marquée sous le rapport de la race, ne met point obstacle aux rapports d'une autre nature, dont la trace se retrouve parmi les Mongols. Leur civilisation, ou plutôt le peu de lumières qu'ils possèdent, les rattache à la Perse,

[1] Hérod., liv. 3, p. 307.

[2] *Id.*, liv. 1, p. 66.

[3] *Acad. des Insc.*, t. 31, p. 429—431.

et par celle-ci aux peuples de l'Asie occidentale ou sémitiques.

Bayer [1] trouve une grande analogie entre les caractères mongols et les caractères syriaques.

Les caractères qu'emploient les Tartares orientaux, dit Fréret, [2] ressemblent assez à ceux de l'écriture des Guèbres ou à celle des Syro-Chaldéens et à l'arabe ancien, le *koufique*. Cependant je serais plus porté à croire qu'ils ont été tirés de l'alphabet des peuples du Boutan ou du Thibet, dont l'écriture courante ou coulée ressemble beaucoup à celle des Tartares.

Opinion remarquable, qui fortifie cette unité de civilisation que nous considérons comme une des vérités historiques les plus fécondes, et que nous n'avons pas dû négliger de rappeler ici. Elle acquiert un degré assez haut de probabilité, de cet ensemble de peuples liés entre eux par les moyens qu'ils emploient comme expression de la pensée, et de l'autorité du savant qui en fait la remarque.

Un savant plus moderne, et dont le nom n'est

[1] *Acta eruditorum*, 1732, p. 519.

[2] *Acad. des Insc.*, p. 616, 617.

pas sans poids dans ces matières, Langlès, confirme cette opinion :

Je montrerai évidemment, dit-il, que les lettres du stranghélo, (ancien syriaque), du mongol, du koufique et du mantchou, ont une étonnante ressemblance et doivent avoir une origine commune.[1]

Les pays occupés par les Scythes s'étendaient plus loin vers le nord-ouest que la Tartarie actuelle. La carte de Bayer et son mémoire *de situ Scythiæ*, les placent jusqu'à l'ouest de la mer Noire, et on ne peut nier que de nombreux rapports n'existent entre les peuples de ces pays et les Scythes.[2]

Les anciens, faute de connaître avec exactitude les peuples avec lesquels ils n'étaient pas en contact habituel, et dont le territoire n'avait pas été soumis aux recherches d'une géographie d'ailleurs incertaine, appelaient d'un nom général, qui était celui de la nation qu'ils avaient le mieux connue, les différentes nations répandues sur un vaste territoire. C'est ainsi qu'ils donnaient le nom

[1] *Dict. tart.-Mantc.*, introd., p. xxj.

[2] *Acad. de Pétersb.*, t. 1.

de Scythes à tous les peuples qui entouraient la mer Caspienne et le Pont-Euxin, sans assigner les limites jusques auxquelles ces peuples pouvaient s'étendre. Par le même motif, ils donnèrent le nom de Celtes aux peuples qui s'étendaient depuis les sources du Danube jusqu'à l'occident de la mer Noire. Or, nous savons aujourd'hui et depuis long temps que ces peuples ne doivent pas être confondus, et quoique tous se rattachent à une source commune, leur séparation ancienne a établi entre eux des différences assez grandes, pour que leur origine doive être constatée par des recherches, non pas isolées absolument, mais qui, spéciales d'abord, se rapprochent successivement et invariablement à mesure que l'on remonte vers les temps primitifs.

Avant d'entrer dans les recherches qui auront pour objet les peuples qui se lient à cet ensemble scythe, nous sommes arrêtés par cette nation, d'une antiquité si reculée que nous nous voyons ramenés aux premiers âges pour en retrouver les vestiges. Nous voulons parler des Celtes, dont le nom est si célèbre et la véritable famille si peu établie. On conçoit que de cette question : les Celtes sont-ils ou ne sont-ils pas Scythes? dépend

l'ordre dans lequel nous pouvons rapprocher les autres branches de la même famille. Si cette question restait indécise, nous serions souvent embarrassés pour savoir si c'est aux Scythes ou aux Celtes qu'il faut recourir pour trouver la source de ces migrations de peuples, différents de noms, mais unis par tous les caractères qui constituent la communauté d'origine.

Une tradition unanime sauf quelques exceptions dont nous allons examiner la valeur, fait remonter tous les peuples du nord et de l'occident à l'Asie centrale, dont ils se seraient successivement éloignés par le versant septentrional. Cette communauté de route, et les autres rapprochements qu'il n'est pas impossible d'établir, à travers les difficultés qu'offrent le temps et la rareté des monuments, sont une forte présomption d'identité primitive. La différence des noms qui les désignent est loin d'être un obstacle insurmontable. Tous ces noms sont des épithètes dont l'orgueil de chaque peuplade cherchait à s'ennoblir; elles n'établissaient pas des différences radicales, mais des titres d'honneur dont la valeur nous est connue, et qui reviennent aux noms de braves, de hardis, de forts. Il y a donc lieu, en dehors de ces

noms, à rechercher une famille primitive, à laquelle toutes ces branches peuvent appartenir et appartiennent en effet, suivant nous.

Les nations qui habitent l'Europe, sans cesser d'êtres unes dans l'origine, peuvent se rapporter à un certaiu nombre de grandes familles qui toutes ont leur nom et leurs prétentions : ce sont les Celtes, les Germains (tant Teutons que Scandinaves), les Esclavons ou Slaves. Ce sont là les principales. Il y a bien lieu d'établir une division plus considérable, mais les Pélasges, les Cimbres, les Turcs, les Lettons, les Finnois, les Hongrois, les Albanais, fort intéressants à étudier, sans doute, n'appartiennent pas aussi immédiatement au tableau des grands peuples primitifs. Les uns, comme les Turcs, ont acquis depuis une importance qu'ils n'avaient pas dans les époques qui nous occupent; les autres ont perdu la leur ou se rattachent d'une manière directe et connue aux trois sources principales que nous venons de nommer. C'est donc à celles-ci que nous devons nous borner, car ce sont les seules qui importent directement à notre objet. Les Pélasges ne figureront pas dans ce chapitre; nous nous réservons d'en parler dans la section particulière que nous

consacrons aux Grecs. Nous revenons aux trois branches principales que nous venons d'indiquer.

Avant tout cependant, nous devons appeler l'attention sur ce que nous entendons par migrations.

Assurément, il ne peut pas entrer dans notre pensée d'offrir comme des divisions nettes, tranchées vivement, compactes comme les peuples entre lesquelles nous voyons l'Europe répartie, ces migrations aventureuses où le caprice d'une tribu suffisait pour détruire l'ensemble. Dans une masse émigrante, il est évident que le gros de la nation a pu et dû se fixer sur un point, tandis que quelques-uns, arrêtés par une cause inconnue, se seront soumis aux envahisseurs qui les poussaient en avant; d'autres à l'avant-garde, curieux de découvertes, auront cherché devant eux, soit un ciel plus favorable, soit une terre plus féconde, soit enfin une liberté plus grande. Nous retrouvons aujourd'hui des débris de populations mêlées, qui prouvent non seulement ces marches hasardées, mais des retours de peuples vers les pays d'où ils avaient été repoussés autrefois; des Celtes sont revenus en Germanie, des Germains ont envahi les Celtes : les peuples se sont fondus

après s'être exterminés, ils sont redevenus frères après avoir été ennemis.

Ainsi, quand nous dirons la migration celtique, germanique ou esclavonne, quand nous les présenterons comme une série, on ne saisirait pas notre pensée si l'on croyait que nous élevons comme une grande muraille qui les sépare. Nous admettons et nous savons que les migrations se sont entrelacées, comme les eaux de la mer et celles des fleuves à leur embouchure; mais quoique la mer et les fleuves s'unissent, ils n'en gardent pas moins leur nom; et leurs eaux, quoique renfermées dans les mêmes bords, conservent encore long temps leur couleur et leur goût. C'est ainsi que dans les grandes migrations, des peuples de noms différents annoncent des sources étrangères. Leurs bras s'entrelacent, jusqu'à ce que le temps les joigne en un seul corps. Chaque migration ne peut donc être bien saisie que dans son corps principal. Cependant, de même que dans une armée, les corps forment soit une avant-garde, soit une réserve; ainsi, dans ces migrations se détachaient des corps qui, sous le nom particulier de leur chef ou de leur tribu, devançaient

la masse, sans cesser pour cela d'en être une dépendance plus ou moins rapprochée.

Jetons un coup d'œil sur la carte de l'Europe, nous saisissons par aperçu un fait général identique à l'idée, la plus générale aussi, qui résulte de l'histoire : les Celtes devancent les Germains, comme ceux-ci devancent les Esclavons. Mais, mêlés à cette première migration celtique, nous voyons figurer les Ibères, les Ligures, les Sicules; les uns entrés dans l'Italie par les Alpes rhétiennes; les autres en Espagne par les Pyrénées, ou émigrant de la Gaule par le territoire qui forme aujourd'hui l'État de Gênes.

Dans la migration germanique, nous trouvons les Goths, les Scandinaves, les Cimbres, sans parler de cette multitude de petits peuples entre lesquels se répartit le territoire aujourd'hui appelé Allemagne, Prusse et les royaumes du nord.

Les Esclavons nous offrent des Thraces, des Illyriens, des Russes, des Sarmates, et d'autres dont il serait trop long de faire l'énumération.

Leur position géographique répond à ces faits généraux. Suivons une ligne qui contourne toute l'Europe occidentale, et dont le point de départ soit le Pont-Euxin; nous verrons à gauche du

Pont-Euxin les rivages de l'Asie mineure; en avant, les îles de l'Archipel; à droite, les côtes de l'Illyrie, l'extrémité de la Péninsule italienne et les îles qui en dépendent. Faisons le tour de cette Péninsule, pour revenir aux côtes de Gênes et de Provence : un nouveau circuit dessine les côtes d'Espagne, et nous ramène au littoral de l'ouest de la France; puis, laissant ici le continent pour suivre au nord de l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, nous avons développé une vaste ceinture presque entièrement européenne. Partout sur cette lisière nous trouvons les restes de la migration celtique.

Entrons dans les terres. Nous reconnaissons les peuples germaniques, en Espagne et en Italie, sous le nom de Goths et de Lombards; en France, sous ce même nom de Goths et de Francs. Les Saxons en Angleterre refoulent les premiers habitants Celtes, pour s'emparer de leurs terres; les Scandinaves, autre nation germanique, peuplent les contrées les plus septentrionales, et chassent devant eux une première population que sa dégénérescence a laissée sans nom, mais que l'analogie générale proclamerait celtique.

Reportons-nous enfin au centre et près du foyer

de ces migrations. Nous voyons les Esclavons touchant à l'Allemagne, où s'est assise la masse de la migration germanique. Arrêtés sur leur front par les populations germaniques, ils s'étendent, à gauche, dans la Thrace et l'Illyrie; à droite, en Russie et en Pologne. C'est là que nous les trouvons tous. Ainsi, nous voyons par aperçu général trois cercles concentriques : le cercle celtique, contournant toute l'Europe, dont il peuple la lisière; le cercle germanique, occupant le centre; le cercle esclavon, appuyé au Pont-Euxin, lieu de rendez-vous de toutes les migrations. A leur point de contact, ces grandes familles humaines se mêlent et se confondent. L'incertitude historique hésite à les classer. Certains caractères les rapprochent, d'autres les éloignent; le temps et les influences locales les ont modifiées, au point de rendre incertaines les probabilités les plus grandes. C'est ainsi qu'on ne prononce qu'avec crainte sur l'identité des Ibères et des Celtes, qu'on ne prononce pas sur les Cantabres; que la controverse s'établit sur la véritable dénomination à donner aux Pélasges de la Grèce et aux Aborigènes d'Italie.

Un fait domine toute cette question, en dehors

de tous les noms, c'est celui de la triple migration. S'il y en a eu une première, antérieure aux trois autres, rien n'en constate les stations et la marche; mais on en admet l'origine. Elle est orientale ou asiatique septentrionale. A-t-elle devancé de beaucoup celle qui se présente nettement comme la première ou la celtique? N'en a-t-elle été que l'avant-garde? La question n'est pas fort importante. Nous croyons qu'elle n'était qu'une véritable avant-garde; et nous nous fondons sur ce que la première colonie civilisatrice, celle d'Inachus en Grèce, remonte à deux mille ans avant notre ère, qu'elle trouva des Pélasges-Celtes dans la Grèce, et qu'il n'est pas probable que les populations du nord de l'Asie fussent assez nombreuses, long temps avant le temps de l'apparition de ces Pélasges-Celtes dans la Grèce, pour avoir fourni une migration antérieure. Une migration suppose deux faits : une population exubérante au point de départ, et surchargée de manière à pousser en avant des masses assez considérables pour envahir, se défendre, établir enfin une société nouvelle ; secondement, des moyens physiques pour entreprendre, comme des armes, des chariots. Pour en arriver là, il a fallu bien du

temps aux hommes; or, la première migration bien distincte, la celtique, est déjà si ancienne, qu'il est peu probable qu'une autre l'ait devancée avec tous les moyens dont nous venons de parler. On peut donc croire, si l'on rencontre quelques vestiges de populations antérieures aux Celtes, qu'elles se rapportent aux premières tribus qui les devançaient, et probablement appartenaient à la masse que nous désignons par leur nom. C'est sous le mérite de ces observations que nous divisons les diverses migrations en trois principales, auxquelles toutes les divergences viennent se rallier. Nous appelons *Celtique* l'ensemble des migrations antérieures à la migration *germanique.*

Nous appelons *Germanique,* ou deuxième migration, tout ce qui, établi en Europe, a trouvé à combattre une première migration et ne peut pas être classé dans la troisième, qui est *l'Esclavonne.*

On concevra qu'il n'est pas de notre sujet, et qu'il ne saurait entrer dans notre plan, de prendre une à une ces peuplades excentriques. Chacune d'elles demanderait un travail spécial pour être ramenée à sa souche incontestable. Afin d'en montrer pourtant la possibilité, nous l'entreprendrons pour les Ibères dans la première migra-

tion, pour les Cimbres dans la seconde. Ces deux rameaux sont assez remarquables pour n'être pas négligés. Nous ne parlerons des Cimbres qu'à leur rang; mais, comme nous devons commencer notre examen des peuples du nord par les Celtes, nous allons dès à présent nous occuper des Ibères, que l'on considère comme les premiers Celtes, ou que d'autres disent être un peuple différent qui les aurait devancés.

Le savant ouvrage de M. Michelet sur l'histoire de France nous sera d'un grand secours dans cette recherche. C'est beaucoup que d'avoir à joindre à l'autorité des faits, celle d'un écrivain aussi consciencieux et aussi profond.

« Une autre race, celle des Ibères, paraît de « bonne heure dans le midi de la Gaule, à côté « des Galls et même avant eux. Le type et la « langue de ces Ibères se sont conservés dans les « montagnes des Basques. Ils ne semblent pas « avoir eu, comme les Gaulois, le goût des expédi- « tions lointaines, des guerres aventureuses. Des « tribus ibériennes émigrèrent, mais malgré elles, « poussées par des peuples plus puissants.[1] »

[1] Michelet, *Hist. de France*, t. 1, p. 5.

Il semblerait, en examinant les différences qui existent entre les Ibères et les Galls, ou Celtes, que l'on dût les considérer comme deux nations radicalement séparées. Dans l'Orient, nous ne voyons pas les Ibères au berceau même des races scythiques, mais sur le territoire que nous appelons maintenant Géorgie. Leur costume est simple, tandis que celui des Celtes se distinguait par la variété des couleurs. Cette observation, du reste, n'est pas constante. Strabon [1] distingue les Ibères de la plaine, semblables aux Arméniens et aux Mèdes, et ceux des montagnes, plus nombreux et plus belliqueux, dont le genre de vie est celui des Scythes et des Sarmates.

Les Ibères[2] étaient divisés en petites tribus montagnardes qui ne se liguent guère entre elles; les Galls, au contraire, s'associent volontiers en grandes hordes, se liant avec les étrangers. Cet usage est cependant beaucoup moins caractéristique; car les Galls d'Écosse sont encore aujourd'hui divisés en tribus montagnardes assez semblables à ce qu'on nous dit des Ibères.

[1] Strabon, liv. xi, p. 500.

[2] Michelet, p. 6.

Les Galls franchirent les Pyrénées, refoulant devant eux les Ibères, et s'établirent aux deux angles sud-ouest et nord-ouest de la Péninsule sous leur propre nom; au centre, se mêlant aux vaincus, ils prirent les noms de Celtibériens et de Lusitaniens. Ce qui se passait en Espagne avait aussi lieu en Italie; les Sicanes et les Ligors furent repoussés jusqu'en Calabre et en Sicile.

Les Celtes vainqueurs dans les deux Péninsules se mêlèrent avec les habitants des plaines centrales, tandis que les Ibères se maintenaient aux extrémités. La civilisation grecque ou romaine se superposa à ces éléments primitifs, mais nous en parlerons ailleurs.

Maintenant, sur quoi fondons-nous notre opinion pour n'admettre, comme fait général, qu'une migration celtique, lorsqu'il semblerait qu'il y a eu une migration antérieure aux Celtes proprement dits.

Le voici : tout ce qui est antérieur aux Celtes est tellement vague et inconnu, qu'il n'y a pas possibilité de présenter d'une manière satisfaisante l'histoire de ces premiers temps. La migration des Ibères n'a pu précéder de beaucoup celle des Celtes, et n'en peut être détachée distincte-

ment; il y a apparence, au contraire, qu'elle n'a été qu'une première société ou aggrégation que la masse celtique poussa sans cesse devant elle. Enfin, on peut, sur des documents assez vraisemblables, rapporter les Ibères aux Celtes.

Nous ne pouvons mieux faire, pour établir ce rapport, que de transcrire la série de conclusions que M. Michelet[1] emprunte à M. G. de Humboldt :

1° Le rapprochement d'anciens termes de lieux de la Péninsule ibérienne avec la langue basque, montre que cette langue était celle des Ibères; et, comme ce peuple paraît n'avoir eu qu'une langue, peuples ibères et peuples parlant le basque, sont des expressions synonymes;

2° Les termes de lieux basques se trouvent sur toute la Péninsule sans exception, et par conséquent, les Ibères étaient répandus dans toutes les parties de cette contrée;

3° Mais, dans la géographie de l'ancienne Espagne, il y a d'autres noms de lieux qui, rapprochés de ceux des contrées habitées par les Celtes, paraissent d'origine celtique : ces noms nous

[1] Eclaircissements, *Hist. de France*, t. 1, p. 457 et suiv.

indiquent, au défaut de témoignages historiques, les établissements des Celtes mêlés aux Ibères;

4° Les Ibères, non mêlés de Celtes, habitèrent vers les Pyrénées, et sur la côte méridionale. Les deux races étaient mêlées dans l'intérieur des terres, dans la Lusitanie et dans la plus grande partie des côtes du nord;

5° Les Celtes ibériens se rapportaient, pour le langage, aux Celtes d'où proviennent les anciens noms de lieux de la Gaule et de la Bretagne, ainsi que les langues encore vivantes en France et en Angleterre. Mais, vraisemblablement, ce n'étaient point des peuples de pure souche gallique, rameaux détachés d'une tige qui restât derrière eux. La diversité de caractère et d'institution témoigne assez qu'il n'en est pas ainsi. Peut-être furent-ils établis dans les Gaules à une époque anté-historique, ou du moins ils y étaient établis bien avant (avant les Gaulois). En tout cas, dans leur mélange avec les Ibères, c'était le caractère ibérien qui prévalait, et non le caractère gaulois, tel que les Romains nous l'ont fait connaître;

6° Hors de l'Espagne, vers le nord, on ne trouve pas trace des Ibères, excepté toutefois l'Aquitaine ibérique, et une partie de la côte de

la Méditerranée. Les Calédoniens, nommément, appartenaient à la race celtique, non à l'ibérienne.

7° Vers le nord, les Ibères étaient établis dans les trois grandes îles de la Méditerranée; les témoignages historiques et l'origine basque des noms de lieux s'accordent pour le prouver. Toutefois, ils n'y étaient pas venus, du moins exclusivement, de l'Ibérie ou de la Gaule; ils occupaient ces établissements de tout temps, ou bien ils y vinrent de l'Orient;

8° Les Ibères appartenaient-ils aussi aux peuples primitifs de l'Italie continentale? La chose est incertaine; cependant on y trouve plusieurs noms de lieux d'origine basque, ce qui tendrait à fonder cette conjecture;

9° Les Ibères sont différents des Celtes, tels que nous connaissons ces derniers par le témoignage des Grecs et des Romains, et par ce qui nous reste de leurs langues. Cependant, il n'y a aucun sujet de nier toute parenté entre les deux nations; il y aurait même plutôt lieu de croire que les Ibères sont une dépendance des Celtes, laquelle en a été démembrée de bonne heure.

Ainsi nous voyons, par le témoignage de deux hommes qui font autorité dans ces matières, les

Celtes et les Ibères se présenter, malgré leurs différences, comme des démembrements très probables d'un même peuple. La distinction que l'on peut établir entre eux peut provenir de leur départ, non simultané, mais successif; et leurs ressemblances proviennent de leur homogénéité primitive, et de la fusion qui s'est opérée entre eux.

Plusieurs auteurs ont fait deux races différentes des Celtes et des Ibères; d'autres les ont absolument identifiés. Ce qu'on en pourrait conclure, c'est qu'il y a eu un monde ibérien avant le monde celtique; qu'on en trouve quelques témoignages dans les lieux où se sont établis les Celtes, mais que les opinions, qui font un même peuple de ces deux nations, autorisent à penser qu'il y a eu fusion facile de ces démembrements mal définis, et que cette facilité pouvait avoir pour cause la communauté d'origine. Sous le rapport historique, nous revenons donc toujours à cette grande distinction des trois migrations, les seules qui soient nettement dessinées, et dans chacune desquelles peuvent être confondues les nations qui s'en rapprochent pour les temps et pour les lieux. Ce n'est pas prétendre nier qu'il y ait eu et qu'il y ait,

pour des investigateurs profonds, matière à des recherches intéressantes; elles peuvent avoir pour résultat d'établir des oppositions que nous ne révoquons pas en doute, mais nous ne les trouvons pas assez tranchées pour croire à une migration distincte, et antérieure à toutes, des Ibériens. C'est sous ces réserves que nous donnerons comme Celtes les *Sicanes* et les *Ligors*, dont nous aurons à parler plus tard. On peut dire des Ibères ce que dit Mannert des Ligures avec beaucoup de sagacité, qu'ils ne dérivent pas des Celtes, que nous connaissons dans la Gaule, mais que pourtant ils pourraient être une branche sœur d'une tige orientale plus ancienne.[1]

Les Celtes s'appelaient *Gail* ou *Gaël*, mot dont les Grecs ont fait keltes, et les Romains *galli*. Originaires de l'Asie, ils sont venus à une époque antérieure à celle où commencent nos connaissances historiques sur le nord de l'Europe, s'établir dans le pays qui, d'après eux, a été nommé les Gaules, dans les îles Britanniques, dans une partie de l'Italie, et dans les contrées bordées au nord par le

[1] MICHELET, t. 1, *Hist. de France,* p. 447. Extrait de l'ouvrage de G. DE HUMBOLDT.

Danube, au sud par les Alpes, et à l'ouest par la Pannonie; c'est-à-dire, dans la Suisse, la Souabe, la Bavière, les Grisons et l'Autriche d'aujourd'hui. C'est, à ce qu'il paraît, en suivant les Ibériens, sortis comme eux d'Asie, et en remontant la rive droite du Danube, qu'ils se sont avancés vers l'occident.[1]

Les Celtes, par la position qu'occupent aujourd'hui leurs descendants incontestés, sont les premiers, parmi les essaims partis d'Asie, dont l'histoire et la tradition nous entretiennent. En effet, si l'on veut considérer que ces masses se poussaient l'une l'autre en avant dans leurs migrations, les Celtes nous apparaissent à l'avant-garde. Ils peuplent aujourd'hui les extrémités de l'Occident. Ceux qui les ont suivis plus immédiatement sont encore aujourd'hui leurs voisins les plus rapprochés. Cette observation n'est peut-être pas sans valeur, si on ne perd pas de vue, comme nous le disons, cette espèce de flot successif qui faisait avancer les générations; une nouvelle déplaçant les précédentes, et les poussant ainsi jusqu'à ce que la terre leur manquât. Alors seulement com-

[1] Schœll, *Tableau des peuples*, p. 23

mencèrent les fusions entre ces éléments, et de cette fusion naquirent tous les peuples modernes chez lesquels il est encore facile de reconnaître les traces des variétés d'origine, comme dans ces variétés on ressaisit les monuments d'une identité primitive.

Quelques écrivains cependant refusent d'aller chercher si loin la source des peuples modernes; Schœpflin est celui qui a le mieux, ou du moins le plus savamment attaqué l'origine asiatique des Celtes.

L'opinion de Schœpflin sur les Celtes est renfermée dans ces trois points :[1]

1° L'ancienne Celtique est la Gaule;

2° Les Celtes répandus en Europe venaient de la Gaule;

3° Les Celtes étaient un peuple tout différent des Ibères, Germains, Bretons, Belges et Aquitains.

Chacune de ces opinions est vraie jusqu'à un certain point, mais elles deviennent fausses toutes les trois par l'extension que l'auteur leur donne et par l'application qu'il en fait.

[1] Schœpflin, *Vindiciæ celticæ*, id. *als. illustrata periodus celtica*, t. 1, *initio*.

Sur la première question, il s'appuie de l'autorité d'Hérodote; mais il n'a pas rapporté tout ce que dit Hérodote. Cet historien place des Celtes autour des sources du Danube. C'était donc là encore, suivant lui, une partie de la Celtique. Il en place autour de la ville de Pyrène (c'est une erreur d'Hérodote, il voulait dire les monts Pyrénées); il en trouve encore au-delà des colonnes d'Hercule. Voilà donc trois points hors des Gaules où Hérodote place des Celtes.

Schœpflin s'appuie aussi sur Aristote, qui donne le nom de Celtique à ce que nous nommons la Gaule. Ce n'est pas ce que l'on conteste; mais ce nom n'était-il donné qu'à la Gaule seule. Enfin, il invoque l'autorité de Polybe. Celui-ci, comme les autres, se trouve dans une situation qui doit faire négliger, dans la question, l'opinion qu'ils émettent. De leur temps, la Germanie était inconnue, ainsi que la plus grande partie des Gaules. Ceux qui en parlaient étaient des charlatans qui spéculaient sur la curiosité.

Diodore de Sicile [1], en plaçant les Celtes dans les Gaules étend les Gaules fort loin, puisqu'il dit

[1] Livre 5, p. 309, édit. RHODOM.

que les plus féroces des Gaulois sont voisins de la Scythie. Diodore entend donc l'Allemagne. Strabon[1] reconnaît aussi plus d'une Celtique. En effet, dans la description de l'Espagne, il dit que le pays situé autour du Guadiana[2] était habité par des Celtes.

Plutarque[3] dit que les Belges étaient les plus puissants des Celtes, et occupaient la troisième partie de toute la Celtique. Ainsi Plutarque fait Celtes des peuples que César[4] fait issus des Germains.

Il est vrai qu'en général les auteurs anciens, et plus particulièrement les Latins, semblent désigner la Gaule par le nom de Celtique; mais ce n'est pas exclusivement, comme nous venons de le voir. D'ailleurs, il n'était pas question pour eux de longues recherches d'origine, mais de désignations actuelles. On ne peut conclure de leurs assertions qu'un seul fait : c'est que, de leur temps, les Celtes étaient bien là où ils les plaçaient, et cela n'est pas en question.

La seconde opinion de Schœpflin, est que tous

[1] STRABON, liv. 2, p. 107.

[2] STRABON, liv. 3, p. 139—153.

[3] PLUTARQUE, *in Cœsare*.

[4] CÉSAR, *de bello gallico*, liv. 2, ch. 4.

les Celtes venaient de la Gaule. C'est trop se hâter de prononcer. De deux choses l'une, en effet ; ou les Celtes n'ont jamais vécu ailleurs que dans la Gaule, et alors ils sont ce que les Grecs appellent Autochthones, ou ils viennent originairement d'une souche quelconque. Nous n'avons jamais entendu soutenir que le premier homme ou le premier peuple aient pris naissance sur la terre de France. Il n'est point possible d'échapper à cette alternative. Que certains Celtes, qui ont promené leurs armes dans le monde, soient sortis de la Gaule, nul ne le conteste ; mais que les premiers habitants de la Grèce ou de l'Italie soient des Celtes gaulois, c'est ce qui n'est entré dans la tête d'aucun écrivain. Les recherches que nous allons faire nous feront remonter bien haut avant de trouver cette source première.

La troisième question a été en partie résolue par la discussion précédente sur les Ibères ; le reste de ce livre répondra à ce qui peut rester douteux.

Pelloutier, dès le début de son savant ouvrage, prononce d'une manière absolue que les Celtes sont des Scythes [1] ; toutes ses recherches, et elles

[1] *Hist. des Celtes*, t. 1, p. 1.

sont aussi nombreuses que savantes, tendent à établir ce point de départ. Si on lui a opposé des difficultés, on peut dire qu'on n'a point répondu à l'ensemble de ses preuves, et que l'opinion qu'il soutient avec une foi entière a survécu aux controverses dont elle a été l'objet.

Les anciens géographes, Strabon [1] et Ptolémée, désignent les Celtes par les noms de Saces, de Titans, de Scythes, de Celto-Scythes, Comariens ou Gomérites, suivant l'opinion des écrivains qui veulent que les Celtes descendent de Noë par Gomer, son petit-fils.

Ptolémée nous apprend que les Saces qui habitaient les bords du Jaxartès étaient le même peuple que les Curètes et les Comariens. [2] Pline dit que les Perses donnent le nom de Saces aux Scythes, *a proximâ gente*, du nom d'un peuple voisin. [3] Nous avons déjà eu lieu de faire cette remarque. Or, Ptolémée remarque que les Comariens avaient en Bactriane une ville nommée Chomer. Déjà nous voyons des Comariens, qui sont

[1] Strabon, liv. 11, p 507, 511; liv. 1er, p. 35.

[2] Liv. 6, ch. 13.

[3] Liv. 6, ch. 17.

des Celtes, être le même peuple que les Saces, qui sont des Scythes, et cette assurance nous est donnée par les plus imposants témoignages et les écrivains les plus considérés de l'antiquité. La Bactriane nous apparaît ainsi comme le séjour où ont vécu Scythes, Celtes et Perses, car on y a placé la naissance de Zoroastre. Quelle que soit dès-lors l'incertitude qui existe dans les traditions, nous sommes déjà, et sur des autorités respectables, fixés sur ce point, que les Celtes et les Scythes ont porté le nom de Saces, et que, par conséquent, les rapports d'usages, de traits, de mœurs, de culte, quels qu'ils puissent être, sont appuyés par le nom commun qui désignait les deux peuples.

Nous avons donc eu raison de dire que si nous sommes fondés à distinguer aujourd'hui les peuples qui ont couvert l'occident de l'Europe, nous voyons ces différences s'effacer en remontant à leur origine; nous les voyons même se confondre en arrivant au point d'où les traditions et les historiens les font sortir.

A l'autorité de ces anciens écrivains, à celle de Pelloutier, chez les modernes, nous pouvons ajouter celle de Pezron, qui a été combattu, parce

qu'aucun livre, surtout dans ces matières, n'a pu éviter de l'être, mais dont le nom n'en est pas moins recommandable. Un nombre infini de Celtes, dit-il, ayant envahi presqu'en même temps la Thrace, la Grèce, l'île de Crète ou Candie, prit alors le nom de Titans, si célèbres dans l'antiquité fabuleuse. Ce nom de Titans, dans la langue des Celtes, signifie hommes de la terre; or, les Grecs faisaient les Titans fils de la terre[1].

Remarquez, ajoute Pezron,[2] qu'avant que les Celtes eussent porté le nom de Titans, on leur avait donné celui de Saces ou de Saques, en latin *Sacæ*. On prétend que ce mot injurieux, qui équivaut à celui de méchant, voleur, leur fut donné par les Parthes, que les Celtes avaient violemment chassés de leur pays et de leur société (le mot *parthe* veut dire *séparé*). Les Parthes apprirent ce nom de Saques aux Perses qui descendaient d'eux. Quoiqu'il en soit, de cette transmission du nom de Saces, des Parthes aux Perses, ce que nous n'admettons pas, nous voyons, dans l'opinion de Pezron, les Parthes séparés des

[1] PEZRON, *Antiq. de la nat. celte*, p. 9, 10.

[2] *Id.*, p. 11.

Celtes, avec lesquels ils avaient été en communauté de pays et de société; les Parthes et les Perses appartenir à la même famille; les Saces être des Celtes, et par conséquent des Parthes, et, de plus, être le même peuple que les Scythes. Ainsi, au nom de Strabon, de Ptolémée, de Pline, d'Ammien Marcellin, de Pelloutier, de Pezron, sans nommer bien d'autres autorités, dont nous pourrions nous prévaloir, et que Pelloutier fournit abondamment, nous pouvons dire qu'il y a communauté d'origine entre les peuples que nous avons désignés, et qu'on a séparés arbitrairement.

Le nom qui leur fut commun à tous est celui de Saces; et il n'est pas sans importance de remarquer, dès à présent, que leur séjour pendant qu'ils le portèrent fut le voisinage de l'Imaüs; c'est le plateau le plus élevé de la haute Asie.

En somme, et pour ne pas accumuler outre mesure des preuves que de nombreux ouvrages fournissent abondamment, nous sommes entièrement fondés à rattacher historiquement les Celtes à la haute-Asie, à les rapprocher des Scythes comme deux fractions d'une souche jadis com-

mune. Les faits d'un autre ordre qui nous restent à examiner, confirmeront cette opinion.

Nous ne nous sommes adressés jusqu'ici qu'à la géographie et à l'histoire. Les usages, les mœurs, la constitution physique des deux peuples, nous conduisent aux mêmes résultats.

Les Celtes et les Scythes, au rapport de Pline, avaient une taille élevée, le visage blanc, les cheveux blonds et épais, les yeux farouches[1]; épithète que corrige Tacite[2] en disant farouches et bleus. Ne semble-t-il pas voir la description de ces hommes du nord, qui sont encore aujourd'hui ce qu'étaient leurs ancêtres il y a tant de siècles, et ne retrouvons-nous pas cette conformation aussi bien dans les peuples que nous convenons descendre des Celtes, que dans ceux que nous dérivons des Goths ou des Germains? Les Scythes, dit Hérodote,[3] se nourrissaient de lait, de la chair des troupeaux, de la chasse, et négligeaient l'agriculture; caractère commun à tous les peuples qui viennent de migration asiatique, et tout-

1 Pline, liv. 2, ch. 78.

2 Germ., ch. 4.

3 Livre 4, p. 281 et suiv.

à-fait fondé sur la nature; car tout peuple agriculteur s'attache au sol que son travail a fécondé, et l'on peut prononcer à coup sûr que tout peuple émigrant en masse est nomade et chasseur, comme les Scythes ou les Celtes, ou pirate comme les Normands du moyen âge, mais jamais cultivateur. Les Celtes gardèrent long-temps cette manière de vivre, et le pain qu'ils mangèrent fut fait de glands à la manière des Pélasges. Observation qui s'étend plus loin, comme on voit, que l'objet spécial que nous traitons, et qui n'est pas sans importance, pour constater l'origine celtique des Pélasges.

Les Scythes [1] consacraient au dieu de la guerre des bocages, dans lesquels ils élevaient quelques chênes d'une hauteur prodigieuse. Ils arrosaient les chênes du sang des victimes. Les Gaulois [2] avaient le même usage, et les Gaulois sont Celtes.

Ces similitudes seraient bien extraordinaires, si elles se trouvaient communes à deux peuples sortis de points de départ différents; elles auraient éveillé sans nul doute l'esprit de recher-

[1] *Hist. univ.*, t. 8, p. 231.

[2] KEISLER, *Ant. sept.*, diss. 3.

che et d'investigation; quelle sera donc leur valeur si elles ne sont invoquées que comme un moyen à l'appui de données plus positives encore, si elles sont fortifiées par d'autres similitudes auxquelles nous consacrons un chapitre particulier, pour ne pas scinder un ensemble dont les parties se prêtent un mutuel appui. Nous voulons parler des langues : ne serons-nous pas fondés ensuite à rattacher à la même source deux peuples, que le temps a séparés depuis, sans effacer pourtant les traces de leur fraternité primitive.

Nous n'avons traité qu'une partie de la question dans ce que nous avons dit jusqu'ici. Les peuples dont il nous reste à parler ne sont pas moins certainement que les autres originaires d'Asie; c'est ce que l'histoire de la civilisation nous démontre : nous savons, dit Herder,[1] quelle est l'origine des Lapons, des Finlandais, des Germains, des Goths, des Gaulois, des Esclavons, des Celtes et des Cimbres. La comparaison de leurs langues, ou du moins des débris qui en restent, la connaissance que nous avons de leurs

[1] T. 2, p. 231.

anciennes migrations, nous permettent de déterminer, dans une immense étendue de l'Asie, la place qu'ils ont occupée sur les bords de la mer Noire et dans la Tartarie, où l'on retrouve encore quelques vestiges de leurs premiers idiômes.

La vérification de cette assertion est ce qui va nous occuper maintenant: quoique nous ayons vu ce qui semble le plus important, puisque c'est l'histoire des peuples évidemment les plus anciens, nous ne présenterions qu'un tableau incomplet et contestable si nous ne parlions pas des autres. Les mêmes phénomènes à observer nous serviront de méthode de vérification et de confirmation pour ce que nous avons dit jusqu'ici.

L'histoire du nord compte à peine quelques pages: chez les peuples les plus connus, elle ne remonte pas au-delà des Romains, et ce que nous savons de ces nations barbares ou nomades, est ce que l'homme se rappelle de sa naissance ou de ses premières années[1]; à peine s'il reste quelques débris des plus anciennes. Leur origine est encore

[1] Herder, t. 3, p. 158.

indiquée cependant par des traces de leurs langues, de leurs traditions, de leurs mœurs.

Le nom de Germains, par lequel nous désignons maintenant les peuples de l'Allemagne, n'était pas connu de la nation à laquelle nous l'appliquons. Les Germains se donnaient le nom de Teutons, et, dans leurs vieux chants nationaux, ils faisaient remonter leur origine jusqu'au dieu Tuiscon ou Tuiston, fils de la terre.[1] Ce dieu était en vénération parmi les Germains et parmi les Celtes, sous le nom de Theuth ou Teuth, que les Grecs confondaient avec Mercure, ce qui fait dire à Tacite que les Germains adorent principalement Mercure.[2]

Le même Tacite semble disposé à considérer les Germains comme autochthones. Cela peut se comprendre de la part des Romains, qui s'étaient peu occupés de l'origine possible d'un peuple qu'ils considéraient, avec assez de raison d'ailleurs, comme barbare, malgré le but moral que put avoir Tacite, en faisant l'éloge de ses mœurs, pour les opposer à la corruption des Ro-

[1] TACITE GERM., chap. 2.

[2] *De morib.*, GERM., c. 9.

mains. Nous avons vu déjà que toutes les traditions mettent le berceau du genre humain en Asie. Les Hébreux attribuent l'origine des Allemands à un fils de Gomer.[1] En passant condamnation sur cette prétention de tout ramener à un homme et à une famille, on peut observer que les livres sacrés attribuent du moins les Germains et les Celtes à la même branche, puisqu'ils se trouvent avoir pour père le même Gomer. Ce fils de Gomer avait pour nom Askenez, que l'on dit avoir été aussi le père des Phrygiens.[2] Cette communauté des Phrygiens et des Allemands, on prétend l'appuyer sur des rapports de langues[3] qui, effectivement, existent, mais qui pourront paraître insuffisants, faute d'être appuyés par d'autres preuves. On a prétendu que le nom de Phrygiens était le même que celui du peuple nomade, les Brygiens. Ceux-ci prenaient leur nom de Briges, qui, dans la langue des Thraces, signifie libres, peuples libres. Cette signification du nom des Phrygiens montrerait qu'il serait dé-

[1] Genèse, ch. 10, v. 3.

[2] Pezron., *Antiq. des Celtes*, p. 296,

[3] *Ibid.*, p. 299 et suiv.

rivé de la même racine que les mots *Frey*, *Frisons*, *Francs*, et on en a conclu que les Francs de Germanie étaient originaires de Phrygie.[1]

Ces rapports nous paraissent trop peu complets pour prouver autre chose que des liens entre les deux peuples, sans confirmer que l'un dérive immédiatement de l'autre. Tous deux semblent plutôt venir, d'après ces analogies, du peuple le plus ancien dont les migrations nous soient connues, c'est-à-dire des Celtes ou Scythes qui ont peuplé la Thrace, et se sont étendus le long des côtes de la Propontide et de l'Asie mineure.

Quoiqu'il en soit de ces origines, elles ne peuvent en rien altérer la filiation primitive, puisqu'elles n'altèrent point la descendance des premières races de la haute Asie. Nous savons que sous la dénomination de Germains, on confondait plusieurs nations établies dès la plus haute antiquité, depuis la rive gauche du Danube jusqu'aux extrémités du nord, et entre le Rhin et la Vistule. Tous ces peuples forment deux grandes familles, les Teutons et les Scandinaves. L'o-

[1] De Brosses, *Acad. des Inscript.*, p. 478, t. 35, à la note.

tés du nom de *flavius*, qu'ils tiraient de la couleur blonde de leurs cheveux; et les Vandales sont désignés dans Procope par le nom de peuple aux cheveux dorés.[1]

Si beaucoup d'écrivains font des Gètes et des Goths des peuples différents, comme Cluvier,[2] il en est aussi, comme nous venons de le dire, qui les réunissent en un seul. Les partisans de la distinction ne peuvent même disconvenir qu'ils habitassent le même pays. Cette fusion, amenée par la conquête, n'empêchait pas, ajoutait-on, les Gètes d'être Scythes d'origine, et les Goths tudesques.[3]

L'attention la plus scrupuleuse ne parvient pas à trouver une différence marquée dans ce que les anciens nous disent des traits, du teint, des usages de tous ces peuples. Grotius[4] a examiné cette question de la communauté du langage, et il établit que le gothique était le langage des Gètes et des Massagètes en Scythie, en Thrace, dans le Pont. Les Daces et les Gètes, au rapport

[1] *De bello vand.*, liv. 1er, ch. 2.

[2] GERM. *Antiq.*, liv. 3, p. 626.

[3] D'ANVILLE, *Acad. des Insc.*, t. 30, p. 238.

[4] GROTIUS, *præfatio ad procop.*

de Strabon,[1] parlaient la même langue. On retrouve encore, chez les Tartares, des peuplades qui parlent l'ancienne langue gothique,[2] et dans Scaliger,[3] les Tartares chrétiens de Précop ont leurs livres sacrés, écrits dans le même caractère qu'employa Ulphilas, premier évêque des Goths. Mallet confirme cette observation dans son introduction à l'*Histoire de Danemarck*.

L'écriture runique, dit-il, est vraisemblablement un art de l'Asie, transporté en Europe avec les peuples qui sont venus s'y établir. Si Ulphilas avait eu à inventer un caractère, comme l'ont prétendu quelques auteurs, comment n'aurait-il pas pensé à prendre celui des Grecs. Il a ajouté différents caractères inconnus aux anciens Scandinaves, comme on le voit par la comparaison avec les inscriptions parsemées sur les rochers du nord. L'ancien alphabet n'avait que seize lettres, il en fallait plus pour rendre des sons étrangers à la langue gothique, et la traduction les rendait nécessaires. Ulphilas put les inventer, et

[1] STRABON, liv. V, p. 305—307.

[2] D'ANVILLE, *Acad. des Inscript.*, t. 30, p. 240

[3] *Canonum isagog. dynastia Wisigothorum.*

l'invention du tout lui être attribuée. Des voyageurs dignes de foi ont vu des caractères runiques dans les déserts de la Tartarie. C'est de ce pays que sont manifestement sortis les essaims qui ont peuplé la Scandinavie. Les Scandinaves n'ont fait aucune expédition dans leur ancienne patrie depuis qu'ils ont embrassé la foi. Il en résulte que l'écriture runique vient de l'Asie.[1]

Voilà bien les Scandinaves ou Goths originaires, suivant Mallet, de la Tartarie ou du pays des Scythes, ainsi que les Gètes. Les premiers, venant de Scythie par la Scandinavie; les Gètes, venant de Scythie directement; mais tous deux d'un point de départ primitivement le même.

Les Goths et les Gètes ont donc une origine scythique. On serait peu fondé à chercher dans l'asservissement d'un peuple à l'autre des preuves d'une source distincte. Nous n'avons pas besoin de remonter si haut pour voir des peuples, bien autrement rapprochés par le lien commun de la civilisation actuelle, combattre avec un acharnement de barbares; et des populations décimées par des conquérants de même race; l'histoire en est

[1] *Introd. à l'Hist. de Dann.*, 229, 230, in-4°.

remplie. Le Franc Charlemagne en a donné un assez grand exemple ; les temps modernes en ont fourni un plus douloureux encore.

Après avoir vu que les Goths ont une origine scythique, et avoir attribué cette même origine aux Celtes, il peut paraître surprenant que quelques auteurs fassent des peuples celtiques et germaniques des peuples entièrement distincts. Tous deux originaires de la Scythie asiatique, mais émigrés à des époques différentes, ont subi des influences diverses, qui ont dû altérer leur ressemblance primitive. Cette observation aura sans doute été perdue de vue par les partisans de la séparation de ces deux familles. On peut dire qu'ils ont fait sur une plus grande échelle ce que nous avons vu tout à l'heure au sujet des Gètes et des Goths.

L'assertion de Schlegel, qui trouve moins de ressemblance entre le slavon, l'arménien, le celte et le sanscrit, qu'entre cette dernière langue et l'allemand, ne prouverait rien autre chose qu'une migration plus ancienne, si d'ailleurs l'assertion même ne pouvait être combattue. Nous rapportons au livre consacré à l'analogie des langues quelques raisons et un exemple qui prouvent qu'elle peut l'être avec avantage.

Au reste, la séparation des deux peuples remonte à une si haute antiquité, que ces analogies ne peuvent être cherchées que sur les choses qui appartiennent à l'enfance de l'humanité. Nous avons vu plus haut que les Celtes ont eu leur berceau au même point d'où émane la source de toutes ces comparaisons.

Schlegel ne parle pas seulement du celtique, mais du slavon et de l'arménien : cette opinion pourrait recevoir quelque explication d'un fait assez remarquable qui la justifie en l'éclaircissant. Les écrivains septentrionaux font peupler la Scandinavie avant la Germanie, contre l'opinion de Cluvier. La nature même du pays qu'il fallait traverser s'oppose à l'opinion de Cluvier et favorise celle des auteurs septentrionaux. Pour gagner la Germanie, en traversant le Pont-Euxin, il était nécessaire de posséder des moyens de navigation qui n'étaient pas au pouvoir des premières migrations. Si l'on suit, au contraire, la route qu'offre naturellement la terre, sans avoir recours à des moyens qui supposent une civilisation déjà avancée, on arrivera de la Scythie asiatique aux premiers établissements des Goths ou Scandinaves, c'est-à-dire à la pres-

qu'île scandinave. On retrouve ensuite les Goths aux environs du Pont-Euxin, et c'est pour cette raison qu'on a prétendu qu'ils y avaient fait leur première résidence. Plus d'une tradition[1] établit, au contraire, que les Goths s'étendirent de la Scandinavie vers la Germanie, et qu'ils remontèrent de la Germanie aux confins de l'Europe et de l'Asie. Quand ils furent poussés en avant, au quatrième siècle, par les Huns qui les chassèrent des bords de la mer Noire, ils reparurent, remontant la rive gauche du Danube, pour traverser la Germanie actuelle ou se superposer aux populations celtiques qui avaient précédé leur marche.

On voit là les traces d'un double séjour des Goths, sinon tout-à-fait aux lieux de leur origine, au moins sur un territoire que les anciens comprenaient sous le nom de Scythie. L'assertion de Schlegel y trouve une explication assez plausible, d'autant plus qu'il ne faut pas l'accepter comme aussi rigoureuse qu'il la présente ; la ressemblance plus ou moins grande constate le fait même de la ressemblance ; c'est ce qui nous importe avant tout. Les Germains avaient, par consé-

[1] *Hist. univ.*, t. 31, p. 364—366.

quent, pu réunir aux identités résultant de cette origine les nouveaux rapports produits par le rapprochement.

Il résulte de ce qui précède, que l'origine des nations germaniques, comme celle des Celtes eux-mêmes, se rattache à la souche commune asiatique de l'un et de l'autre côté de l'Imaüs. Les Celtes sont les premiers séparés de ce berceau commun; et, soit que les migrations postérieures eussent pris un nom nouveau, du nouveau lieu qu'elles avaient habité, soit que ce nom ne fut qu'une épithète distinctive, adoptée par chacun, pour aider à reconnaître les branches du même arbre, on trouve à chaque pas des preuves d'identité, et aucune qui conduise les peuples, sous quelque nom qu'ils nous apparaissent, à une autre souche.

Si les anciens ont eu le tort de ne pas désigner d'une manière plus exacte les peuples qui habitaient ces contrées, on peut ne pas leur en faire des reproches sérieux. Quel intérêt, en effet, avaient-ils à mieux distinguer des peuples qui leur présentaient des caractères tout-à-fait semblables, et dont les mille noms n'étaient que des désignations de familles plutôt que des délimitations de peuples. Il est assez étrange, au reste, de

voir les mêmes historiens, qui font remonter tous ces peuples à Japhet et à Noé, par Gomer ou Magog, se donner tant de peine pour établir des différences entre eux. N'est-il pas évident que, soit qu'on adopte avec l'Écriture la filiation de la famille de Noé, ou que l'on regarde ces noms d'hommes comme une manière plus simple de s'entendre sur une tradition commune, on arrive toujours au même résultat, qui est l'homogénéité primitive. Les écrivains sacrés ou profanes ne sont venus que bien tard, et ne sachant où trouver l'origine des noms de tant de peuples, ils ont pu les dériver d'une famille unique, dont les enfants représentent autant de nations. Ils l'ont pu faire, avec d'autant plus de vraisemblance, que toujours ils ont trouvé que leur descendance ne permettait pas de les rattacher à une autre source que les pays compris entre le Caucase et l'Imaüs.

Nous ne terminerons pas ce qui a rapport aux Germains sans indiquer l'analogie qu'ils offrent avec les Persans, et sans emprunter, à ce sujet, une observation de Maltebrun.[1]

Je laisse aux orientalistes à décider si l'on peut,

[1] T. 2, p. 304.

par l'affinité des langues, tracer l'origine des Germains et des Goths jusqu'à la Perse. Les Persans modernes, parmi leurs diverses espèces de versification, en ont une qui ressemble beaucoup à celle des anciens Scaldes du Nord. Un pur hasard n'a pas pu faire naître à la fois dans deux contrées éloignées l'idée d'un rhythme si singulier. Malte-brun emprunte lui-même cette observation à l'ouvrage de Gladwin.[1]

Les descendants des Scythes, ou Goths asiatiques, qui s'établirent dans les régions septentrionales de la Germanie, furent connus des Romains sous le nom de Cimbres. L'opinion la plus probable dérive ce nom de Cimbres de *kimber*, mot gothique dont la signification répond à celle de vaillant guerrier. Ils s'étendirent le long de la mer d'Allemagne[2] jusqu'aux deux embouchures du Rhin, sous différents noms, et devinrent les ancêtres des Belges, nom que leur donnèrent les Celtes, et qui signifie habitans d'un pays bas.

Il paraît que ce fut à cause de cette invasion

[1] *Dissert. on persian rhetoric., prosody and rhyme by* FRANCIS GLADWIN. — *Calcutta*, 1798.

[2] *Hist. univ.*, t. 31, p. 363.

que les Celtes du nord de la Gaule passèrent dans les îles britanniques.[1]

Les Cimbres furent connus des Grecs sous le nom de Cimmériens. On trouve dans quelques fragments de l'antiquité que ces Cimmériens reconnaissaient eux-mêmes qu'ils étaient originairement pasteurs de troupeaux, sortis de ces Scythes qu'on appelait *Saques*;[2] qu'ils avaient autrefois habité l'Asie, et que de là les nomades, si amateurs de la justice, les avaient envoyés en cette colonie. Ces Cimbres, venus des Saques d'Asie, étaient sans contestation de véritables Celtes, comme les écrivains qui en ont parlé l'insinuent assez. Une ancienne colonie de ces Cimbres, venue apparemment des Palus Méotides, a donné le nom à la Chersonèse cimbrique, qui est aujourd'hui le Jutland, appartenant aux Danois.

Nous voyons ainsi, d'après les plus anciens témoignages, les Cimbres, désignés par Pezron comme de véritables Celtes, et qui figurent dans l'histoire romaine comme les frères des Teutons

[1] Schœll., *Tableau des Peuples*, p. 29.
[2] Pezron, p. 49, *Antiq. des Celtes*.

(Germains), sortir comme ces derniers des Palus Méotides. La question est de savoir comment ils y étaient venus. Cela résultera des recherches que nous allons faire sur les Thraces.

Au nord de la longue chaîne des monts qui s'étendent sur le bord méridional du Danube, on trouvait la Pannonie, les deux Mœsies ou Mysies, pays arrosés par des rivières considérables qui se jettent dans le Danube, et qui étaient occupés par la nation sarmatique, esclavonne et illyrienne,[1] par des Gètes, de même origine que les Thraces, et divisés en plusieurs peuples qui parlaient divers dialectes d'une langue générale, dont celle des Thraces[2] proprement dits était aussi une branche. Le nom de Mysi paraît avoir été le plus ancien et le plus général des Thraces septentrionaux, et voisins du Danube. Les diverses petites cités qui se separèrent du gros de la nation, prirent le nom de Bebryces, de Bryges (Phrygiens), de Mygdones, de Thyni, de Bithyni et de Mœdo-Bythini, qui étaient ceux de divers cantons de la Thrace européenne. Le nom de Thraces était devenu chez

[1] FRERET, *Acad. des Inscript.*, t. 19, p. 578.

[2] STRABON, t. 7, p. 505.

les Grecs le nom général de toutes les nations voisines du Danube,[1] et les Gètes, malgré leur étendue, ne passaient que pour une portion des Thraces.[2]

Il n'est donc pas facile de déterminer les limites du pays des Thraces. Strabon donne une même langue aux Thraces, aux Gètes et aux Daces, ce qui suppose cette langue fort étendue.

De toutes ces conformités, on peut conclure que les noms de Daces, de Gètes, de Thraces n'étaient ceux d'aucune nation particulière, mais une dénomination générale qui variait suivant les opinions des écrivains et le temps où ils écrivaient. On peut conjecturer que le nom générique, chez les Grecs et les Latins, était celui de *Mysi* que leur donne Homère, et qu'ils reprirent dans les désignations romaines.

Nous ne voyons pas que les nations celtiques ou germaniques aient pénétré dans ce pays pour y former des établissements fixes; ces peuples de la Thrace étant Esclavons ou Sarmates, apparte-

[1] Hérodote, liv. 4, p. 323.

[2] Strabon, liv. 7, p. 296-297.

naient par conséquent à la dernière des trois migrations primitives; car leurs caractères généraux en font aussi des asiatiques septentrionaux, sur lesquels nous avons déjà donné notre opinion.

Strabon,[1] parlant de la petite nation des *Japodes*, voisine de l'Illyrie et de la Carniole, remarque qu'elle a conservé l'usage particulier aux nations illyriennes et aux Thraces de se stigmatiser.

Ces stigmates, marque de noblesse chez les Thraces, se retrouvent chez les Gètes, chez les Agathyrses, [2] qui peut-être ne sont autres que les Gètes, chez les peuples de l'île Britannique, qui n'ont quitté cet usage que sous la domination romaine; chez les Tongouses. La même coutume a été trouvée établie chez presque tous les peuples de l'Amérique septentrionale. Comment des nations si éloignées se sont-elles rencontrées dans une coutume si singulière?

Callimaque nomme Lygdamis, roi des Cimmériens, qui vinrent de la Scythie et des bords du

[1] STRABON, liv. 7, p. 315.

[2] HÉRODOTE, liv. 4, p. 328.

Pont-Euxin.[1] Il est probable que ce nom de Lygdamis avait été arrangé par les Grecs pour se conformer à leur prononciation. Les Thraces avaient comme les nations celtiques et germaniques l'usage de terminer entre eux par les armes les questions douteuses, nouvelle preuve de leur ancienne communauté d'origine.

Les anciens semblent n'avoir connu que deux nations dans la Chersonèse cimmérienne : les Scythes qui occupaient les plaines avec leurs troupeaux, et les Taures ou *Tauri* qui habitaient les montagnes. Ceux-ci ne pourraient-ils pas être considérés comme les descendants des anciens Cimmériens? Nous savons peu de chose de l'histoire et des coutumes des *Tauri*, mais dans ce peu on découvre d'assez grandes conformités avec les coutumes particulières des Germains, qui sont Goths ou Scythes, nous ajouterons avec les Gaulois qui sont Celtes.[2]

Les Taures s'étaient retirés sur les lieux montueux, après avoir été défaits dans une grande invasion des Scythes, vers 624 avant J.-C. On peut

[1] CALLIMAQUE, *Hymne à Diane*, vers 252.

[2] FRERET, *Inscript.*, t. 19, p. 612.

bien se prêter à croire que ces Scythes tenaient peu de compte d'une ancienne fraternité oubliée probablement, et que, dans leur ardeur de pillage ou de conquête, ils suivaient la même marche qui déjà leur avait été tracée par leurs ancêtres ou plutôt que la nature leur offrait; ainsi cette fraternité oubliée n'était pas un obstacle pour eux. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on tire de ces conformités les conclusions qui s'offrent naturellement.

Ils immolaient des victimes humaines à la divinité qu'ils adoraient; ils coupaient aussi la tête des ennemis tués en guerre, et en ornaient les maisons, de même que les Gaulois. Leurs rois avaient des hommes qui s'attachaient à eux, et qui s'engageaient par serment à ne pas leur survivre, quelque fut leur genre de mort. Les Taures, nation scythe, dit Stobée,[1] ensevelissent leurs rois morts avec leurs plus chers amis.

Les sacrifices humains faisaient une partie essentielle du culte religieux des Germains et des Gaulois.[2] Une loi des empereurs les abolit dans la Gaule, mais ils subsistèrent dans la Germanie

[1] Stobée, Serm., 122, p. 614. *De sepulturâ.*

[2] Cæsar, *De Bello gallico*, liv. 6, ch. 16.

jusqu'à l'établissement du christianisme. L'usage de couper la tête aux ennemis tués en guerre était si commun parmi les Gaulois que Strabon [1] remarque que Posidonius le trouva établi dans toute la Gaule, et que, malgré l'horreur qu'il en avait conçue, ses yeux ne tardèrent pas à s'y accoutumer.

Hérodote dit, en parlant des Scythes, qu'ils étaient dans l'usage d'enlever la chevelure de ceux qu'ils tuaient en guerre. [2] On retrouve cette coutume parmi les sauvages de l'Amérique; mais les Gaulois ne paraissent pas avoir connu ce raffinement.

L'engagement que contractaient les amis des rois de la Taurique de mourir avec leurs patrons, était encore une coutume germanique et gauloise; lorsqu'ils n'étaient pas tués dans le combat, ils se donnaient la mort pour éviter la honte de survivre.

Enfin les Thraces étaient divisés en différentes hordes, comme les anciens Scythes et comme les Tartares de nos jours. [3]

[1] Strabon, liv. 4, p. 198.

[2] Hérodote, liv. 4, p. 310.

[3] Mentelle, *Encyclop. méthod.*, au mot *Thraces*.

Si nous n'avons pas oublié une série remarquable que nous avons établie précédemment au sujet des migrations des trois peuples principaux, peut-être trouverons-nous, par la comparaison, quelques lumières à jeter sur la question embarrassée des Thraces. Nous avons dit que les Celtes occupant l'extrémité de l'occident formaient ainsi une première migration; que les Germains ou Goths occupant la ligne en arrière des Gaules représentaient la seconde, les Esclavons ou Sarmates la troisième. Il est évident de soi-même que nous n'entrons pas dans le détail des retours successifs que ces peuples ont pu faire vers leur berceau; en un mot, des faits secondaires que l'histoire et la critique ont à débattre, nous disons que ces trois migrations principales sont un fait primordial et dominant tous les autres.

Ce fait posé, et prenant en considération les remarques que nous venons de faire sur les Thraces et les Cimmériens, voyons si quelque chose de conforme à cette série ne se retrouverait pas parmi ces peuples. La péninsule que l'on nomme Chersonèse taurique s'attache au continent par une langue de terre qui confine à la Thrace, et au-delà de laquelle les anciens plaçaient la Scythie. Freret

établit que les Taures vaincus par les Scythes sont le reste des anciens Cimmériens, et que ces Cimmériens sont des peuples germaniques par leur langue et leurs usages.[1] Ils se retirèrent dans les montagnes difficiles à la cavalerie scythe, qui sont au midi et à l'orient de la péninsule. Nous pouvons donc considérer les Taures ou anciens Cimmériens comme le produit d'une migration appartenant à la seconde époque. Nous avons déjà remarqué que la langue gothique s'est conservée chez les Tartares de Précop qui occupent le point de jonction entre la Thrace proprement dite et la Chersonèse taurique, fait confirmatif de la migration germanique. Pour que l'analogie se trouvât complète, il faudrait que les Thraces qui se trouvent en arrière des Cimmériens ou Taures fussent des peuples esclavons ou sarmatiques, et que ceux qui les précèdent fussent des Celtes de première migration. Or, nous venons de voir que l'opinion de Strabon[2] qu'adopte Freret[3] fait des Thraces un peuple identique avec les Gètes et

[1] *Inscriptions*, t. 19, p. 612.

[2] STRABON, liv. 7, p. 303—303.

[3] *Inscript.*, t. 19, p. 578.

les Illyriens, peuples sarmatiques ou esclavons; seconde analogie. Rien ne manquera à l'identité, si les premiers habitants de la Grèce sont des Celtes, et nous établirons ce point à l'article des Grecs.

Nous avons encore remarqué que les usages celtes ou gaulois se retrouvaient chez ces différents peuples. Il en est de cette ressemblance comme des ressemblances générales que nous remarquons parmi les trois peuples, Sarmates, Germains et Celtes, de la migration occidentale. L'origine commune en peut seule donner l'explication, et nous sommes fondés à attribuer aux Thraces, aux Cimmériens, aux Taures ou Taurisques la même origine scythique qu'aux autres peuples que nous venons de nommer, et dont ils ne sont effectivement séparés que par des noms que nous avons déjà eu l'occasion de reconnaître comme des noms de peuplades, de familles particulières, contenues dans une même grande famille, dont tour-à-tour ils ont occupé les premiers rangs; ce qui a produit les différents noms généraux sous lesquels la même nation a été connue et désignée par les historiens.

Le temps précis de l'arrivée de ces peuples sur

les bords du Pont-Euxin nous est inconnu; mais il est très ancien, puisque Homère qui vécut dans le neuvième siècle avant J.-C. ou peut-être plutôt, parle dans l'Odyssée des Cimmériens comme d'un peuple situé au nord ou au nord-ouest de la Grèce.[1]

Eusèbe les fait remonter encore plus haut, en citant une incursion des Cimmériens et des Amazones dans l'Asie mineure, qu'il place à l'an 1076 avant J.-C.[2]

Freret conjecture que les Cimmériens ayant passé le mont Carpath, et s'étant avancés le long du Tyras et de l'Hypanis jusque sur les bords du Pont-Euxin, se séparèrent des Cimmériens occidentaux qui étaient restés dans la Germanie, et formèrent une cité indépendante.[3]

Hérodote les conduit jusqu'au Bosphore, qui fait la limite de l'Asie, et après l'avoir traversé, les fait avancer jusque dans l'Asie mineure.[4]

Ainsi la nation cimmérienne se divise en trois : ceux de l'Asie mineure, la colonie de la Chersonèse, le gros de la nation sur les bords du Tyras.

[1] Homère, *Odyssée*, chant II, vers 14.

[2] *Chronique d'Eusèbe.*

[3] Freret, *Acad.*, t. 19, p. 596.

[4] Hérodote, liv. 4, p. 286.

retrouve des vestiges de ces anciens peuples compris sous le nom de Slaves, de Russes, de Bulgares, de Polonais, de Wendes. C'est le même territoire qu'occupaient, suivant Hérodote, les nations Scythiques qui portaient le nom *d'Androphages*, mangeurs d'hommes, et *Melanchlœni*, robes noires. [1]

Le nom de Slaves que se donnent ces peuples est un surnom de la même nature que ceux que se donnent les autres peuples, et qui tous sont des épithètes prises de leur langue; c'est ainsi que les Andes et les Venèdes se nommèrent Slavi du mot Slava, qui signifie gloire, honneur, ce que nous avons dénaturé, pour en faire le mot opposé de serf, d'esclave.[2]

Les nations Slaves n'eurent pas comme les peuples germaniques qui les ont précédées, à lutter avec les Romains, aux possessions desquels elles ne confinèrent que par un point. Elles suivirent les migrations des autres peuples, [3] occupant les lieux qu'ils abandonnaient. Adonnées

[1] *Acad. des Inscript.*, t, 18, p. 59.

[2] *Ibid.*, tom. 18, p. 61.

[3] Herder, t. 3, p. 187 et suiv.

à des travaux plus paisibles que leurs belliqueux prédécesseurs, la plupart de leurs peuplades mirent en valeur les terres qu'elles avaient trouvées épuisées; mais la richesse qu'elles leur donnèrent devint la cause de leur malheur. Asservies, exterminées par les Saxons et les Germains du nord, les tribus qui survivent en Allemagne y sont réduites à la servitude, résultat de leur situation défavorable. Pressées entre les Germains à l'occident, et les Tartares à l'orient, leur civilisation naissante les rendit victimes de la férocité de voisins barbares.

Le russe, le bohémien, le polonais, le croatien, le bulgare, sont les dialectes de la langue esclavonne qui se divise comme la langue germanique. Ces langues, ainsi partagées, sont elles-mêmes les restes d'une langue primitive qui se rattache au point central dont tous ces peuples sont partis. Nous voyons que pour l'esclavon ce point est l'occident du Tanaïs, ancienne patrie des Sarmates.

A la suite des autres peuples les Slaves s'étendirent depuis le Don jusqu'à l'Elbe, et depuis l'Adriatique, jusqu'à la Baltique. En-deçà des monts Carpaths, leur territoire comprenait

depuis Lavenbourg et le Mecklenbourg la Poméranie, le Brandebourg, la Saxe, la Lusace, la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Pologne, la Russie. Au-delà de ces confins ils s'établirent en Valaquie et en Moldavie. Enfin l'empereur Héraclius les reçut en Dalmatie, et ils fondèrent, à divers intervalles, les royaumes de Slavonie, de Bosnie, de Servie et de Dalmatie. Leurs tribus occupèrent en outre le sud-est de l'Allemagne, depuis la Marche du Frioul; leurs domaines se terminaient avec la Styrie, la Carinthie et la Carniole.

Il est vraisemblable que la langue des Slaves s'est formée, ainsi que le grec, le latin et l'allemand, du sanscrit.[1] L'ancienne langue slavonne s'est altérée par la dispersion des peuples qui la parlaient; mais la conformité des radicaux lui assure cette origine. Cette langue n'eut pas d'alphabet jusqu'au neuvième siècle : alors, deux moines, deux frères, Constantin et Méthodius, dont le premier portait le nom monastique de Cyrille, inventèrent l'alphabet slavon, formé sur l'alphabet grec, auquel ils ajoutèrent plusieurs lettres.

[1] Reiss. *Gramm. russe*, Introduction.

Cet alphabet n'est pas aujourd'hui généralement en usage. Les rapports différents que le voisinage établit entre les différentes parties de la nation amenèrent des changements dans les usages. En Pologne, on adopta les caractères latins, les caractères allemands dans la Bohême.

Les Slaves de Russie ont été soumis par des étrangers, les Warègues, originaires de Scandinavie.[1] Ils ont introduit des mots scandinaves ou gothiques. Depuis ce temps, on employa deux langues en Russie. La langue de l'Église demeura la même; mais la langue populaire devient un mélange de slavon, de scandinave, de tartare, de mots empruntés aux langues européennes.[2] Ce dernier changement eut lieu depuis Pierre-le-Grand, et l'usage universel de la langue française dans la société russe, tend encore à augmenter la différence qui existe entre l'ancienne et la nouvelle langue.

Ainsi, la position des peuples slaves les rappelle aussi à ce foyer asiatique, occupé par les Scythes, auxquels ils ressemblent par les traits

[1] Thanman, *Recherches sur l'hist. des peuples de l'Europe.*

[2] Reiss, *Gramm. russe,* Introduction.

du visage, et par la langue qui les rattache à la même source. Leurs migrations les y rapportent encore, car ils ne paraissent qu'à la suite des Germains, des Goths, des Celtes plus anciens encore; et si on accorde que ceux-ci soient asiatiques, il n'y a aucune possibilité de le nier pour les autres. Nous avons d'ailleurs quelques autorités à faire valoir, qui sont de nature à éclairer encore cette question.

Les Esclavons, dit Cromerus,[1] sont les anciens Sarmates, que les anciens distinguaient en asiatiques et européens. La plupart des auteurs[2] grecs et latins les confondaient avec les Scythes, et cette opinion a été partagée par des auteurs modernes entre lesquels nous distinguons Cluvier.

Ptolémée, Solin, Pomponius-Mela, Hérodote, en font deux nations, quoique voisines et limitrophes. Mais tels sont les points de ressemblance entre les deux peuples, que les peuplades sont tantôt données à une nation, tantôt à l'autre. Cluvier fait des Bastarnes un peuple germain;

[1] Cromerus, *De rebus polonorum*, liv. 1er, ch. 12.

[2] Strabon, liv. 11, p. 507. — Pline, liv. 4, ch. 12. — Cluvier, liv. 1er, ch. 2, p. 17, *Germ. antiq.*

Strabon les fait Scythes [1] et les rapproche des Germains, Ptolémée Sarmates. Ce dernier classe parmi les Sarmates les Finnois, qui devaient être à l'orient de la mer Baltique.

Jornandes [2] place les Wendes ou Venedes au nombre des Sarmates. Ces Venedes s'étant fort étendus dans la Sarmatie, y avaient changé leur nom en celui de Slaves ou Sclaves.

Diodore et Trogue Pompée, abrégé par Justin, font descendre les Sarmates ou Sauromates d'une colonie de Mèdes que les Scythes avaient transplantée sur les bords du Tanaïs. [3]

Le président de Brosses [4] croit les Sarmates des Mèdes fugitifs. Nous voyons donc les Sarmates et les Slaves, dans l'opinion très recommandable des auteurs que nous venons de citer, se confondre avec les Scythes, avec les Mèdes, qui, dans tous les livres des Asiatiques, ne sont autres qu'une fraction du grand peuple d'Iran.

[1] *Géog*, liv. 7, p. 306.

[2] Jornandes, *De rebus geticis*, chap. 5.

[3] Freret, *Mém. sur les Amazones*, t. 21, *Acad. des Inscript.*, p. 110.

[4] *Acad. des Inscript.*, t. 35, p. 518.

Toujours même nécessité de les ramener soit à l'un, soit à l'autre, parce qu'aucun n'avait un caractère assez distinct pour être isolé de cette nombreuse descendance que toutes les apparences réunissent.

On trouve des Basilii (ou Scythes royaux) dans Strabon,[1] qui semblent associés aux Jaziges, et ces Jaziges étaient Sarmates. Les Sarmates plaçaient dans l'île Leucé, ou l'île Blanche, le pays des âmes, où les guerriers vont habiter après leur mort, occupés des mêmes exercices que pendant leur vie.[2] Cette idée où sont aujourd'hui les sauvages de l'Amérique, était aussi celle des anciens sauvages de l'Europe, Celtes, Thraces, Scythes et Azes septentrionaux.

A côté de ces races celtique, esclavonne, germanique, nous voyons paraître, quoique dans un état de décadence prononcé, les peuples de race finnoise : ce nom leur est donné par les Scandinaves ou Goths, mais les Russes les désignent sous le nom général de Tchudoi. Les cheveux roux, la tête grosse, les joues enfoncées,

[1] Livre 7, p. 306

[2] *Acad. des Inscript.*, t. 35, p. 529, à la note

semblent les traits caractéristiques de leur physionomie.[1]

Ces peuples s'étendent encore de nos jours à l'extrémité septentrionale de l'Europe, le long des côtes de la Baltique, et même jusqu'en Asie. Il faut sans doute attribuer à la différence des climats et aux alliances diverses que leur situation géographique les a conduits à contracter, la différence que l'on trouve dans leur apparence physique. Ceux qui se rapprochent des Slaves et autres Européens, sont supérieurs pour les traits et la taille, au reste de leurs frères; ceux qui confinent avec les Asiatiques empruntent, au contraire, à ce peuple un caractère qui les rapproche des Tartares. Enfin, ceux d'entre eux qui occupent les régions les plus septentrionales, sont dans des conditions pires encore, car la dégénérescence les a frappés sur tous les points.

Le nom de Finnois n'est pas connu parmi eux, et leur histoire n'est pas moins obscure que leur origine. On n'en parle qu'à l'occasion de leurs vainqueurs, les Scandinaves goths et les Russes. Il paraît qu'ils s'étendaient anciennement sur la

[1] MENTELLE et MALTEBRUN, t. 2, p. 165.

plus grande partie de la Scandinavie, sans qu'il soit permis de fixer positivement quelle partie du territoire de la Norwége et de la Suède actuelle ils occupaient. Outre les Lapons et les Finnois, cette même souche comprenait, en Europe, les Ingres, les Esthoniens et les Livoniens. Ceux qui lui tenaient de près sont les Permiens, les Wogouls, les Wotiaks, les Tchérémisses, et si l'on compare les langues, les Hongrois doivent être compris dans la même famille. C'est au moins une opinion soutenue par beaucoup d'auteurs, et dont nous parlerons bientôt.[1]

Aucune des nations finnoises n'a joué un rôle sur la terre, toutes sont empreintes des caractères d'une dégénérescence qui ne peut être attribuée qu'à leur froid climat et à leur misérable existence. Nous exceptons, bien entendu, ceux que leur mélange rattache aux races plus favorisées qui les avoisinent dans la partie la plus méridionale.

Les Permiens sont le plus remarquable de ces peuples finnois, et les Islandais les présentent comme un peuple autrefois riche et puissant. Ce

[1] Herder, t. 3, p. 171.

que l'on peut soupçonner, c'est qu'ils se livraient au commerce, et servaient d'intermédiaire au commerce de la Perse et de l'Inde. Ils prenaient les marchandises sur la mer Caspienne pour les conduire jusqu'à la mer Glaciale, où ils les échangeaient contre des fourrures qu'ils vendaient aux Orientaux.[1]

La couleur de leurs cheveux les rapproche jusqu'à un certain point des races scythiques européennes; mais nous venons de dire que leurs traits les rapprochent plutôt des Tartares asiatiques. Plusieurs de leurs peuplades sont effectivement plutôt tartares que finnoises. Tous ces caractères peuvent faire supposer, sans trop d'invraisemblance, que ces peuples sont un mélange de Tartares orientaux et de Scythes caucasiens, que le commerce a amenés dans les temps les plus reculés aux extrémités du nord, et que l'affreux pays qu'ils habitent, les privations de tout genre qu'ils ont endurées ont réduits, comme les végétaux de leur climat, à l'état de dégénérescence dans lequel nous les voyons.

Nous ne devons pas aller plus loin sans dire un

[1] MENTELLE et MALTEBRUN, t. 2, p. 167.

mot des Lapons, qui occupent l'extrémité de la péninsule scandinave. Chassés par la migration gothique ou seconde migration, ils appartiennent par conséquent à une migration plus ancienne, à moins qu'on ne veuille croire qu'ils soient Autochthones ou Aborigènes. Cette opinion paraît moins probable encore si on l'applique à ces peuples. Si elle a quelque part un caractère moins invraisemblable, c'est à-coup-sûr dans des contrées plus favorisées que celle qui nous occupe.

L'historien de la Laponie, Jean Scheffer,[1] « croit que la Laponie n'a point été appelée de la « sorte, parce qu'elle est la dernière contrée de « la Scandinavie et à l'extrémité du golfe bothni- « que, mais parce qu'elle est habitée par les *La-* « *pes*, dont le nom, dans la langue des *Finons* « (Finnois), veut dire chassé du pays et poussé « jusqu'aux régions les plus reculées. »

Ce nom de Lapons n'est pas celui qu'ils adoptent; il ne leur est donné que par les étrangers, Finnois, Suédois, Moscovites, et enfin par les Allemands, qui les ont nommés Lapons et leur

[1] JEAN SCHEFFER, p. 2, in-4.

pays Laponie. Dans leur langue et entre eux ils nomment leur pays *Sabmienladti*.

Les Lapons sont les plus petits hommes du nord : ils sont laids et courbés. Leur difformité paraît venir du peu de soin qu'ils ont d'eux-mêmes. Leur visage est pâle, basané; leur corps noir et comme roux, ce qui tient sans doute à la fumée qui les environne sans cesse dans leurs cabanes. Ils ne peuvent vivre hors de leur pays, et les aliments de nos climats plus doux ne leur conviennent point.

Les Lapons tirent vraisemblablement leur origine des Finnois ou Finlandais.[1] Ils se donnent le nom de *Sabmi*, les Finlandais en la leur *Suomi*, et ces deux noms ne diffèrent que par la manière de les prononcer. Ils se ressemblent par les traits et par les inclinations, au point qu'on n'y trouve point de différence appréciable; seulement les Finlandais sont plus grands et plus gros. Les Lapons d'ailleurs avouent cette descendance. Ils assurent[2] qu'ils descendent d'un certain *Mieschko*-

[1] SCHEFFER, p. 19.

[2] *Ibid*, p. 21.

giesche, et qu'ils ont appris de leurs ancêtres qu'il vint de la Finlande en Laponie.

Deux opinions cependant se sont fait jour sur l'origine des Lapons. Les uns les font Tartares, les autres purs Finnois. La vérité sans doute est entre ces deux opinions; certains caractères rappelant, comme nous venons de le dire, la race des Mongols, d'autres la race du nord. Le pays d'ailleurs s'étend à l'extrémité de l'Asie et de l'Europe, et il était impossible que le mélange n'eut pas lieu. C'est là ce qui donne un caractère particulier à ces peuples reculés, et ne permet pas d'en faire absolument une première migration purement septentrionale; certaines peuplades sont même presque exclusivement tartares.

Leur langue doit être nécessairement assez pauvre, et c'est dans cette pauvreté même que se trouve l'explication de ce fait remarquable, des variétés qui la distinguent d'une peuplade à l'autre. Quand un des territoires se rapproche d'un pays avec lequel il est en communication de commerce, la langue se modifie sur ses rapports. « C'est pour cette raison que les Lapons de *Torna* « et de *Kimi* étant plus près de la *Finnonie*, et « ceux de *Tuhla* et de *Pitha*, et encore plus ceux

« d'*Uma*, parlent les langues de la Suède et de la « Norwège.[1] »

La seule comparaison bien authentique qui puisse être faite sur leurs langues, est celle qui les rapproche des Finlandais.[2] La ressemblance avec les langues tartares est moins sensible, sauf dans les lieux où ces populations sont étroitement liées à cette source. Scheffer donne une liste de mots évidemment différents dans les langues de ces deux peuples; mais il infirme son propre témoignage, en publiant également une liste de mots finlandais et lapons qui ne se ressemblent pas, et cependant il dérive les Lapons des Finlandais. Le soin même qu'il prend de ne rapporter que les mots qui diffèrent, peut faire supposer qu'en poussant le rapprochement plus loin, on trouverait des analogies qu'il néglige ou qu'il attribue aux temps où les rapports des peuplades les justifient.

En résumé, les traits déformés de ces peuples accusent, comme nous l'avons dit, une dégénérescence qui ne permet pas de les rattacher distincte-

[1] SCHEFFER, p. 160.

[2] *Ibid.*, p. 150.

ment à aucune souche. Ce qu'on retrouve les fait soit Tartares orientaux, soit Finnois, et plus probablement Finnois. Ainsi rien ne les exclut de la possibilité d'appartenir à la première migration celtique; car les Finnois eux-mêmes se rattachent probablement à la souche asiatique septentrionale.

Nous avons parlé des Hongrois comme d'un peuple que l'on confond, principalement sous le rapport de la langue, avec la race finnoise. Nous ferons d'abord observer que c'est à tort qu'on lui donne ce nom de Hongrois; il se donne à lui-même le nom de Madjars ou Madgiares. C'est sous ce nom que le connaissent les Turcs, les Tartares et les peuples asiatiques; celui de Hongrois vient des Allemands, qui en faisaient des Huns.

Le grand nombre de mots finnois qui se trouvent dans la langue des Hongrois semblerait faire croire qu'ils appartiennent effectivement à la race finnoise ou tchoude. Il est difficile pourtant de se prêter à une communauté de race, et surtout de famille, entre une nation remarquable par la beauté de la taille et des traits, et les peuples les plus informes de la terre. Cette langue d'ailleurs

renferme un grand nombre de mots slavons, turcs, germaniques, même persans et arabes.[1]

Si les Madgiares sont des Finnois, ce sont les seuls peuples de cette race qui aient pris place parmi les conquérants.[2] Il paraît qu'ils s'établirent d'abord sur le territoire des Baskirs, entre le Volga et le Jaïk. Les Petchénègues les dispersèrent comme ils fondaient le royaume des Madgiares sur les frontières de la Perse. Ils secoururent l'empereur Arnolphe contre les Moraves. La Pannonie, la Moravie, la Bavière, la haute Italie, souffrirent de leurs ravages; mais ils furent repoussés à leur tour, et tellement affaiblis, qu'on n'eût plus rien à craindre d'eux. Aujourd'hui, mêlés aux Slaves, aux Germains, aux Valaques, ils sont réduits à un petit nombre, et leur langue sera probablement éteinte dans peu de siècles.

Il n'y a rien là qui rappelle le caractère finnois, constamment soumis, et auquel on demanderait vainement, au moins dans les documents transmis par l'histoire, des traces de cette humeur errante et belliqueuse.

[1] SCHŒLL, *Tableau des peuples*, p. 98.

[2] HERDER, t. 3. 173.

Le territoire hongrois fut occupé successivement par les Wendes ou Vandales,[1] à la fin du quatrième siècle, ensuite par les Goths, par les Huns d'Attila. Mais ces Huns furent vaincus par les Goths et les Gépides et repoussés du pays. Ce ne furent donc pas les Huns qui le peuplèrent.[2]

Une autre nation scythe, les Avares ou Abares, qui prennent aussi le nom d'Ogors, dans quelques historiens byzantins, prennent la place des Huns.[3] Le prince qui commandait à cette nation est appelé *Cagan* par les historiens du Bas-Empire. Ce nom ne peut être considéré que comme une transposition à la personne du titre consacré au rang. Nous le retrouvons dans les peuplades tartares. Ce titre de souveraineté, qui n'est autre que notre mot khan, venait donc de la Scythie, comme celui qui le portait, comme ceux qu'il guidait.

Dans l'histoire généalogique des Tartares, composée par Abulgasi-Bahadur, les Madsars ou Madgiares sont nommés comme contigus aux Urusses, Bashkirs, Ulaques, nations établies sur

[1] Mentelle et Maltebrun, t. 4, p. 104.

[2] D'Anville, *Acad. des Insc.*, t. 30, p. 240.

[3] *Ibid*, p. 241.

les rivières de Tin (Don), d'Atel (le Volga) et de Jaigik (le Jaïk).

Les Avares ou Abares venus de Scythie comme les Huns, combattus par les Goths et les Gépides, ont été connus sous le nom de Huns-Avares, et ont pu donner au pays le nom de Hunawaria ou Hungaria.[1] Toutes les distinctions que les auteurs hongrois s'efforcent d'établir entre les Hongrois et les Huns-Avares, n'aboutissent qu'à en faire deux différentes races de Scythes.[2]

A côté de cette similitude de langue, nous trouvons donc d'autres caractères qui rattachent les Hongrois ou Madgiares à la grande famille scythe. Le territoire d'abord; leur conformation, qui les élève au-dessus des Finnois; leurs mœurs, qui sont celles des peuplades belliqueuses de l'Asie septentrionale. Au reste, ces Finnois ne sont pas partout également dégénérés; ils sont les intermédiaires du commerce entre la mer Caspienne et la mer Glaciale; ce commerce se faisait par le Volga, où nous venons de voir l'établissement des Hongrois. Il est assez vraisemblable que les deux

[1] MENT. et MALTEBRUN, t. 4, p. 104.

[2] *Ibid.* p. 105.

peuples ont eu de nombreux rapports; mais, par ces rapports mêmes, ils se lient aux autres peuples scythes. Ainsi, nous maintenons que les trois familles principales, celtique, esclavonne, germanique-scandinave, ont leur point de départ, par rapport à l'Europe, à l'occident de la mer Caspienne; qu'elles n'avaient pu venir à ce point que de l'autre côté de cette mer, et qu'elles appartenaient ainsi à la souche asiatique, que nous rattacherons bientôt au plateau central de l'Asie, ou plutôt au versant septentrional de ce plateau, dont la partie la plus élevée est, suivant nous, le point de départ de toutes les populations dites caucasiennes.

La marche de ces populations, dans leurs ramifications nombreuses, offre moins de certitude que celle de la race arabe; mais cette incertitude, qui empêche de les suivre pas à pas dans leurs établissements, au milieu des forêts et des marécages du nord, n'empêche pas de les retrouver toutes à leur berceau. Séparées par des barrières plus marquées du lieu de leur origine, les traditions durent s'y obscurcir avec plus de promptitude et de facilité; aussi est-ce dans cette branche septentrionale que la barbarie fit des ravages plus

rapides. Ne la condamnons pas trop promptement toutefois. C'est aussi là que se formèrent ces populations vigoureuses, qui rendirent à l'humanité, épuisée par les Romains, l'énergie qui a présidé à une civilisation plus puissante. C'est à elle que nous devons cette république européenne où s'unit aux arts des peuples civilisés la force redoutable des barbares. Union féconde, qui a préparé à l'humanité une ère de progrès et d'avenir, dont rien ne peut marquer le terme, que la mesure même des facultés humaines. Nul ne saurait l'assigner; car la route parcourue dans le passé ouvre un champ sans bornes à l'avenir.

LIVRE IV.

PREMIÈRE PARTIE. — PERSES.

Situation géographique de la Perse. — Tradition sur l'identité des Scythes et des Perses.—Les chroniques nationales des Perses n'existent pas. — C'est dans les croyances religieuses qu'il faut chercher des documents.—De l'ouvrage intitulé *Dabistân*. — Avant le régne du premier roi, suivant les Perses, une autre dynastie avait existé. — A quelle famille indoue, arabe ou scythe, appartenait-elle? — La première dynastie était exactement la même que celle des Indous. — Ces trois familles se sont-elles réunies dans la Perse, ou en sortirent-elles comme d'un centre commun?—Elles sortent d'une tige commune établie sur le point le plus élevé du territoire des Perses ou de l'Iran. — Les Perses et les Mèdes sont le même peuple. — L'Arménie est dans le même cas. — Arméniens, Syriens et Arabes sont de la même famille suivant Strabon. — Le Pont et la Cappadoce unis à la Perse. — L'Ibérie lui appartenait également. — La famille arabe se lie à la Perse par l'Arménie, la famille scythe par le pays des Saces. — Les Perses eux-mêmes se rattachent au mont Imaüs ou au Thibet. —Les populations primitives se développent en Perse. — Il y a eu, entre l'Inde et la Perse, un ancien empire établi en Bactriane.

Au centre des vastes contrées peuplées par les nations de familles arabe ou scythe, s'étend comme un terrain de séparation, la Perse, que les Orientaux nomment Iran. C'est sous ce der-

nier nom que les écrivains asiatiques l'ont désignée dans tous les temps, et avec d'autant plus de raison, que la province dont les Perses ont reçu leur nom, n'est qu'une très médiocre partie du grand empire qu'elle désignait bien imparfaitement.

Les haines et les guerres continuelles qui ont séparé les Scythes, ou Touranians dans les langues orientales, des Perses, prenaient leur source dans des divisions de famille. Du moins l'avait-on cru, ou dit ainsi, pour rendre raison d'une animosité plus grande que le voisinage et la rivalité ne devaient l'amener. Cette tradition tend à justifier l'origine commune des Perses et des Scythes, que les écrivains anciens ont souvent attestée. Les Perses sont *originitùs Scythæ.*[1] Elle a pour résultat, d'expliquer le nom oriental des Perses et les divisions de puissance qui régnaient entre eux et leurs voisins.

« Lorsque Féridoun distribua ses états entre « ses trois fils, il en fit trois parts. Il donna la « partie orientale à Tour (c'est la Scythie); la « partie occidentale à Selem (c'est l'Assyrie), et

[1] Amm. Marcellin, liv. 31, ch. 2.

« celle du milieu, qui était la meilleure, et celle
« où il faisait sa résidence, à son plus jeune fils,
« nommé Jyrâdje dont il transporta le nom au
« pays même qui depuis s'est appelé Jyrân.

« On raconte que Tour et Selem, jaloux de
« voir que Jyrâdje avait eu la meilleure portion,
« l'assassinèrent; et cette animosité subsiste en-
« core entre les trois états.[1] »

Il faut peut-être considérer ce passage d'un écrivain persan, comme une fable ingénieuse; mais il ne faut pas oublier que les fables les plus mensongères ne le sont que par la forme, et qu'elles ont toujours eu pour but de rendre raison de faits oubliés, ou de présenter les vérités morales sous l'enveloppe qui les rendait plus frappantes ou moins dangereuses. Ici nous pouvons considérer cette tradition comme l'expression figurée de deux faits positifs en eux-mêmes, savoir : l'origine commune des Scythes et des Perses, et la haine qui les divisait.

Les chroniques nationales des Persans ont été la proie du temps.

[1] LANGLÈS, note a du *Disc. sur les Persans*, p. 70, t. 2, *Mém. de Calcutta*

Les Grecs et les Juifs n'en avaient qu'une connaissance fort superficielle. Le premier empereur persan dont ils parlent avec étendue, est le grand Cyrus, le Kaï-khosrou des Orientaux. C'est cette habitude des Grecs d'habiller les noms à leur guise qui a jeté tant de confusion dans l'histoire et rend si difficile d'établir des concordances entre eux et les écrivains de l'Orient. Cette confusion s'augmente par l'habitude des princes asiatiques de prendre de nouveaux noms, de nouveaux titres, à différentes époques et à l'occasion de divers événements.[1]

Ces usages, si malheureux pour nous, et dont les Juifs ne sont pas exempts, puisqu'ils accommodent les noms persans à leur prononciation, ont tout brouillé. Les Persans eux-mêmes ont perdu leur histoire civile. Leurs prêtres avaient eu soin de conserver les livres de jurisprudence et de religion, de préférence à tous les autres.[2] Il s'ensuit qu'il ne subsiste rien de l'histoire authentique des Perses, avant la dynastie des Sacâny-

[1] Will. Jones, 77, t. 2, *Recherches asiatiques, disc. sur les Persans.*

[2] *Ibid.*, 78.

des, excepté quelques traditions et quelques fables.

Les chronologistes avaient décidé que la première monarchie établie dans la Perse, était la monarchie assyrienne; Newton ne pouvait la faire remonter au-delà de 790 ans avant Jésus-Christ, et quelques-uns plaçaient son origine au premier siècle après le déluge. Will. Jones [1] ne pouvait remonter que de cent ans au-delà de l'époque fixée par Newton.

Il paraissait fort extraordinaire que le pays le plus délicieux de l'Orient fut demeuré inhabité ou du moins sans gouvernement régulier, quand l'Égypte, conquête de la civilisation, était déjà un grand royaume, lorsque enfin les Chinois avaient déjà réuni les éléments de leur vaste domination.

C'était donc en dehors des documents historiques qu'il fallait chercher quelques lumières, et heureusement, les recherches n'ont pas été infructueuses. Les croyances religieuses et les langues ont fourni à la sagacité patiente des érudits,

[1] WILL. JONES. 79, t. 2, *Recherch. asiat.*, Disc. sur les Persans.

des indications pleines d'intérêt, et qui ont amené la solution de la question.

Un auteur persan, Mohammed Mohhsen Al-Fâny, qui mourut en 1081 de l'Hégire, a composé un ouvrage extrêmement curieux intitulé *Dabistân*[1] que nous ne connaissons que par un seul extrait inséré dans le premier des deux numéros, les seuls qui aient paru, du *New asiatic Miscellany*, p. 86-136, publié à Calcutta par M. Gladwin, en 1789. Le *Dabistân* est un traité des principales sectes religieuses et philosophiques connues. Après beaucoup de détails sur l'origine des choses, détails qui décèlent les principes du sabéisme ou culte des astres, l'auteur parle d'une dynastie antérieure à celle des Pychdâdyens, la plus ancienne que l'on eut connue jusqu'alors chez les Persans. Cette antique dynastie se nommait les Mahâbâdyens, du nom de son auteur Mahâbâd. Elle subsista plusieurs milliards d'années, dont chaque jour était composé d'une révolution de Saturne, ou de trente de nos années.

Mahâbâd divisa son peuple en quatre classes :

[1] Langlès, note *b*, p. 22; *Calcutta*, t. 2, *Disc. sur les Arabes*.

Les *birhmân*, ou devins; les *tchettry*, ou militaires; les *bass*, ou cultivateurs, et les *soùd*, ou artisans. Identité parfaite avec les castes indiennes. Cette monarchie Mahâbâdyenne fit place, en Perse, à celle des Guilchâhyens, qui fut composée de quatre dynasties, les Pichdâdyens, les Kayânyens, les Achkânyens et les Sacânydes.

Mohammed-Mohhsen nous représente Zoroastre comme le premier qui ait osé contredire ou attaquer le livre de Mahâbâd.

Ce rôle de réformateur que prend Zoroastre vis-à-vis cette ancienne religion, dont les principes étaient ceux du sabéisme, et l'organisation celle des Indous, est un fait tellement important, qu'il contient en lui seul le germe de toute la classification historique de ces premiers temps.

Il en résulte, qu'une puissante monarchie avait subsisté pendant plusieurs siècles dans l'Iran, avant le règne de Kayoùmarats, premier Pychdâdyen que les Persans veulent avoir été leur premier roi; que la religion qui précéda de beaucoup celle de Zoroastre, avait continué d'être professée par plusieurs doctes persans, jusqu'au temps où vivait l'auteur. Quelques-uns des principaux d'entre eux, persécutés par les souverains

partisans des Guèbres, s'étaient retirés dans l'Inde, où ils avaient composé un grand nombre de livres. Mohhsen avait lu ces ouvrages, et avait connu la plupart des auteurs.

Si nous pouvons ajouter foi à ces auteurs, la monarchie de l'Iran, pourrait avoir été la plus ancienne de l'univers. La question est de savoir à laquelle des trois sources, indoue, arabe ou tartare (scythe), appartenaient les premiers rois de cette contrée, ou s'ils étaient issus d'une quatrième race distincte de celles-là.

A L'époque de la naissance de Mahomet, deux langues, le parsi et le pehlvi, paraissent avoir été dominantes dans le grand empire d'Iran; celle de la cour était le parsi, le pehlvi était la langue des savants. Indépendamment de ces deux langues, les prêtres et les philosophes connaissaient une langue très ancienne et très difficile, appelée la langue du Zend, parce qu'elle avait servi à composer un livre de ce nom, qui traitait des obligations morales et religieuses et qu'ils regardaient comme sacré, tandis que le Pâzend, son commentaire, était en langue pehlvi, comme plus répandue que l'autre.

Le zend et l'ancien pehlvi sont presque tombés

en désuétude, le parsi s'est altéré pour devenir le persan moderne, mais dans l'ouvrage de Ferdoucy on le retrouve presque sans modification et je puis avancer avec confiance (c'est Wil. Jones qui parle) que des centaines de mots parsis sont de pur sanscrit. On en peut conclure que le parsi est un des dialectes de la langue sacrée en usage parmi les Brachmanes.

Nous aurons à parler plus longuement des langues dans le chapitre qui leur est consacré; mais il est nécessaire d'en dire ici quelques mots, non pour discuter les témoignages qu'elles fournissent, mais pour en établir historiquement l'existence et les conditions apparentes, sauf à examiner plus tard, et nous le ferons, la question générale qu'elles font naître.

William Jones établit ensuite que le pehlvi était une langue d'origine Chaldéenne, enfin arrivant à la nature de la langue zend il rapporte cette observation capitale :

Anquetil dans le Zend-Avesta a donné deux vocabulaires, zend et pehlvi. Le vocabulaire

[1] WILL. JONES, *Disc. sur les Persans, mém. de Calcutta*, t. 2.

pehlvi confirme l'opinion de William Jones sur l'origine chaldéenne de cette langue.[1]

Mais, ajoute-t-il, je reconnus avec un étonnement inexprimable, que sur dix mots zend, six ou sept étaient des mots sanscrits, et même que quelques-unes de leurs modifications étaient conformes à la grammaire de cette langue.

On doit conclure de l'ensemble de ces faits, suivant Will. Jones, que les plus anciennes langues de la Perse furent le chaldéen et le sanscrit, que le pehlvi et le zend en dérivent respectivement. Nous établissons avec Anquetil, que le pehlvi dérive du zend, ainsi que le parsi. Nous croyons enfin que le zend et le sanscrit ont été une seule et même langue, dont le chaldéen dérive lui-même.

Nous ne donnons ici ces considérations que pour montrer qu'en dernière analyse, tous les auteurs en quelque ordre qu'ils rangent ces langues, les reconnaissent comme appartenant à la même famille. La filiation, si elle peut être établie, ne le sera que par des considérations de grammaire analy-

[1] C'est la proposition contraire que nous adoptons. (Liv. 4, 2e partie, consacré aux Indous et aux premiers Persans.)

tique et philosophique. L'opinion de Will. Jones qui n'est pas décisive sous certains rapports, ne doit donc pas être rejetée sous celui que nous signalons; c'est tout ce que nous avions besoin d'établir pour admettre la conclusion sans donner un assentiment complet à la doctrine.

Il ajoute encore que toutes ces langues contenaient quelque mélange, et que ce mélange était tartare. En effet, les meilleurs lexicographes assurent que beaucoup de mots de l'ancien persan sont pris de la langue des Cimmériens, Tartares qui faisaient partie du grand empire de Qapt-Chaq.[1] Ainsi, les Indiens, les Arabes, les Tartares, ont laissé des preuves évidentes de leur passage ou de leur séjour dans l'Iran long-temps avant les invasions historiquement connues de ces mêmes Arabes et Tartares. Donc, ils en étaient probablement originaires, ainsi que les pacifiques Indous. Ceux-ci, émigrés à une époque plus ancienne, avaient reçu de leurs législateurs l'injonction de n'y jamais retourner.

Ainsi, d'une part, Will. Jones[2] accorde, ou plu-

[1] LANGLÈS, note *b*, p. 91, t. 2, *Calcutta. mém. sur les Persans.*

[2] WILL. JONES, *ibid.*, 93.

tôt il affirme qu'une nation d'Indous a possédé et gouverné le pays d'Iran.

La religion primitive d'Iran, selon Mohhsen-al-Fâny annonçait un Dieu suprême, auteur du monde, que sa providence gouvernait, elle consacrait la fraternité humaine, et prescrivait une tendresse compatissante envers les animaux eux-mêmes.[1] Mais cette religion pure s'altéra bientôt, et le culte des Irâniens ne fut plus que le sabéisme, ou l'adoration des astres. Le culte rendu aux planètes, dans la Perse, semble avoir fait partie de cette religion qui subsiste encore de nos jours dans certaines provinces de l'Inde. Mohhsen assure, suivant l'opinion des Persans les plus instruits, que le premier monarque de l'Iran et de toute la terre fut Mahâbâd, (nom évidemment sanscrit) qui divisa le peuple en quatre classes, qui sont les mêmes, comme nous l'avons dit, que chez les Indous. Mahâbâd reçut un livre sacré du Créateur, et le promulgua parmi les hommes. Quatorze Mahâbâds devaient paraître sur la terre, revêtus de la forme humaine, afin de gouverner le monde. Les Indous avaient quatorze menous chargés de fonc-

[1] Will. Jones, *ibid.*, 99.

tions semblables. Le premier de ces menous a, comme le premier des Mahâbâds, laissé un livre de réglements ou d'ordonnances divines : il est bien difficile de supposer, d'après cela, que la première modification apportée à ce culte si pur, rendu à l'Être suprême, fut le système des brâmes, qui domine aujourd'hui dans les pays où le livre de Mahâbâd ou menou est la règle des obligations religieuses et morales.

Kayoùmarats, que les écrivains persans donnent comme leur premier roi et le premier homme, n'arriva donc au pouvoir qu'après la chute des Mahâbâdyens. Mais la chute d'une dynastie, à la fois politique et religieuse, n'est pas une simple révolution politique, c'est aussi une modification de croyances ; aussi voyons-nous la croyance nationale prendre alors le nom de religion de Hoùchenk, et porter encore l'empreinte des lois de Mahâbâd. Zoroastre fut le réformateur de cette ancienne religion, et sa réforme dura jusqu'à la conquête des Musulmans. Saady, dans son ouvrage intitulé *Boustân*, ne sépare pas la religion des Guêbres de celle des Indous. Il ne se contente

1 Boustan de Saady, ch. 8, cité par Langlès, p. 103 du discours sur les Persans.

pas de donner aux Brahmanes le nom de Mogh (mages); il les appelle encore lecteurs du zend et du pazend.

Cette confusion était-elle réelle ou feinte, je ne saurais le déterminer dit le président de la société de Calcutta; mais il me paraît certain que la religion des Brahmanes, avec qui nous conversions tous les jours, était dominante dans la Perse, avant le règne de Kayoùmarats.

Ainsi, la croyance des Iraniens se rattache au culte, plus pur, des Indous; ainsi une dynastie puissante fut établie dans l'Iran avant les Pychdâdyens, et cette dynastie fut commune aux Indous et aux Iraniens. Son histoire a été greffée sur celle des Indous qui fondèrent les monarchies d'Ayodhyâ et d'Indrapresthâ.

Nous découvrons donc dans la Perse à la première origine de l'histoire, les trois races distinctes auxquelles nous assignons l'Inde, l'Arabie, la Tartarie.

Une question toute naturelle résulte de cet aperçu général que le reste de cet ouvrage est destiné à confirmer : ces races ou plutôt ces trois familles venaient-elles de pays éloignés, se ras-

sembler dans l'Iran, ou en sortirent-elles comme d'un centre commun?

Il serait contraire à tous les résultats obtenus jusqu'ici, de supposer qu'elles fussent venues de pays éloignés. Dans la série ascendante, depuis les Égyptiens jusqu'aux Arabes, nous avons toujours été conduits vers les montagnes de l'Asie centrale, pour y retrouver l'origine de la famille asiatique occidentale. Dans nos recherches sur les familles scythiques nous sommes arrivés au même résultat, il n'y a donc pas lieu d'admettre la première partie de la question. La seconde partie est directement liée à l'objet dont nous nous occupons, et ce sera avoir avancé beaucoup la solution du problème général qui a pour but la recherche du point de départ de tous les peuples, que d'avoir établi que l'Iran est le centre commun sur lequel ils se sont tous appuyés. Nous établirons ensuite, et par des rapprochements successifs, à quelle contrée de l'Iran nous devrons définitivement le fixer.

Nous continuerons, à cet effet, nos recherches sur la discussion établie par Will. Jones, sauf à l'éclairer et à la compléter plus tard par d'autres documents.

« [1] Observons la position centrale de l'Iran qui « est borné par l'Arabie, par l'Inde et par la Tartarie, tandis que l'Arabie n'est contiguë qu'à « l'Iran, et qu'elle est éloignée de la Tartarie et « séparée de la lisière de l'Inde par un golfe considérable. Il n'y a donc que la Perse qui semble avoir été dans le cas d'envoyer des colonies « dans tous les royaumes de l'Asie. Les Brahmanes n'auraient jamais pu se rendre de l'Inde « dans l'Iran, attendu que leurs plus anciennes « lois existantes leur défendent expressément de « quitter la région qu'ils habitent maintenant.

« La tradition n'a pas même conservé parmi « les Arabes le souvenir d'une émigration de « leurs aïeux dans la Perse avant Mahomet. « Quand aux Tartares, l'histoire ne nous laisse « pas même entrevoir qu'ils aient abandonné « leurs plaines et leurs forêts antérieurement à « l'invasion des Mèdes, et alors même ils furent « conduits par des princes d'une famille assyrienne. Les trois races dont nous avons parlé « (et nous n'en avons trouvé que trois) sont donc

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Persans*, p. 110, t. 2, *asiat. rech.*

« sorties de l'Iran comme de leur patrie com-
« mune. »

Nous pouvons réunir à ce passage une autre observation du même auteur, et qui tend à confirmer l'opinion qu'il vient d'émettre.

La fable de Souradèvi,[1] déesse indienne du vin, dans un pays où il est défendu aux Brahmanes d'user des liqueurs fermentées, est une indication nouvelle que les Indiens venaient originairement d'un pays où l'on faisait du vin.

Après avoir présenté, comme probable, l'opinion qui fait sortir les Goths ou Scythes de la Perse, les Irlandais et les anciens Bretons de la mer Caspienne, opinion conforme à ce que nous avons consigné dans le livre précédent sur les races scythiques, Will. Jones conclut ainsi :

« Nous pouvons donc regarder comme hors
« de doute que l'Iran ou la Perse, dans son ac-
« ception la plus étendue, fut le véritable centre
« de la population, du savoir, des langues et des
« arts. Qu'au lieu de se propager seulement vers
« l'Ouest, comme on l'a follement supposé, ou
« vers l'Est, comme on aurait pu le supposer

[1] *Calcutta*, t. 1, p. 189.

l'autre, l'identité des croyances, des langues et du territoire.

Il n'est donc pas exact de dire, et ce serait aller au-delà de sa pensée réelle que d'admettre, aussi absolument que Will. Jones, que les trois familles soient distinctes malgré leur séjour commun sur le même territoire. Il en doit résulter, et nous le croyons ainsi, que les Indous viennent de la Perse. L'exposition, et la discussion de ses idées, établit que Perses et Indous ont habité simultanément la Perse, que les Tartares (Scythes) y ont laissé également la preuve de leur séjour; mais bien loin qu'ils puissent être considérés comme des races distinctes, ils retracent, au contraire, tous les caractères d'une identité primitive. Nous étions déjà arrivés à ce résultat, lorsque nous avons énoncé l'opinion de Cuvier [1] sur la race caucasienne.

L'analogie, moins grande, qui existe entre le chaldéen, l'arabe et le sanscrit, qu'entre cette dernière langue et le persan actuel, pourrait faire naître l'idée que les Arabes n'ont occupé la Perse qu'après la retraite des Indous, et qu'ils ne l'ont

[1] Liv. 1er.

pas occupée tout entière; cela peut prouver aussi qu'ils ont parcouru, pour s'éloigner du point de départ commun, un trajet plus difficile, et dans des circonstances qui ont modifié d'une autre manière leurs habitudes et leur langage. L'examen que nous en ferons justifiera cet aperçu.

En résumé, on se prête difficilement à ce séjour simultané de trois races distinctes sur le même sol. Il semble plus naturel de croire que le temps y a fait pénétrer les différences qu'on y remarque. Que la tige originelle aura occupé le point le plus élevé du territoire de l'Iran, c'est-à-dire les versants de l'Imaüs, et que de là elle aura peuplé l'Inde, la Perse et la Tartarie ou Scythie. Nous avons vu que les habitants de ces pays sont de même race, malgré la distinction exagérée de Will. Jones, et nous verrons bientôt que l'examen des langues mène à la même conclusion.

Nous pensons qu'après la grande catastrophe dont le souvenir s'est conservé chez presque tous les peuples, ceux qui survécurent descendirent des plus grandes hauteurs du globe, qui sont les chaînes du Thibet et de l'Inde, et se répandirent dans la Perse ou suivirent la chaine des montagnes pour se répandre, de là, comme

le dit William Jones. Les modifications auront été plus ou moins sensibles suivant le temps, les rapports et les circonstances. Mais tous remontent à cette source, parce qu'ils sont unis comme race, comme langue, comme croyance. Ces deux dernières faces de la question n'ont pas encore, il est vrai, été suffisamment examinées, mais nous en avons assez dit pour être autorisés à émettre notre opinion sur cette unité que nous achèverons de mettre en lumière.

Après avoir ainsi exprimé notre opinion sur l'identité des trois grandes familles, nous avons à examiner la question des peuples qui ont vécu sur le territoire d'Iran ou de Perse, selon les désignations grecque et moderne.

Autrefois les Mèdes étaient généralement connus sous le nom d'Ariens, c'est à dire peuples de l'Iran.[1] Chez les Orientaux ce que l'on nomme les Perses et les Mèdes est compris sous le nom d'Iraniens, c'est un seul empire dont la Médie et la Perside étaient de simples provinces. Les deux empires, qui sont clairement distingués dans les livres des Orientaux, sont l'Iran et le Touran, c'est-

[1] Hérodote, liv. 7, p. 539. Édit. Wesiel.

à-dire la Perse et la Scythie.[1] Nous avons expliqué, au commencement de ce livre, la tradition qui se rapporte à cette séparation, ce qui la fait remonter à un partage entre deux frères, et suppose une union ancienne entre l'Iran et le Touran.

Les gouverneurs particuliers des provinces de Perse, portaient le titre de rois, comme on le voit dans les écrivains grecs, et dans ceux de l'Orient. Ils avaient souvent des guerres entre eux.

Il est certain, que chez les Grecs et les Orientaux, il est question des mêmes pays, lorsque les premiers parlent de la Perse et de la Scythie, les autres de l'Iran et du Touran. Lorsque les événements se sont passés dans le même temps, il faut donc que ces écrivains désignent les mêmes princes, ou leurs généraux, quoique sous des noms différents.[2]

Si l'on prend l'empire des Mèdes et celui des Perses pour un seul et même état, on verra cet état renfermer jusqu'à Cyrus, la Médie, l'Assyrie, la Perside et les provinces voisines. La même ob-

[1] ANQUETIL DUPERRON, *Acad des Inscript.*, p. 480, t. 40

[2] *Ibid.*, p. 481, t. 40

servation se rapporte à l'Iran jusqu'à Ke Khosro[1] (Cyrus). Depuis ces deux princes, (c'est le même, nous venons de le dire) les bornes de cet état sont reculées considérablement vers l'Ouest et le Nord. (La Scythie ou le Touran). Enfin, depuis Darius, les conquêtes des Perses (Iranians) ne paraissent s'étendre que vers l'Ouest. Elles comprennent l'Asie mineure, la Grèce, l'Égypte.[2]

Dans Moïse de Chorène, les Arméniens s'unissent aux Mèdes, et le même fait se retrouve chez tous les Orientaux. Minotcher, issu de Féridoun, roi de Perse, qui avait fixé le siége de son empire en Médie, tue Salem, roi d'Assyrie, issu également de Féridoun, et Tour, roi de Touran, issu, comme les autres, de Féridoun; et établit l'empire des Iranians.[3]

Ce Minotcher, que nous voyons établi en Médie, est le seul roi de Perse qui ait soumis les rois de l'Iemen. Roi de Perse ou de Médie sont ici synonimes. Sous Astibar, les Parthes renoncent à

[1] Will. Jones, *Disc. sur les Persans, Calcutta*, t. 2.

[2] Anquetil, *Acad. des Inscript.*, p. 482, t. 40.

[3] *Ibid.*, 483.

la domination mède, et se livrent aux Saces, dont le pays répond exactement au Touran.

Entre les chefs des Scythes et ceux des Perses il existait une querelle de famille, fondée sur les droits de succession blessés, c'était l'empire de l'Iran, donné à Irets,[1] par Féridoun.

Cyrus, roi des Perses et des Mèdes, a pris Babylone; c'est là, chez les Grecs, la monarchie perse la plus étendue, ils la donnent comme un nouvel empire, tandis que chez les Orientaux c'est toujours l'empire d'Iran.

On doit penser, d'après ce mémoire d'Anquetil,[2] que les Perses et les Mèdes sont le même peuple. Ajoutons que les hommes que Djemschid employa pour défricher et peupler, sortaient de l'Iranvedj, au nord de la Parthie. Ce sont les Scythes, maîtres du Nord de l'Asie avant Ninus, ce qui s'accorde encore avec l'opinion d'Ammien Marcellin.[3]

Ainsi, tous les peuples convergent vers un point

[1] *Irets,* le même que Langlès appelle *Irâdje* au commencement de ce livre.

[2] Anquetil, *Acad. des Inscript.*. p. 446, t. 40.

[3] Liv. 31, ch. 2.

central. Les peuples du nord, d'origine scythe, aboutissent à la Perse, dans les écrivains anciens et modernes, orientaux ou occidentaux, et nous avons vu les peuples de l'Assyrie et de la Chaldée toucher de même cette terre centrale de l'Iran.

Nous devons à l'occasion de la Perse, que nous présentons comme le centre d'élaboration des populations, parler de ces royaumes ou provinces, que leur position centrale rapproche aussi de cet empire, et qui ont été peuplés par les mêmes nations. Là aussi se sont trouvées des peuplades qui ont émigré dans les temps anciens. Il nous importe, pour ne pas donner une esquisse incomplète des principaux peuples, de lier ceux-ci aux grandes familles dont ils sont une véritable descendance.

Au premier rang se présente l'Arménie.

Moïse de Chorène[1] fait venir le nom d'Arménie d'Aram, fils de Sem, ou d'Aram un des souverains de ce royaume. Nous avons déjà eu occasion de dire ce que nous pensions de cette filiation de la famille de Noé. Ce ne sont pas les peuples qui en sont descendus, mais la famille elle-même, qui a été composée d'autant de membres

[1] *Hist. arm.*, p. 49.

qu'on a trouvé de peuples auxquels il fallait assigner des ascendants. Ce n'est pas, d'ailleurs, une erreur à reprocher à l'Écriture. Nous ne l'entendons pas ainsi. L'Écriture n'est pas un enseignement de géographie politique; elle a donné ses divisions sous la forme la plus brève. Appeler homme ce qui fut peuple, n'est qu'une manière d'établir les mêmes rapports sous une forme différente. Bochart [1] donne une autre origine à ce nom, et le fait dériver de Aar, montagne, et de Mini, province du royaume. Ce mot de Mini qui signifie métal, en hébreu, s'accorde d'ailleurs, avec la constitution physique de l'Arménie, abondante en métaux, au rapport de Procope. [2]

L'Arménie est bornée à l'Orient par les deux Médies; au Nord, par l'Ibérie et l'Albanie, ou cette partie du Caucase dont elles sont entourées; par les monts Paryadres et l'Euphrate, à l'Orient; au Midi, par le Taurus.

Il est peu de pays qui comptent autant de fleuves que l'Arménie, ce qu'expliquent ses hautes montagnes. Ces fleuves appartiennent aussi à

[1] Phaleg., liv. 1er, ch. 3.

[2] Liv. 1er, *De Bello Persico*. cap. 15.

d'autres états. Leur source seule et une petite partie de leur cours sont situés en Arménie. Leurs eaux vont se perdre dans le Pont-Euxin, la mer Caspienne et le golfe Persique. Ainsi, l'Arménie est le centre du mouvement des eaux de ces trois grands lacs. C'est aussi là qu'on avait cherché le paradis terrestre et les quatre fleuves qui en sortaient. Mais cette opinion s'accorde peu avec le froid excessif des montagnes et la végétation très peu méridionale de ce pays.[1]

On paraît en général adopter, à l'égard des Arméniens et de leur origine, le sentiment de Strabon, qui ne fait qu'un peuple, partagé en deux tribus, des Arméniens et des Syriens. La grande conformité entre les deux peuples, les divers traits qui les caractérisent également dans les mœurs et dans le langage, prêtent à cette opinion une force supérieure, et Bochart[2] la croit la mieux fondée.

Strabon dit positivement que les Arméniens, les Syriens, et les Arabes[3], parlaient le même lan-

[1] TOURNEFORT, lettre 7.

[2] BOCHART, *Phaleg.*, liv. 1er, c. 3.

[3] STRAB. liv. 1er, p. 41.

gage et appartenaient à la même famille. Nous voyons, dans Polyen,[1] qu'ils employaient le caractère syriaque.

D'un autre côté, le langage des Parthes et celui des Arméniens, est le même, suivant Bayer.[2] Nous sommes donc portés à croire qu'un langage général antérieur, a donné naissance aux dialectes répandus de l'un et de l'autre côté de l'Imaüs.

Si l'on veut se rappeler ce que nous avons dit à la fin du deuxième livre, consacré aux Arabes, nous sommes arrivés précisément à la même conclusion, en remontant l'histoire des peuples dits araméens. Sur le témoignage de Xénophon, nous avons admis les Chaldéens comme originaires d'Arménie, et nous avions déjà montré que les Arabes et les Chaldéens sont le même peuple. Les mêmes faits se représentent sous d'autres noms. Les Chaldéens Arméniens, et les Syriaques, nous amènent à la même tige arménienne, avec Xénophon, Strabon, Polyen et l'Écriture. Moïse, dans sa classification, a dû suivre naturellement la tradition arabe, et c'est aussi dans

[1] Polyænus, liv. 4, chap. 8.

[2] Bayer, *Hist. regni Bactriani*, p. 21.

l'Arménie qu'il place la source de cette famille, puisque c'est là qu'il fait arrêter l'arche. Ne dissimulons pas cependant que ce sont les Arméniens que Strabon fait descendre des Syriens, ce qui est impossible à notre avis. Nous avons fait connaître ailleurs,[1] que nous considérions, avec tous les écrivains, les montagnes comme peuplées avant les plaines.

Nous n'avons que très peu de notions sur les lois de l'Arménie. La religion a été l'objet de quelques observations. Strabon dit que les mêmes divinités étaient honorées du même culte chez les Arméniens, les Perses et les Mèdes. D'autres écrivains assurent qu'ils ensanglantaient les autels de leurs divinités, par le sacrifice de victimes humaines.[2]

Les royaumes du Pont et de Cappadoce ont formé quatre satrapies sous l'autorité des rois de Perse.

Le nom de Pont venait du Pont-Euxin et ce nom s'étendait à toute la côte de cette mer. Les habitants de ce royaume avaient la même langue

[1] Liv. 1er, à la fin.

[2] *Hist. univ.*, t. 15, p. 20.

et la même religion que les Cappadociens. Ils étaient renommés par leur habileté à travailler le fer. On les a fait descendre de Tubal, un des frères de Gomer.

Les anciens connaissaient la Cappadoce sous le nom de Syrie ou d'Assyrie, et les habitants étaient appelés Leuco-Syriens ou Syriens blancs.[1] Elle était située entre le mont Taurus et le Pont-Euxin. On rattache les Cappadociens au dernier fils de Gomer, et par conséquent à la famille celtique. Dès le temps de Cyrus, un grand de Perse fut roi de la Cappadoce, après avoir épousé la sœur de son maître. Nous voyons toujours ces petits royaumes limitrophes de la Perse, sous la domination directe ou sous l'influence du grand empire. Il n'y avait presque point de différence entre la religion des anciens Cappadociens et celle des Perses;[2] remarque qui s'applique aussi, comme nous venons de le voir, aux habitants du Pont.

Il y a, dit Strabon,[3] une grande multitude de

[1] HÉROD., liv. 1er, p. 35; liv. 7, p. 542.

[2] *Hist. univers.*, t. 15, p. 240.

[3] STRABON, liv. 15, p. 733.

Mages dans la Cappadoce, et les temples des dieux des Perses y sont très multipliés.

Moïse de Chorène[1] assure que la langue cappadocienne était la même que celle de l'Arménie. Eudoxe disait que la langue arménienne était un dialecte de celle des Phrygiens. Hérodote avait dit, avant Eudoxe, que les Arméniens étaient une colonie de Phrygiens.[2] On peut conclure de là que, dans leur origine, les peuples de l'une et l'autre Phrygie, ceux de la Capadoce et ceux de l'Arménie, avaient composé une seule nation qui parlait la même langue.[3]

Maintenant, il s'agit d'examiner où peut être la source de tous ces dialectes.

A cet effet, nous chercherons en quel temps et en quelle partie de l'Asie la langue zend était en usage.

Les noms que les écrivains de l'antiquité nous ont conservés, sont, la plupart, zends, et plusieurs ont encore la dureté qui caractérise cette langue.[4]

[1] Livre 1er, ch. 13.

[2] Hérodote, liv. 7, p. 342.

[3] Freret, *Inscript.*, t. 19, p. 35.

[4] Livre 9. Voir le 2e vol.

Anquetil [1] rapporte plusieurs exemples concluants de ce fait, et il résulte, de ses citations, que les noms mèdes sont aussi persans et zends. Ce qu'il dit pour les noms d'hommes n'est pas moins vrai des noms de provinces, et il en rapporte également des exemples dans le mémoire que nous citons. Des noms de province, son investigation s'étend aux noms de fleuves, et il trouve la même identité dans les noms donnés aux fleuves Araxe, Cyrus et du Phase, les plus célèbres entre ceux qui arrosent l'Arménie, l'Iran proprement dit, et la Géorgie.

Ainsi, les mots des langues anciennes usitées aux environs de la mer Caspienne, rapprochent le zend de ces contrées.

Le rapport du zend avec le géorgien est une autre preuve qui fixe la première langue dans les lieux que nous venons de lui assigner.

« [2] Anciennement, l'Ibérie, gouvernée par un « seul roi, étendait ses limites à l'Orient, jusqu'à « Ecbatane, métropole de la grande Médie; à « l'Occident et au Midi, jusqu'à Trapesunt et

[1] *Acad.*, t. 31, p. 365.

[2] *Ibid.*, 368.

« Arzerom, et au Nord jusqu'aux Abasques. De-
« puis, bornée à cinq provinces, elle s'est vue res-
« serrée entre la mer Noire et la mer Caspienne.
« Quatre de ces provinces (l'Imérète, le Carduel,
« Rakhète et Guriel) forment la Géorgie, propre-
« ment dite; la cinquième est la Colchide, qui
« diffère des quatre autres par les mœurs, la
« langue et la température de l'air, quoiqu'elle
« leur soit limitrophe. »

L'ancienne Ibérie, ou la Géorgie actuelle, nous apparaît donc comme un pays où la langue zend était parlée, et par conséquent l'ancienne langue de l'Iran.

Il résulte de l'ensemble de ces faits que les populations de la Perse appartenaient à une race commune, puisque leur langue était la même, ainsi que les objets de leur culte: quelles que soient donc les migrations qui aient pu avoir lieu parmi elles, elles se rattachent toujours au centre commun des anciens Iraniens, dont le zend était la langue; et nous verrons à l'article de l'*analogie des langues*, les conséquences que nous devrons tirer de ce fait. Il nous suffit maintenant d'établir qu'aucune catégorie particulière ne peut être invoquée pour y rattacher l'une ou l'autre des pro-

vinces de l'Iran. L'exemple contraire de la Colchide demande pourtant un mot d'explication.

Hérodote, Diodore de Sicile, Denis Periegetès et Ammien Marcellin, prétendent que les Colchiens étaient originaires d'Égypte, et placés là par Sésostris.[1]

Lamberti,[2] dans sa *Relation de la Colchide*, tout en admettant les ressemblances par lesquelles on cherche à fonder cette origine, ne peut cependant admettre le fait comme véritable, et la raison qu'il en donne est celle-ci : Avant l'arrivée de Sésostris,[3] la Colchide avait un roi, qui triompha même du monarque égyptien; ce qui prouve que le peuple qui habitait cette contrée était déjà nombreux. Cependant cet échec n'arrêta pas le conquérant égyptien, qui s'avança jusqu'au Tanaïs. L'invasion de Sésostris et les soldats qu'il put laisser effectivement dans le pays, ont pu produire cette différence de mœurs et de langage qui existe entre la Colchide et les autres provinces de la Géorgie.

[1] Hérod., liv. 2, p. 150; Diod., liv. 1er, p. 50; Denis Perieg., *orbis descriptio* vers 689; Ammien, chap. 8.

[2] Lamberti, p. 3.

[3] Plin. *Hist. N.*, liv. 33, c. 3.

Si ce fait est vrai, et les anciens historiens sont d'accord pour le reproduire, il y a donc possibilité d'expliquer l'anomalie apparente de la Colchide. Nous ne quitterons pas ces provinces de la Perse sans indiquer un dernier rapport qui confirme tout ce que nous avons avancé, et rattache plus spécialement encore l'Ibérie à l'Iran, et l'Iran à l'Inde, conformément à l'opinion exprimée dans le livre de Mohssen al-Fany.

Selon Strabon,[1] les Ibériens étaient divisés en quatre classes, d'après les mêmes bases, à-peu-près, qu'en Égypte et aux Indes; fait qui peut servir à la fois de confirmation à notre opinion sur l'unité des provinces de l'Iran, et à diminuer l'étonnement produit par la ressemblance des Colches et des Égyptiens, puisqu'alors une origine primitive pareille aurait dû nécessairement amener, quoique par des chemins différents, des conséquences au moins analogues. La marche de l'armée de Sésostris, en augmentant ces analogies, aurait donné à cette province une physionomie plus prononcée et plus rapprochée de celle des

[1] STRABON, liv. XI, p. 501.

Égyptiens. Ainsi s'expliquent, du moins autant que nous le pouvons, les faits qu'il semble au premier coup-d'œil bien difficile d'admettre comme possibles ou probables.

Ainsi, d'une part, la famille arabe se rattache à la Perse par l'Arménie et les sources de l'Euphrate. La famille scythe se rattache à la Perse par le pays des Saces, et plus immédiatement encore par les liens plus étroits d'une identité réelle comme peuple. Les Perses, eux-mêmes, considérés comme fraction séparée, remontent vers les points les plus élevés de leur territoire actuel, et se rapprochent du versant occidental de l'Imaüs; les Scythes, ou Saces, occupent le versant septentrional. Plus nous étudions l'origine de ces deux peuples, plus nous les voyons se rapprocher d'un centre commun, et ce centre commun c'est la partie la plus élevée de la chaîne de l'Imaüs ou des montagnes du Thibet. La tradition historique qui met les trois empires de l'Iran, du Touran et d'Assyrie, entre les mains des enfants de Féridoun, nous atteste encore l'unité primitive des trois branches pour n'en faire qu'une seule souche. Ainsi, les deux rapports de géographie historique, et d'origine traditionnelle, sont entière-

ment d'accord. Sur ce terrain commun de la Perse, se développe le noyau des populations primitives qui se rattachent au nord et à l'Occident. Suivant toutes les règles des probabilités et les analogies d'un autre ordre que nous avons signalées leur séjour fut établi sur les plus hautes montagnes, ce ne fut que timidement qu'elles s'aventurèrent et probablement sans quitter le flanc des montagnes; elles durent ainsi suivre la chaîne qui se termine entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin. La terre inculte et couverte d'eau ou de forêts ne fut desséchée et travaillée qu'après de longues années d'une vie nomade ou de chasse; c'est la vie des Scythes et des hordes des montagnes d'Arménie. Mais les eaux se retirent, les peuples deviennent plus nombreux; attirés par la beauté des rives des fleuves, ils y établissent leurs demeures. La jeunesse aventureuse, la partie de la nation accoutumée à la vie vagabonde jusque-là consacrée, conserve la possession de ses montagnes et son existence féroce et sauvage, ou poussant plus avant, rencontre dans les terres qu'elle découvre, l'emplacement le plus approprié à ses habitudes errantes; c'est la race qu'on appela Arabe qui, sortie des mon-

tagnes où l'Euphrate prend sa source, laisse sur les rives délicieuses du fleuve, et dans les fertiles plaines de la Chaldée, ses enfants les plus paisibles, et parvient aux déserts, où elle a conservé ses mœurs. D'autres s'aventurent sur un autre versant des montagnes, peuplent les vastes plaines de la Tartarie indépendante, mais rencontrant sur leur route un ciel moins favorable et une terre moins riche, ils conservent les habitudes d'un peuple chasseur et nomade, ce sont les Scythes. Au centre, séduit par le riche aspect des campagnes de l'Iran, le germe de ces populations reste au berceau qui les abrita toutes, se développe, défrichant devant lui cette terre qui devait, sous la main du travailleur, devenir le plus délicieux territoire, ce sont les Iranians; toutes les peuplades féroces ou adoucies par la civilisation naissante qui les avoisine leur ressemblent par les traits, la langue, les mœurs, la religion. Où trouver ailleurs le centre possible des populations primitives. Aussi c'est vers ce point que l'histoire, d'accord avec la tradition, d'accord avec les cosmogonies, d'accord avec les probabilités qui peuvent naître de la catastrophe diluvienne, les place toutes, ou du moins celles qui

appartiennent à la même race, dite Caucasienne, et qu'on aurait appelée avec autant de raison Imalayenne ou Thibetaine.

Un savant moderne Schlosser,[1] dans son histoire universelle de l'antiquité, envisage la question Perse sous un point de vue très analogue au nôtre, et qui s'accorde avec la doctrine de Mohssen Al-Fany, et la dynastie Mahâbâdyenne.

Nous avons, dit-il, des autorités dont le poids n'est pas contesté, qui prouvent qu'il existait, dès les temps les plus reculés, un système sacerdotal dans l'orient de la Perse. Les traces de ce système se retrouvent dans la Bactriane, chez les Mèdes et chez les Persans. Nous reconnaissons les restes de sa civilisation et de ses institutions dans celles de la Perse et de l'Inde. Les écrivains orientaux et les grecs qui ont puisé aux sources persanes confirment cette opinion; et sans faire trop de fond sur ce qu'ils disent, il est cependant digne de remarque que chez les uns et chez les autres, on retrouve la trace d'une tradition générale. La ville de Balk est le théâtre des premiers événements de l'histoire de Perse, et le premier

[1] Tom. 1er, ch. 3, p. 194.

roi à qui les Persans attribuent la domination, Kayoumarats en est, suivant eux, le fondateur. C'est aussi vers la Bactriane que se dirigent toutes les opérations des Assyriens à la première époque assyrienne ou babylonienne. Le témoignage d'Anquetil est ici fortifié par celui de Bayer.[1]

Le même Bayer,[2] dans un passage remarquable, confond les Bactriens, les Indous et les Sectateurs de Zoroastre, et il appuie sa conjecture d'autorités respectables. Cette conjecture de Bayer, si savant dans ces questions, acquiert un plus grand poids encore de l'opinion de M. de Sacy, qui déclare que la ressemblance du zend et du sanscrit le conduit à penser que ce sont deux dialectes de la même langue. Cette opinion de M. de Sacy avait été, sous certains rapports, celle de William Jones. Nous revenons sur cette question au livre que nous avons consacré à l'analogie des langues.

Il y a donc eu, entre l'Inde et la Perse, un ancien empire auquel toutes deux ont emprunté

[1] *Hist. reg. Bactr.*, par. 2, p. 3.

[2] *Ib.*, part. 9, p. 21.

leur langue et leur religion; cet empire était situé dans la Bactriane, d'où viennent également les quatorze mahabads et les quatorze menous. Ainsi nous pouvons donner le nom d'Indo-Perses aux habitans de la Bactriane. Nous avons vu que le zend s'étendait sur la Perse, et que ses dérivés font aujourd'hui la langue persane. Nous pouvons donc établir que des frontières de l'Arménie à l'Inde s'étendait la branche Indo-Persique, la branche Scythique s'établissait pendant ce temps sur les bords de la mer Caspienne et dans la Tartarie; nous avons dit déjà sur quelles raisons nous nous étions fondés pour la rattacher à la Perse. Nous trouvons donc, avec Schlosser, que les deux races scythique et persane se lient à la Bactriane ou à l'ancien royaume de Perse. Nous avons rattaché à la Perse la famille Arabe. Notre conclusion est, que tous les peuples dont nous nous sommes jusqu'ici occupés ont eu leur point central dans la Bactriane. Les Indous s'y rattachent également; nous avons parlé plusieurs fois de ce grand peuple, l'histoire des autres nations nous y conduisait nécessairement. Nous sommes amenés maintenant à nous en occuper d'une manière plus spéciale pour le lier au système que nous

voyous se développer successivement sous nos yeux.

Ce sera l'objet de la seconde partie de ce livre.

LIVRE IV.

DEUXIÈME PARTIE. — INDOUS.

La période indienne est la même que la période chaldéenne. — Tradition du déluge. — Des Avatars ou incarnations de Vischnou. — Système des âges. — Il est semblable à celui des Grecs. — Chronologie des Indous. — Système des générations. — Opinion de Fréret. — Le calcul des Indous est d'accord avec celui des Septante. — Origine des Indous. — Ils viennent du nord. — Les calculs des Indous identiques à ceux des Perses. — Antérieurement au quatrième âge les deux peuples sont identiques. — Ils admettent les mêmes êtres surnaturels. — Les Perses et les Indous viennent de la Bactriane. — Les deux peuples s'accordent sur cette origine. — Identité du calcul des Perses et des Indous. — La Perse et l'Inde ont été peuplées et civilisées par le même peuple primitif. — Les Thibétains sont Indiens. — Rapprochement entre les Arabes, les Scythes et les Indous. — Toutes les familles de la race caucasienne sont unies en une seule. — Cette famille a son origine aux montagnes du Thibet ou à la Bactriane. — La géologie est d'accord avec l'histoire, opinion de Pallas.

Nous avons déjà eu lieu d'observer (*liv.* 2), et nous rappelons ici que la période indienne est la même que la période chaldéenne.

Le grand âge du monde, suivant les Indous,

est de 4,320,000 ans, qu'ils divisent en quatre âges :

1er.	1,728,000
2e	1,296,000
3e	864,000
4e	432,000

On sait que l'importante période de 25,920 ans est le résultat de 360 × 72. C'est le nombre d'années qu'une étoile fixe semble mettre à parcourir un degré du grand cercle. [1]

En comparant ces deux périodes, 4,320,000 et 25,920, nous verrons que parmi leurs diviseurs communs se trouvent 6, 9, 12, 18, 36, 72, 144, etc., nombres qui, avec leurs divers multiples, surtout dans une progression décuple, constituent quelques-unes des périodes les plus célèbres des Chaldéens, des Grecs, des Tartares, aussi bien que des Indous.

Il n'est pas vraisemblable que le hasard produise de telles parités. Ainsi, nous pouvons admettre que ces périodes, égales pour tous, ou pouvant être ramenées à une base identique, sont

[1] *Chronologie des Indous.* Will. Jones, *Calcutta,* tom. 2, p. 164 et suiv.

des périodes purement astronomiques, et que ce n'est pas là qu'il faut chercher la chronologie historique des Indous. Seulement, nous remarquerons que l'adoption du même chiffre, sauf la multiplication par 10, peut faire présumer que les Chaldéens et les Indous ont supputé astronomiquement de la même manière, ce qui constitue un rapport plus spécial entre ces deux peuples. Les Indous nomment âge divin la réunion de leurs quatre âges. Ils croient que dans chaque millier de ces âges, ou dans chaque jour de Brâma, il investit successivement quatorze menous de la souveraineté de la terre.

Sous le septième menou, surnommé Vaivasaouata, ou Enfant du Soleil, les Indous disent que toute la terre fut submergée et le genre humain détruit par un déluge, à l'exception de ce prince religieux, des sept richis, saints personnages qui l'accompagnaient et de leurs épouses. Cette destruction générale est décrite dans le *Bagavadam* [1], et répétée dans le *Mémoire de Will Jones* [2] sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde.

[1] *Bagavadam* de D'OBSONVILLE, p. 212.

[2] *Calcutta,* t. 1er, voir aussi notre *Appendice*.

Il est curieux de comparer ce récit avec celui de Moïse, et de savoir jusqu'à quel point l'histoire du septième menou peut être comparée à celle de Noé.

Les Avatars, ou incarnations de Vischnou, occupent une grande place dans la mythologie des Indous. Ils croient à une multitude d'apparitions de la divinité, ou d'interpositions spéciales de la Providence dans les affaires du genre humain. Dix principaux Avatars se succèdent dans la période actuelle des quatre âges, et ils sont tous décrits, suivant l'ordre où on suppose qu'ils ont eu lieu, dans l'ode de Djaya Déva, le grand poète lyrique de l'Inde.[1]

Neuf de ces incarnations ont eu lieu, la dixième signalera la fin du monde et le renouvellement de toutes choses.[2]

L'ordre des Avatars varie suivant les contrées, dans les récits des prêtres et dans les légendes religieuses. Cela suppose que la connaissance de ces emblêmes s'est effacée et leur donne une haute antiquité. Les variations qui se font remar-

[1] WILL. JONES, *Chronol. des Indous*, t. 2, p. 173. *Calcutta*. Voir aux Pièces justificatives.

[2] WILL. JONES, p. 174. *Calcutta*.

quer dans les explications tendent à faire croire que des faits historiques ont été mêlés à l'allégorie primitive.[1]

Nous ne suivrons pas M. Eusèbe Salverte dans l'explication qu'il donne des Avatars; nous ferons remarquer seulement, après lui, que les Chaldéens et à leur exemple les Hébreux, comptaient dix générations antédiluviennes, et que les Avatars sont aussi au nombre de dix. Le dernier est encore à venir, particularité qui semble assigner au *Mythe* indou une plus grande antiquité qu'au *Mythe* chaldéen, mais qui n'empêche pas que tous les deux ne puissent avoir la même origine.[2]

Chaque menou se divise en quatre époques, qui reviennent à l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer des Grecs, appelé l'âge de terre par les Indous. Mais, comme il ne conviendrait pas que le menou parût dans des temps d'impureté, les Indous prétendent que le menou ne règne que dans le siècle d'or, et disparaît dans les trois siècles humains qui le suivent. On peut donc admettre, tout en faisant de cette allé-

[1] Eus. Salverte, *Essai sur les noms d'hommes*, t. 2, note c
[2] *Ibid.*

gorie le cas qu'elle mérite, que Vaivasaouata, ou le septième menou, a régné au commencement du dernier âge d'or. Le chiffre des années est si monstrueux qu'il ne doit pas nous occuper. Nous pouvons donc prendre seulement les deux faits principaux; savoir, le nom et le déluge.

Ce menou passe pour être la souche de tout le genre humain; car les sept richis qui furent conservés dans l'arche ne sont pas mentionnés comme ayant engendré des familles humaines. Sa postérité se divise en deux branches, nommées les Enfants du Soleil et les Enfants de la Lune; les descendants mâles, en droite ligne, de ces deux familles, sont supposés avoir régné dans les villes d'Ayodhyâ, ou Aoudh, et de Pratisthâna, ou Vitôra.[1]

Cette ville d'Aoudh est située dans la partie nord de l'Inde, et cette position s'accorde avec la route que l'on assigne aux premiers habitants de la Péninsule. Nous pouvons signaler, à l'occasion de cette première observation, que les Brâmes, en plaçant leur origine au nord, les Scythes au midi,

[1] WILL. JONES, *Chron. des Indous*, p. 181.

les Arabes à l'orient, fournissent une première considération générale sur l'unité du point central dont ils seraient tous descendus.

La chronologie des Indous est si embrouillée, qu'il est bien difficile d'arriver à quelque chose de probable. Will. Jones lui-même fait cette remarque, qui infirme toutes les séries qu'il nous donne dans sa chronologie. Toutefois, il n'est pas impossible, en partant de ce dernier point du déluge admis par les Indiens, d'établir quelques rapprochements.

La postérité de Vaïvasaonata se divise, comme nous l'avons vu, en enfants du soleil et enfants de la lune. Cette série composera le second âge; car, ainsi que nous l'avons observé, l'âge d'or est consacré au menou. Les deux séries devraient donner des nombres égaux, puisque le calcul des temps s'établit ordinairement sur la moyenne des générations; cette circonstance ne se trouve pas applicable ici, car la génération solaire contient beaucoup plus de noms que la génération lunaire.

Tous les pandits s'accordent à dire que Ramâ (solaire) apparut en qualité de roi d'Ayodhyâ dans l'intervalle du siècle d'argent au siècle de

cuivre, entre le deuxième et le troisième âge, par conséquent.

Youdhichthir (lunaire), sans discussion, régna dans l'intervalle de l'âge de cuivre et de l'âge de terre, et est mort au commencement du kali-youg ou de l'âge actuel. Cependant ce dernier prince est le quarante-sixième de sa race, tandis que Ramâ, qui devrait être antérieur de tout un âge, est le cinquante-sixième de la sienne. Il y aurait donc lacune dans la généalogie lunaire, ou addition dans la généalogie solaire.

A laquelle des deux généalogies faut-il accorder la préférence? La question paraît insoluble; mais, en jetant les yeux sur les autres calculs, peut-être parviendrons-nous à les éclairer mutuellement. L'examen des anciens écrivains nous fournira un premier texte.

Pline[1] dit que les Indiens, depuis Bacchus jusqu'à Alexandre, ont été gouvernés par cent cinquante-trois rois. Il ajoute que l'Inde est remplie d'un peuple innombrable qui n'est jamais sorti de son pays.

Il est important de remarquer cette circons-

[1] Livre 6, ch. 17.

tance; elle s'accorde avec les opinions religieuses des Indous, et prouve que, dans un temps fort reculé pour nous, à l'époque où vivait Pline, on ne doutait pas de l'antiquité des Indous; que déjà, à cette époque, les peuples de l'Inde observaient la défense de sortir de leur pays; que cette prescription était consacrée par le temps et les croyances, et que les autres peuples ne leur disputaient pas une antiquité très reculée.

Arrien [1] compte, depuis Bacchus jusqu'à Androcottus, comme Pline jusqu'à Alexandre, cent cinquante-trois rois. Avant Bacchus, les Indous vivaient comme les Scythes, ne labouraient point, n'avaient ni villes, ni temples; ils se couvraient de la peau des animaux et en mangeaient la chair crue, mœurs évidemment en rapport avec celles des Scythes et des Tartares de nos jours, fidèles encore à leurs anciennes coutumes. Ce fut Bacchus qui leur donna des lois, les rassembla dans les villes, leur apprit à cultiver la terre, et établit un culte parmi eux.

Ces rois ont régné 6402 ans et 3 mois, suivant

[1] *Rerum indicarum liber.*

Pline; 5402 seulement, selon l'édition de Dale-champ[1]; 6042 ans, suivant Arrien.[2]

Ainsi, Pline et Arrien s'accordent sur le chiffre de cent cinquante-trois rois. Examinons si l'une ou l'autre génération s'en rapproche dans les récits indiens.

Le premier élément sur lequel nous devons opérer, c'est le nombre des générations dans les deux races du soleil et de la lune.

Le *Mémoire* de William Jones[3] nous fournit le tableau, nous n'avons plus qu'à l'additionner.

La race du soleil,	dans le second âge, compte.	56 rois.
	dans le troisième.	30
	TOTAL.	86
La race de la lune compte,	dans le second âge.	46
	dans le troisième. .	25
	TOTAL.	71

Mais ces vingt-cinq générations du troisième âge sont la répétition exacte des noms des vingt-cinq dernières du second. Il y a double emploi.

[1] PLINE, liv. 6, ch. 17.

[2] ARRIEN, *rerum indic. liber*.

[3] *Chron. des Indous. Calcutta*, tom. 2.

D'un autre côté, le nom d'Youdhichthir se trouve le quarante-sixième de sa race, et il règne dans l'intervalle du troisième au quatrième âge : c'est donc à cet intervalle et au troisième âge qu'il faudrait, dans tous les cas, rapporter les vingt-cinq dernières générations antérieures au quatrième âge. On voit la confusion qui résulte de la difficulté d'assigner un temps précis à ces générations; mais, s'il est impossible de spécifier les temps, on peut essayer d'opérer sur les nombres mêmes, et tirer de leur chiffre total une durée générale, qu'il faudra ensuite comparer aux résultats obtenus par les autres méthodes.

En ajoutant aux quatre vingt-six générations solaires les quatre vingt-neuf générations du quatrième âge, nous avons cent soixante-quinze générations jusqu'à l'année 452 avant notre ère.

En ajoutant aux soixante-onze générations lunaires les mêmes quatre vingt-neuf générations, nous avons cent soixante générations, jusqu'à la même époque de 452 ans avant notre ère.

Mais si l'on supprime le double emploi de vingt-cinq générations lunaires répétées dans le second et le troisième âge, il reste cent trente-cinq géné-

rations seulement. En supposant trente ans par génération :

135 générations de 30 ans, égalent.	4050
Pour arriver à notre ère.	452
Total.	4502
Pour la génération solaire :	
175 générations de 30 ans, égalent.	5250
Pour arriver à notre ère.	452
Total.	5702

Les cent cinquante-trois générations de Pline et d'Arrien, multipliées par trente, donnent quatre mille cinq cent quatre-vingt-dix. En y ajoutant trois cent vingt-sept, depuis Alexandre jusqu'à Jésus-Christ, nous obtenons quatre mille neuf cent dix-sept, nombre intermédiaire entre les deux chiffres des générations solaires et lunaires.

Si nous conservons les cent soixante générations lunaires, nous avons alors quatre mille huit cents ans, et, avec les quatre cent cinquante-deux jusqu'à notre ère, cinq mille deux cent cinquante-deux au total. Il est facile de voir que ces nombres ne s'éloignent pas assez du calcul des septante, pour que l'on puisse croire à des différences d'antiquité bien effrayantes. Au surplus, nous ne

cherchons pas à établir une chronologie sur les séries de générations, c'est un aperçu très général, superficiel même si on le veut, mais suffisant pour notre objet actuel, qui n'est pas, encore une fois, d'établir une chronologie, mais seulement d'indiquer que cette chronologie régulière, quelle qu'elle soit, ne pouvant choisir son terrain que là où nous avons pris le nôtre, ne saurait arriver à des conséquences essentiellement différentes, quoiqu'une discussion sévère et spéciale pût modifier certains chiffres.

Bailly nous apprend que dans le troisième âge, ce fut l'année lunaire que l'on admit. On peut en inférer que c'est aux générations lunaires qu'il faut s'attacher pour cet âge. Le calcul pourra être modifié dans ce sens : 56 générations de la race du soleil, 26 lunaires, ou 82 au total. Nous nous en occuperons tout-à-l'heure.

Ainsi, nous ne craignons pas de le répéter, il n'y a rien de bien effrayant dans ces différences, si l'on veut surtout considérer que lorsqu'il s'agit d'époques aussi reculées, tant de changements, d'additions, ont pu être faits, que l'on ne doit réellement chercher que des approximations.

Mais si les générations sont assez embrouillées

pour ne pas nous conduire d'une manière sûre, il est une autre manière d'envisager la question qui peut nous amener à des résultats plus satisfaisants, et qui d'ailleurs ne diffèrent que peu du calcul précédent ; c'est le calcul des âges.

La durée totale des quatre âges est, nous l'avons dit, de 4,320,000 ans : nombre purement astronomique. Observons que, suivant tous les calculs anciens ou modernes, indiens ou européens, le quatrième âge ou kali-yugam dans lequel nous nous trouvons, a commencé 3102 ans avant notre ère, ce qui nous place en 1836 à l'an 4938 de l'ère indienne.

Freret,[1] qui dans les matières chronologiques a fait preuve d'un esprit de discernement, d'une sagacité si rares, est arrivé, par la comparaison de plusieurs dates indiennes, rapprochées des dates de notre calendrier, à ce résultat exact. Il cite, entre autres, le 11 avril 1730 comme répondant à l'an 4831 du kali-yugam.

Nous pouvons donc considérer cette base comme l'élément invariable de toutes les recherches qui concernent les Indous.

[1] *Acad. des Insc.*, t. 18, p. 47.

Suivant le même Freret,[1] cette époque de 3102 ans ne donne pas de démenti à la chronologie des Septante, qui place le déluge en 3501 avant J.-C., et, par conséquent, le fait antérieur de 399 ans au kaly-yugam.

Le Bagavadam[2] remonte plus haut que cette époque; il fait mention des âges précédents. Les deux premiers peuvent être considérés comme fabuleux; mais il donne sur le troisième des détails plus précis.

Ce que William Jones dans son *Mémoire* donne comme le second et le troisième âge, est présenté et adopté par Bailly, dans son *Analyse des opinions indiennes*, comme n'en faisant qu'un, le troisième; il contient tout le calcul des générations qui s'élèvent dans les deux races à 82, dont il faut retrancher les quatre premières, qui sont évidemment fabuleuses, parce qu'elles sont composées du soleil, de la lune, de Mercure. Ces quatre premières n'appartiennent pas au troisième âge, parce que le troisième âge commence par un

[1] *Acad. des Insc.* t. 18, p. 48.

[2] Bailly, *Astron. Ind.*, discours prélim.

déluge arrivé sous Vayvassouden, à la cinquième génération. Ainsi, il ne faut compter que 78 générations.

Le calcul ainsi réduit, nous donne les 26 générations lunaires que le mémoire de William Jones attribue au troisième âge, et les 56 solaires données au second, au total 82. Les quatre, retranchées de 82=78.

Elles commencent par Vaivassouden, qui est le même que Vaivasaouata, sous lequel vint le déluge; et nous avons remarqué que William Jones lui-même dit qu'il ne faut prendre comme base de tout le calcul de son mémoire que le nom et le déluge. Ainsi, de Vaivasaouata à Parikchitou, fils de Youdhichthir, sous lequel commence le kali-yugam, il y aura 78 générations.

La confusion que nous avons signalée entre les deux races ne doit pas nous arrêter; il suffit du bon sens pour apprendre que dans un long espace de temps, ces générations non interrompues doivent donner à-peu-près le même chiffre, et on s'accorde à le faire monter à 78 générations.[1]

[1] Bailly, *Astron. ind.*, disc. prélim., p. lxxvii

Ces 78 générations, multipliées par 30, nous donnent un espace de 2340 ans avant le quatrième âge ou kali-yugam, nombre peu supérieur aux Septante.

Ainsi toute la discussion peut, en résumé, être rapportée à ceci :

De l'ère chrétienne, en remontant jusqu'au kali-yugam.	3102 ans.
Les 26 générations, désignées comme appartenant au troisième âge, suivant le calcul des Indiens.	1000
Les 56 générations, attribuées au second âge.	2000
Total.	6102

Mais pour ces 56 générations, les opinions sont partagées. Les uns donnent mille ans seulement, les autres deux mille. Dans le cas où le chiffre mille serait le véritable, il est difficile de croire que les 26 générations du troisième âge donnassent un nombre égal. Il faut donc soumettre les deux systèmes au calcul de trente ans par génération. Nous avons, au total, pour les deux âges, 2460.

3102
2460
5562

Et en adoptant la réduction de quatre générations fabuleuses, 5442; en ajoutant à 5442, 1836 ans depuis notre ère, nous avons pour la somme des prétentions indiennes 7278 ans; calcul tout-à-fait en rapport avec celui des Septante. Le calcul de 5442 devient plus frappant encore, si on le rapproche de la version de Pline, adoptée par Dalechamp, qui ne donne aux 153 générations qu'une durée de 5402, au lieu de 6402 des autres éditions.

Nous sommes, nous le croyons du moins, d'après tout ce que nous venons de voir, en droit de rejeter également, et les prétentions exagérées des Indous, et les réductions non moins exagérées de quelques auteurs qui, par esprit de système, ont voulu faire des Indous un peuple assez moderne. L'antiquité indienne nous paraît être en rapport avec celle des autres peuples. Ils se disputent réciproquement une priorité qui n'existe, on pourrait presque le dire, pour aucun. Tous, en effet, prennent leur origine à un point commun, ont des ancêtres communs, et si leurs prétentions peuvent signifier quelque chose, ce ne serait qu'une antériorité de civilisation. Or, cette civilisation même, en dépit de ses variétés, accuse en-

core l'identité de ses sources. Nous avons déjà vu beaucoup de faits à l'appui de cette vérité; nous en trouverons encore dans la recherche nouvelle que nous allons faire, et qui consiste, après avoir examiné la question chronologique, à examiner d'où sont partis les Indous, ou à reconnaître, s'il le faut, que nous manquons de renseignements pour déterminer ce point de leur antique histoire.

La manie des Grecs a toujours été de donner des noms de leur pays aux étrangers. Le personnage qu'Arrien et Pline ont nommé Bacchus, doit avoir un personnage qui lui corresponde dans l'histoire de l'Inde. Deguignes[1] établit d'une manière très vraisemblable que ce personnage ne peut être que Brahmah que les Indous regardent comme l'auteur de la nation, comme leur législateur, et comme le Créateur de l'univers. Les mêmes personnages qu'Arrien fait descendre de Bacchus, descendent de Brahmah suivant les Indous. Les historiens d'Alexandre[2] disent que Bacchus est le fondateur de Nysa, ville que les Indous nom-

[1] Tom. 45, p. 154. *Acad. des Insript.*

[2] Arrien, *Rerum indic. liber.*

ment Nysadapouram. Elle était située près du mont Mérou dans le voisinage de l'Indus et des monts Parapomises. La ressemblance de ce nom avec le mot *meros* des Grecs, *la cuisse*, nous explique un fait de la mythologie grecque. Sans s'arrêter sur cette étymologie, on peut trouver dans le fait lui-même une raison de rattacher l'origine du législateur indien aux contrées du nord de l'Inde. C'est là en effet que l'on trouvait anciennement le plus de brahmes, qu'ils étaient le plus puissants, et que le culte de Brahmah s'est le mieux conservé.

Hérodote[1] remarque que les plus belliqueux d'entre les Indiens du nord étaient ceux dont les mœurs et les habitudes approchaient le plus de celles des Bactriens. Ce qui doit porter à croire que c'est par la Bactriane que les Indiens ont commencé à recevoir les premiers principes de leur civilisation; cela d'ailleurs s'accorde avec leurs traditions. Les Brahmes, en effet, disent eux-mêmes qu'ils tirent leur origine des pays du nord.

Nous avons déjà vu que dans leur chronolo-

[1] HÉRODOTE, liv. 3, p. 249, édit. Wessel.

gie, ils établissent leurs premiers rois dans la ville d'Ayodhyâ, au nord de l'Inde.

Il serait superflu d'entrer dans de plus longs détails sur un fait généralement adopté.

Ainsi deux faits résultent déjà de notre examen. La chronologie des Indous n'est point en opposition avec celle des autres peuples. Leur marche et leurs progrès dans l'Inde ont eu lieu du nord au midi.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans les détails astronomiques sur lesquels Bailly[1] fonde son opinion; mais nous admettons avec lui ce qu'il démontre dans son astronomie indienne: que dans le quatrième âge l'année solaire a été la mesure du temps; nous croyons que dans le troisième, ce fut l'année lunaire. Dans le second, cette mesure a été prise des jours, et leurs révolutions d'un soleil à l'autre, comptées comme des années.

Par ce moyen, les quatre âges des Indiens, au lieu d'embrasser 4,320,000 ans, se réduisent à douze mille ans. L'intervalle, encore exagéré, se trouve resserré ainsi dans des bornes plus raisonnables.

[1] *Astron. indienne,* disc. prélim., p. 100.

Cette chronologie mérite d'autant plus d'être examinée, que la période de douze mille ans qu'elle nous donne, identifie le calcul des Indiens avec celui des Perses.

Les Perses disent que la durée du monde est de douze mille ans, et partagent cet intervalle en quatre parties, chacune de trois mille ans[1]. Ainsi, les deux chronologies sont les mêmes, quant à leur durée générale et dans leur division en quatre parties ou âges. Deux peuples, réunis par une pareille conformité, offrent déjà un trait singulier qui autorise à penser que chacun a recueilli l'héritage d'une doctrine précédente.

Les Perses paraissent, dans quelques-unes de leurs traditions, placer la naissance des hommes, et le mélange des biens et des maux, après six mille ans passés, et dans la troisième division. Les deux races, dont les Indous nous donnent les générations, se terminent aussi à la fin du troisième âge.

Or, si nous n'avons pas perdu de vue ce que nous avons dit de l'auteur du Dabistân, Mohhen-al-Fanny, nous savons que, antérieurement à

[1] *Zend-avesta*, t. 2, p. 352.

Kayoùmarats, que les historiens persans donnent comme leur premier roi et le premier homme, il a existé une dynastie plus ancienne : celle des Mahâbâdyens ; que le rapport qui existe entre ces Mahâbâd et les menous des Indiens est tel, que tout porte à les considérer comme une même tradition sous des noms différents ; n'en devons-nous pas conclure l'identité des deux peuples, antérieurement au quatrième âge ?

Les livres orientaux font mention d'une tradition fabuleuse qui place avant le règne de Kayoùmarats le temps des dives et des péris. Mais, si ces écrits orientaux ont voulu s'appuyer seulement sur les temps historiques, et faire du chef de la dynastie des Pischdâdyens le premier homme, ils ont dû rejeter dans les fables tout ce qui l'a précédé ; ce n'est pas ainsi pourtant que les traditions, même fabuleuses, doivent être accueillies. Les temps fabuleux des Grecs renferment des faits vrais ; les fables ont un fondement ; le peu de liaison des faits, leur mélange avec des traditions fausses, les font rejeter quand il s'agit de séries authentiques ; mais cela ne détruit pas l'existence de certains d'entr eeux, et le temps où ils se sont passés ; seulement, ils sont confus, et le

peu qu'on en peut extraire est rangé dans la classe des fables, parce qu'il n'est resté que des noms plus ou moins altérés et des faits principaux sans liaison et sans rapports.

Or, les dives se retrouvent dans la langue et la tradition indienne, aussi bien que dans celle des Perses. Qu'on les considère comme des génies ou comme des peuples, on ne peut nier, du moins, que ce ne soit une tradition d'êtres qu'ont également admis les Persans et les Indous.

Les doctrines de l'Asie parurent avoir été formées, dans la Bactriane ou dans les régions voisines de l'Inde, même à ceux qui s'occupaient de la vieille religion de la Perse, avant que l'on connût ni le zend-avesta, ni les livres des Parsis réfugiés dans l'Inde. Il résulte encore de ces antiques notions, que la caste qui, en Bactriane, cultivait les sciences et tenait la clef des cieux, avait été plus étroitement liée aux prêtres de l'Inde qu'elle ne le fut depuis avec les mages.[1]

On peut conclure de ce passage que ce fut surtout vers l'Inde que se porta le mouvement émané de la Bactriane. La religion de Zoroastre peut en

[1] SCHLOSSER, *Hist. univ. de l'Antiq.*, t. 1er, p. 198.

être une nouvelle preuve; car toute son ardeur de réforme se porte principalement contre le culte indien. Il est raisonnable de croire que, puisqu'il s'adressait aux idées indiennes, c'est qu'il les regardait comme l'émanation la plus directe de la vieille doctrine qu'il voulait réformer. Il est une autre circonstance toute historique qui confirme ces conjectures. Nous la trouvons dans la lutte qui s'établit entre la Bactriane et les empires qui se formaient autour d'elle; mouvement qui se perpétua, car nous voyons, dans Diodore, Ninus et Sémiramis, attaquer la Bactriane; ce mouvement dut refouler l'ancienne doctrine vers l'Inde.

Cette ancienne doctrine, et les temps auxquels elle a appartenu, ont été, indépendamment du Dabistân, et grâces aux recherches qu'il a personnellement faites, rétablis par Malcolm. C'est dans son ouvrage que se trouve maintenant restituée l'histoire primitive de la Perse.

Voici le récit de Malcolm [1]; il est conforme à ce qu'établit le Dabistân :

« Mah-Abad, ou le grand Abad, est le fonda-

[1] *History of Persia*, liv. 1er, p. 248.

« teur de l'empire et de la première civilisation.
« C'est lui qui a bâti les villes et organisé les
« castes; il eut treize successeurs ou Mahâbâds
« qui, avec lui, répondent aux quatorze menous
« de l'Inde; et, de même que ces derniers, vé-
« curent des yougs entiers, de même, les Mahâ-
« bâds régnèrent des millions d'années. Sous l'un
« de ces princes, Azer-Abad, l'empire fut chan-
« gé; Dschy-Afram fonda une nouvelle dynastie,
« les Dschamiens, qui périrent à leur tour. Yas-
« san fonda pour lors celle des Yassaniens. Une
« anarchie vint anéantir la civilisation, et les
« hommes habitèrent les bois et les déserts, jus-
« qu'à ce que la divinité réveillât Kayoùmarats ou
« Gilschah. Celui-ci réunit les hommes épars, et
« créa la dynastie des Pischdâdyens. Gilschah
« habita Balk, et son successeur fut son petit-fils
« Huschenk, puis Thamur, puis Dschemschid.
« Ce fut celui-ci qui distribua l'année solaire, ré-
« pandit partout la culture de la vigne, et recons-
« titua les castes des anciens Mahâbâds. » (*Ex-
trait de Schlosser, t.* 1er, *p.* 203.)

« Cette doctrine du Mahâbâd est reproduite
« dans un autre ouvrage le Desâtir, dont on con-
« teste l'ancienneté ainsi que celle du Dabistân;

« mais elle forme un système qui s'accorde avec « la vieille religion de Ferduci. Malcolm, qui « avait feuilleté ce livre, y trouva des vestiges du « culte annoncé par les Védas : les formules « mêmes sont semblables à celles des Vedas. Ce « sont des prières à la louange du Créateur, de « la lune, du soleil, des planètes. Il y a de l'ana-« logie entre l'ensemble du Desâtir et celui du « Zend-Avesta, qui est comme indiqué, par la « promesse faite au Mahâbâd à la fin de son livre, « de voir renouveler encore les révélations dans « la suite.[1] »

Nous pouvons donc nous considérer comme fondés à croire que, antérieurement à Kayoùmarats, il y a eu des habitants dans la Perse, ou plutôt dans la Perse orientale ou Bactriane, que l'un et l'autre peuple y place des origines antérieures à la troisième division de la période de douze mille ans, ou kaly-yugam des Indiens. Il reste à déterminer si l'époque de Kayoùmarats se rapporte à celle qui est assignée au kaly-yugam.

De 864,000 ans, qui ne sont que des jours, nous avons fait 2,400 ans de 360 jours

[1] SCHLOSSER, t. 1er, p. 267.

chacun.[1] Les détails chronologiques du Bagavadam sont conformes à cette durée, car les 78 générations nous donnent 2,340. La durée du troisième âge en jours est donc la même que cette durée exprimée en générations; c'est un mutuel témoignage que se rendent ces deux systèmes, qui se contrôlent ainsi l'un l'autre. Adoptons ce nombre rond, 2400, qui est celui de Bailly, et ne diffère du nôtre que de soixante ans :

2400	somme des âges antérieurs.
3102	du kaly-yugam à J.-C.
5502	

La chronologie indienne divise cette somme totale de 2400 en deux mille ans, pour les générations, et 400 ans, placés comme intervalle entre un âge et l'autre. Ces 400 ans d'intervalle, ajoutés aux 3102, donnent, pour l'intervalle écoulé entre la fin du troisième âge indien et l'ère chrétienne, 3502.

[1] BAILLY, *Astron. ind.* disc. prélim., p. cxvj.

Selon Anquetil,[1] Kayoùmarats a régné	30 ans	
La dynastie des Pischdâdyens . . .	2421	7 mois.
Celle des Keaniens, en retranchant les quatorze ans d'Alexandre. . .	718	
Depuis Alexandre jusqu'à notre ère [2].	331	
Total	3500 ans 7 mois.	

Cette chronologie place donc Kayoùmarats 3501 ans avant notre ère[3], et donne une époque absolument semblable à celle du troisième âge indien. Les deux mille ans des temps antérieurs seront également les mêmes, puisque dans l'un et l'autre pays la division de la période de douze mille ans se fait de la même manière, et l'on obtiendra ainsi une seconde date de 5501, parfaitement identique avec celle du commencement du troisième âge indien. Riccioli[4] dit également dans sa chronologie que l'intervalle écoulé entre la création du monde et l'ère chrétienne est, suivant les Perses, de 5506 ans, ce qui ne fait qu'une différence de cinq ans. C'est de plus, la preuve que les Perses

[1] *Zendavesta*, t. 2, p. 421—422.

[2] *Acad. des Ins.*, t. 31, p. 34.

[3] Bailly, *Astron. ind.*, disc. prélim.

[4] *Chronologie*, p. 292.

comptaient comme des temps réels la durée assignée au troisième âge.

Ces notions réunies établissent d'une manière certaine l'identité de la Perse et de l'Inde dans les temps anciens. Sous le rapport des doctrines chronologiques, sous le point de vue géographique et historique, ces deux peuples n'ont qu'une tradition et un même territoire; leur origine et leurs croyances les y rattachent également; leur langue fut dans ces temps reculés la même. Nous concluons que les Persans et les Indous sont également originaires de la Bactriane, c'est-à-dire du pays situé sur le plateau le plus élevé de l'Asie, où déjà nous avons trouvé les Scythes, et rattaché par la Perse elle-même les nations dites Araméennes ou Sémitiques.

Nous pouvons trouver de nouvelles preuves de cette opinion dans les écrits d'un des plus savants adversaires de la haute antiquité des Indous. Les Chinois, dit Deguignes,[1] parlent d'un pays qu'ils nomment Ou-tchang. Quoiqu'il soit difficile d'indiquer exactement sa situation, on voit, par ce qu'ils en disent, qu'il avait pour bornes au midi

[1] *Acad. des Insc.*, t. 40, 1. 216.

l'Inde, et au nord les monts Imaüs. Ce pays, qui n'était pas censé l'Inde, était rempli de familles de Brahmes. Il ne devait pas être éloigné de ceux qu'avaient occupés les Grecs de la Bactriane, successeurs d'Alexandre, peut-être même en faisait-il partie. Cela sert à nous expliquer pourquoi saint Clément d'Alexandrie[1] place des Samanéens dans la Bactriane, et Arrien des Brahmes du côté de l'Indus. C'est sans doute par ces pays que l'Inde a dû commencer à se policer.

Dans le pays de Khoten, où régnait cette religion, il y avait beaucoup de temples de Fo, et un grand nombre de Bonzes; et cela du temps des Han, vers le premier siècle de l'ère chrétienne. Ces détails confirment ce que les Indiens rapportent eux-mêmes, que leur religion a pris naissance dans la partie de l'Inde qui est au nord.

Deguignes n'a d'autre but en établissant ces faits, que de contester l'antiquité des institutions de l'Inde, pour fortifier sa chimère favorite, qui veut placer en Égypte la source des sciences et des arts; mais les découvertes plus modernes et

[1] *Strom.*, liv. 1er, p. 303.

les considérations que nous donnons sur la religion de Zoroastre, ne permettent pas de douter que l'Inde ne remonte beaucoup plus haut.

Nous avons souvent eu occasion de dire que les traditions antiques semblaient toutes consacrer une espèce de culte aux montagnes; conséquence probable, et d'un ancien séjour sur les lieux les plus élevés, et du salut que les populations avaient dû y trouver contre une catastrophe dont le souvenir restait empreint dans la mémoire des hommes.

Les montagnes du Tibet, les plus hautes de l'Asie, où les fleuves les plus considérables de ce vaste continent prennent leurs sources, méritent donc, à ce titre, d'attirer notre attention. Ce sont les Alpes de l'Asie. Doit-on y placer le berceau du genre humain? et la tradition des Tibétains, qui veulent se donner pour ancêtres une race de singes, doit-elle être considérée comme une preuve de haute antiquité, de priorité même? Nous ne le pensons pas. Le nom indien d'Himmala, ou Hymalaia, est celui que l'on donne à tout le système de ces montagnes tibétaines, parce que c'est le nom du point le plus élevé.

Les Tibétains sont un peuple doux; les hommes

y sont vigoureux, et leur physionomie tient un peu de celle des Tartares, leurs voisins et leurs conquérants. Ce caractère de physionomie n'est donc pas celui qui était propre aux habitants anciens du pays.

William Jones [1] s'exprime ainsi : Les Tibétains sont Indiens, c'est ce qui résulte des recherches de Cassiano [2], qui résida long-temps parmi eux.

L'Écriture, les lois et la religion [3] ont été apportées dans le Tibet vers l'an 65 de J.-C. C'est, de l'aveu même de cette nation, la condamnation de toute prétention à une grande antiquité. Les Chinois disent de même que les Tibétains ont tout emprunté aux Indiens.

L'établissement de la religion indienne au Tibet est rapporté dans l'*Alphabetum Tibetanum de Géorgi;* aussi, nous ne nous étendrons pas sur les circonstances de cette introduction; nous ne dirons que le petit nombre de circonstances nécessaire pour établir que les Tibétains ne sont

[1] Will. Jones, *Asiatic researches*. t. 3, p. 11.

[2] Cassien de Macerata, missionnaire au Tibet, envoyait au P. Georgi des documents que celui-ci a insérés dans son *Alphabetum Tibetanum*.

[3] Georgi, *Alp. Tibet.*, p. 298.

effectivement qu'une espèce de colonie indienne sous tous les rapports historiques.

Les caractères dont ils se servent sont indiens. Leur langue, quoiqu'anciennement sanscretane et polysyllabique, emploie plus de lettres que la prononciation ne l'exige; l'influence du voisinage de la Chine l'a rendu monosyllabique.[1]

Assurément la religion des Lamas[2] n'a pas pris naissance sur les froides montagnes du Tibet. Sortie d'un climat plus chaud, elle a été nourrie et développée par des âmes amollies, qui préfèrent aux plaisirs les plus vifs, le sommeil de la pensée et l'inaction du corps. Ce ne fut qu'après le premier siècle de l'ère chrétienne qu'elle atteignit les plateaux du Tibet, ou même la Chine, et qu'elle reçut alors, suivant l'état du pays, autant de modifications diverses.

Rapprochons maintenant ce que nous avons vu jusqu'ici des divers peuples arabes, scythes, indous, perses, dont nous avons rapidement présenté les caractères les plus généraux, et nous serons en état de porter un jugement, que nous

[1] WILL. JONES, *Calcutta*, t 3, p. 11.

[2] HERDER, t. 2, p. 313.

aurons l'occasion de confirmer par quelques recherches subséquentes.

Je dis avec assurance, dit William Jones[1], que les Goths et les Indiens avaient le même langage et la même religion sur plusieurs points.

Les Arméniens se rattachent comme les Persans à la souche indienne; l'arménien est dans le même cas que le zend. Les Arméniens adoraient les mêmes divinités que les anciens Persans.[2]

Plus loin, le même William Jones[3] ajoute :

Les Persans, les Indiens, les Romains, les Grecs, les Goths et les anciens Égyptiens ont incontestablement parlé le même langage et professé la même croyance populaire.

Toutes ces propositions, que nous réunissons ici sous la simple forme d'assertions, ont été l'objet de nos études précédentes, sauf les Romains et les Grecs, dont nous parlerons plus tard.

Ainsi, nous voyons figurer dans une même famille primitive toutes les parties de la race dite caucasienne.

[1] *Calcutta*, t. 3, p. 12.

[2] *Ibid.*

[3] Tom. 3, p. 479, Calcutta.

William Jones prétend bien que les peuples sémitiques ont un autre ordre de langage; mais nous n'admettons pas ce fait, que nous avons combattu par des considérations que nous avons appuyées d'autorités nombreuses et respectables. Ces peuples, comme les autres, appartiennent à la même famille, aussi bien sous le rapport des langues et de la religion que sous les rapports de race; tous aboutissent à l'Iran, et l'Iran lui-même au versant occidental des montagnes du Tibet, ou de l'Imaüs.

Cette doctrine historique nous met en droit d'adopter l'opinion suivante, si bien faite pour corroborer l'ensemble des documents que nous avons réunis; c'est l'opinion du célèbre Pallas.[1]

« L'Inde et le Gange, qui vont mêler leurs
« eaux à l'Océan Indien, et le Ghoango qui, tra-
« versant la Chine, se jette dans l'Océan oriental,
« prennent leurs principales sources dans les
« effroyables groupes de montagnes au nord des
« Indes, dont le Tibet et le royaume de Cache-
« mire sont hérissés, et qui ont été célébrés par

[1] PALLAS, *Formation des montagnes*, p. 33—38. *Acad. de St.-Pétersbourg*, 1777, 1re partie.

« tous les voyageurs. C'est donc là le terrain le « plus élevé à l'égard de toute l'Asie méridio- « nale ; c'est de là que tous ces heureux climats « penchent vers le tropique, et reçoivent l'in- « fluence de la zône torride par les vents du « midi ; c'est de là que partent les chaînes de « montagnes qui parcourent la Perse vers l'oc- « cident ; les deux presqu'îles de l'Inde, au sud, « et la Chine, vers l'orient. C'est dans les vallées « du midi de cet ancien pays qu'on doit chercher « la première patrie de notre espèce, surtout de « la race des hommes blancs, qui ont été, de là, « peupler en foule les heureuses contrées de la « Chine, de la Perse, et surtout de l'Inde, où, « de l'aveu de tout le monde, habitent les nations « les plus anciennement cultivées de l'univers, et « où peut-être l'on doit chercher les racines des « langues primitives de l'Asie et de l'Europe. Le « Tibet même, la plus haute contrée de l'Asie, « dont les habitants se disent issus d'une race de « singes aborigènes, auxquels d'ailleurs ils por- « tent quelque ressemblance, n'a été (selon leurs « traditions) policé que par des instructeurs ve- « nus de l'Inde, et n'en était peut-être qu'une co- « lonie échappée dans les premiers âges de la vie

« sauvage, ainsi que la plupart des peuples de
« l'Asie, les colonies de l'Europe, et les habitants
« de tant d'îles au midi de l'Asie. »

Ce tableau géologique et historique du célèbre professeur est la conclusion véritable de tout ce que nous avons cherché à établir; et ce n'est pas un léger motif de confiance que cet accord de l'histoire avec la doctrine scientifique. Ce qui a dû être, suivant la science, a été, suivant l'histoire : concordance qui justifie l'espoir que nous avons conçu d'avoir marché dans la véritable voie historique; espoir qui deviendra plus ferme encore par les résultats analogues que nous déduirons des observations qui nous restent à faire.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE.

ERRATA.

Pages 19, ligne 7 : L'histoire comme la philosophie naturelle *ont* — Lisez : *a*,
» 176, ligne 20 : *lien* — Lisez : *lieu*.
» 196, note 1 : *Ed. Wesseling* — Lisez : *Ed. Rhodom*.
» 206, note 1 : *Durod* — Lisez : *Duod*.
» 222, note : *ou* — Lisez : *sur*.
» 286, note 2 : 616-017. — Lisez : *t*. 6, *p*, 616-617.
» 409, note 2 : *part* — Lisez : *par*.



